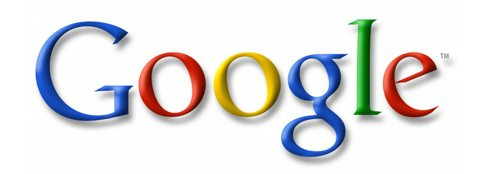






SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PUBLICATIONS SPÉCIALES

IL FIORE

POÈME ITALIEN DU XIIIe SIÈCLE, EN CCXXXII SONNETS

IMITÉ DU ROMAN DE LA ROSE

PAR DURANTE

Texte inédit publié avec fac-simile, Introduction et Notes

PAR FERDINAND CASTETS

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier
Membre de la Société pour l'Étude des Langues romanes



MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXI

Comps (Gard) 27 janvier 1909

Cher Monsieur,

Je ne vous ai pas répondu plus tôt parce que je voulais trouver un exemplaire d'Il Fiore, le texte qui a tourné mes études vers le Moyen-Age, et que toute grande bibliothèque devrait posséder. Celui que j'offre à l'Université d'Oxford, a souffert extérieurement mais l'intérieur est intact. Le papier était vraiment de bonne qualité. Au dos du fac-simile (qui entre parenthèse est de ma main, et qui n'a coûté ainsi que 5 francs pour le tirage à 400 exemplaires) j'ai noté que la seule étude sérieuse

ér), de Mazzoni aux Mélanges
d'Ancona. Il reprend toute la
question avec une parfaite loyauté et
reconnaît que l'on ne peut éviter de
penser à Dante Alighieri. Je
n'avais pas dit autre chose. Mais
on hésitait en Italie à l'admettre,
bien qu'il ne soit pas nécessaire de
s'engager plus loin.
Je vous remercie bien des renseignements
que vous voulez bien me donner (pardon
de la répétition!). À nous deux nous
résoudrons le problème des mss.
d'Oxford, les photographies aidant.
Connaître le nombre des vers à la
page et à la colonne me permettra en
outre de retrouver dans les autres manuscrits
la correspondance exacte. Si vous av

eu le loisir de jeter un coup d'œil sur l'article que j'ai eu l'honneur de vous adresser, vous y avez vu que j'ai pu classer ces manuscrits en familles. Je n'ai eu d'autre concours que celui de M. Pio Rajna qui m'a communiqué ses notes et extraits du ms. de Venise. Je ne serai débiteur qu'à vous deux.

La lettre de Matthes sur le ms. Douce 121 résulte sans doute d'une comparaison de ce ms. et du texte de Michelant. Mais il y manquerait là, environ quatre à cinq mille vers, car 157 × 2 × 42 ne donne que 13.188 vers. Il s'arrête ~~sans doute~~ probablement au départ de Maugis pour l'ermitage : Renaus-de-Montauban, p. 330 ; mais il y a alors cinq cents vers de trop. Les photographies m'éclaireront.

Comme les différences de rédaction portent

une perspective sur Vaucluse et la Provence, en face le mont Ventoux. Mais le froid gâte le paysage.
[illegible] considérablement [illegible] [illegible] l'[illegible]

Offert par l'auteur à l'Université d'Ox-
-ford
Ferdinand Castets

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PUBLICATIONS SPÉCIALES

IL FIORE

POÈME ITALIEN DU XIIIe SIÈCLE, EN CCXXXII SONNETS

IMITÉ DU ROMAN DE LA ROSE

PAR DURANTE

Texte inédit publié avec fac-similé, Introduction et Notes

PAR FERDINAND CASTETS

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier
Membre de la Société pour l'Étude des Langues romanes



MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25

M DCCC LXXXI

IL FIORE

sur de très longues parties, il suffit d'
avoir une liste précise, et avec le livre
de Michelant entre les mains on s'y recon
sans grande recherche. Il faudrait, p
que nous fussions embarrassés, que l'un
des mss. d'Oxford présentât une
rédaction absolument indépendante, ce
qui n'est guère probable.
Je regrette vivement que Messieurs les Etudian
n'aient pas le goût de la paléographie
il leur serait si aisé et si agréable de
lire tous les mss. du XIIe et du XIIIe siècl
Je m'y suis mis très tard, et n'y ai pas
trouvé beaucoup de difficulté.

Encore une fois, merci. Je vous ad
la petite somme aussitôt que j'aurai
reçu le "bill" des dépenses. — Je vis à la
campagne ayant été mis à la retraite le
1er Novembre dernier. Tout le Languedoc
est sous la neige, excepté le Gard. M
il fait très froid. Avec cela un

admirable soleil (que je souhaite à votre photographe. De ma
fenêtre, je vois le confluent du Gardon et le Rhône et au-delà

IL FIORE



Montpellier, Imprimerie centrale du Midi.

PUBLICATIONS SPÉCIALES
DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

NEUVIÈME PUBLICATION

IL FIORE

POÈME ITALIEN DU XIII[e] SIÈCLE, EN CCXXXII SONNETS

IMITÉ DU ROMAN DE LA ROSE

PAR DURANTE

Texte inédit publié avec fac-simile, Introduction et Notes

PAR FERDINAND CASTETS

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier
Membre de la Société pour l'Étude des Langues romanes



MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

M DCCC LXXXI


BODLEIAN
30.1.1909
LIBRARY

Le meilleur travail sur la question d'« *Il Fiore* » est dans les *Mélanges* en l'honneur de M. D'Ancona ; on le doit à M. Mazzoni.

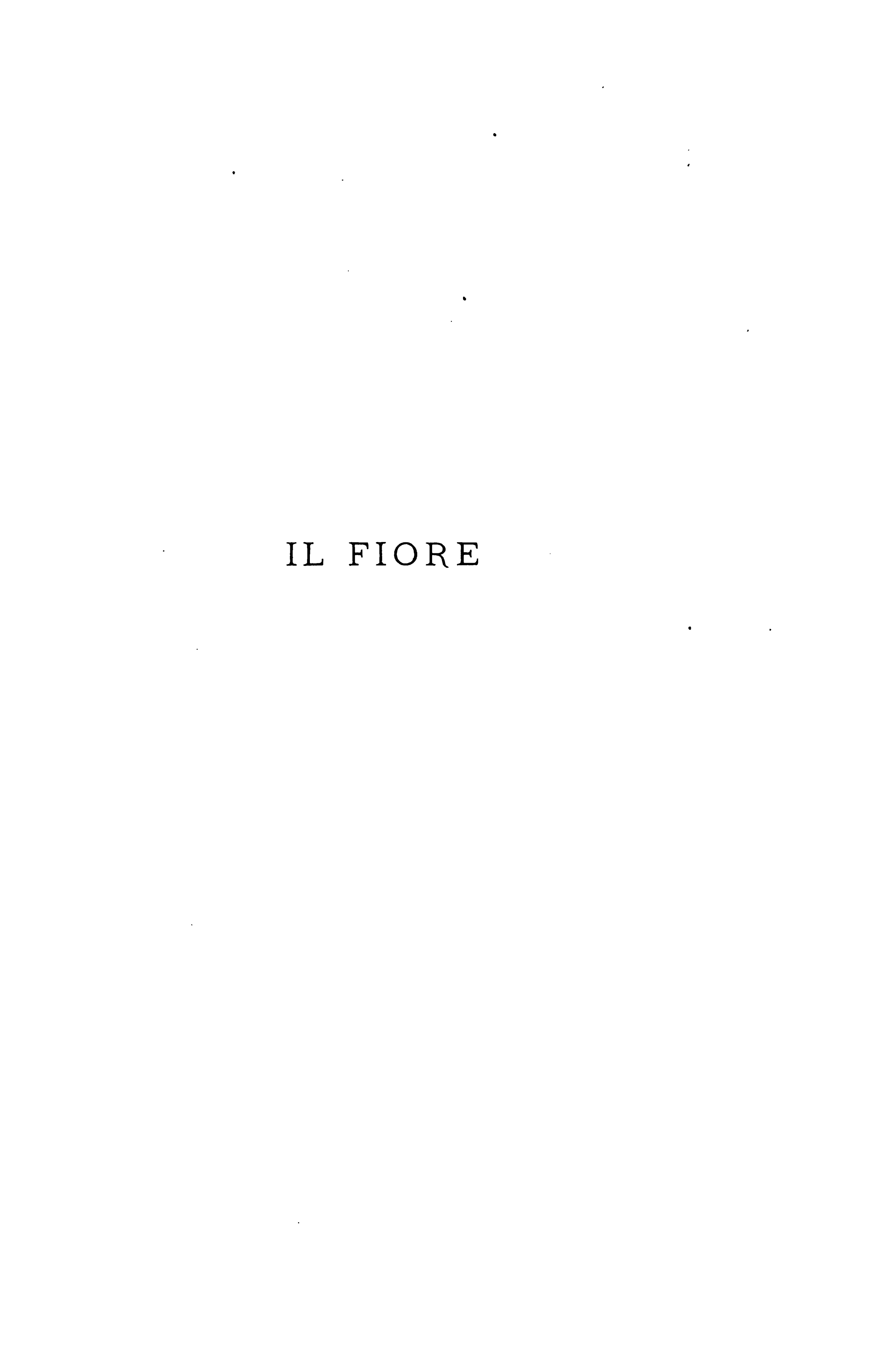
SONNETS XCI XCII.

Falsenbiante

Omiuo detto in cuore humile epiano
Santa religione grana efiorisce
Religioso nonsi inorgoglisce
Tuttora si truoua suon dolce e humano
Acotal giete isi do tosto mano
Che uita dinessun nõmabelisce
Senoninganña ebaratta etradisce
Ma piu chi posso dalor simi straño
Checõtalgiete star ben nõ potrei
Auoi gientil signor ben dire loso
Chesiuistese isimin signirei
Epo ilmi uolere isarui chioso
Chepender p̃ ma isi mi lascierei
Chechi usasse fuor dimi proposo

Falsenbiante

Colór coneuisto sianno ilmõdo
Sotto dalor siforte auiluppato
Chedeno ne nesun si gran plato
Calor possanza truoui riua ofondo
Comio baratto ciascheduno afondo
Chesede uien alcun gran litterato
Cheuoglia discourir ilmi peccato
Colaforza chio ilo cõfondo
Mastro sighier nonado guari lieto
Aghiado ilfe morire agran dolore
Nella corte diroma adorbiuieto
Mastro guilielmo ilbuõ disantamore
Fecie distraccia metter indiuieto
Esbandir delreame agrã romore



IL FIORE



Montpellier, Imprimerie centrale du Midi.

IL FIORE

POËME ITALIEN DU XIII[e] SIÈCLE

En CC XXXII Sonnets

IMITÉ DU ROMAN DE LA ROSE

PAR DURANTE

Texte inédit publié avec fac-simile, Introduction et Notes

PAR FERDINAND CASTETS

Professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier
Membre de la Société pour l'Etude des Langues romanes



PARIS
MAISONNEUVE ET C[ie], ÉDITEURS
25, Quai Voltaire, 25

M DCCC LXXXI

PRÉFACE

La bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier possède un manuscrit provenant du fonds du président Bouhier, coté H 438 et intitulé « *Romant de la Rose,* par M. Jean Mehun.— Sonnets et chansons en vers du dict Romant. » C'est un petit in-4° de 139 feuillets. Il est formé de deux cahiers d'origine différente. Le premier (parchemin), comprenant 110 feuillets, est un texte du Roman de la Rose écrit sur deux colonnes, sans autre ornement que des lettres coloriées au commencement des chapitres; il est tout entier d'une même main, est à peu près complet et paraît dater du XIVe siècle. On a relié et paginé à la suite le manuscrit italien (vélin) dont je reproduis le texte. Les 232 sonnets y sont contenus à raison de quatre à la page; l'écriture est élégante plutôt que régulière, en général lisible, bien que jaunie par le temps. Chaque sonnet commence par une majuscule coloriée et porte un titre distinct, sauf le premier et les vingt-quatre derniers, où la place pour le titre est restée en blanc. L'écriture semble du XVe siècle. L'ouvrage n'a pas de titre; j'ai proposé celui de *Il Fiore,* parce que dans le texte il est toujours question d'une *fleur* et jamais d'une *rose.* Trois vers entiers et une fin de vers, dont la lecture offrait sans doute trop de difficulté, ont été laissés en blanc.

On trouve dans le catalogue général des bibliothèques

des départements quelques détails sur ces sonnets qui suffirent à M. A. d'Ancona, l'illustre auteur de publications concernant les premiers siècles de la littérature italienne, pour reconnaître que le manuscrit 438 contient une rédaction italienne, un *rifacimento* du Roman de la Rose. D'autres indications que lui fournit M. de Andreis, consul du royaume d'Italie à Montpellier, le confirmèrent dans cette opinion, et il songea à éditer un texte dont personne avant lui n'avait soupçonné l'importance. Mais, si la bibliothèque est ouverte à tous, le règlement ne permettait pas que les manuscrits fussent prêtés au dehors, ni surtout exposés aux dangers d'un voyage. M. d'Ancona, ne pouvant venir à Montpellier, s'entendit avec M. le professeur E. Monaci, directeur du *Giornale di filologia romanza*, auteur de la précieuse édition du *Canzoniere portoghese*, en vue d'obtenir une copie des sonnets par l'intermédiaire de la Société pour l'étude des langues romanes. C'est ainsi que le Comité décida, sur la proposition de son secrétaire, M. Roque-Ferrier, non seulement d'offrir à MM. d'Ancona et Monaci une copie de ce texte, mais encore de le faire paraître à ses frais dans ses publications spéciales. En attendant, M. Monaci publia dans le *Giornale di filologia romanza* (juillet 1878), un article où, après avoir dit ce qui précède et annoncé qu'une fois la copie reçue il en préparerait l'édition en collaboration avec son ami M. d'Ancona, il donnait les titres de tous les sonnets et le texte des trois premiers et du dernier, texte fourni par M. le professeur Boucherie.

Nouveau venu à Montpellier et dans la Société, j'ignorais ce projet dont diverses circonstances avaient ajourné la réalisation, et c'est ainsi que je me suis engagé dans la publication d'un texte qui me semblait mériter d'être rendu à la lumière, mais dont la lecture et la reproduction n'étaient pas

sans offrir des difficultés nombreuses. Une fois renseigné, je me suis empressé de me mettre en rapport avec MM. d'Ancona et Monaci. Si par un scrupule devant lequel j'ai dû m'incliner, ils n'ont pas consenti à reprendre une part principale dans une publication déjà commencée en dehors de leur concours, ils n'ont pas refusé de s'y intéresser.

La lecture du texte a suggéré à M. d'Ancona des remarques qu'il a bien voulu me communiquer, et auxquelles M. Monaci a eu l'obligeance d'ajouter les siennes : ils m'ont autorisé à publier ces notes avec les miennes, et l'on trouvera naturel qu'elles soient restées en italien. Il est à peine besoin de dire que les corrections proposées ne tendent point à résoudre incidemment la question encore pendante des rimes qui nous paraissent inexactes ; la critique se décidera, quand elle aura sous les yeux un plus grand nombre de documents où les leçons des manuscrits soient fidèlement reproduites ; mais c'est rendre service au lecteur que d'indiquer, dans un texte qui lui est complétement nouveau, les points qui présentent quelque difficulté, et de lui offrir d'abord une solution acceptable.

Qu'il me soit permis d'adresser ici mes remerciements à MM. d'Ancona et Monaci pour leur collaboration officieuse à la publication de ces sonnets, qui, inspirés à un Italien, il y a six cents ans, par la lecture d'un roman français, reparaissent aujourd'hui en France avec l'appui et les encouragements de la science italienne.

Montpellier, 20 février 1881.

INTRODUCTION

En dépit de fautes matérielles dues à l'inattention du copiste ou au mauvais état du manuscrit qu'il avait sous les yeux, le texte des Sonnets de la Fleur est évidemment toscan. C'est une œuvre du bon siècle, et ni les archaïsmes, ni les gallicismes qu'elle contient, ne surprendront les amateurs de l'ancienne littérature italienne. Le plan que s'est tracé l'auteur est fort simple : tandis qu'un Anglais, qui n'est probablement pas Chaucer, entreprend une traduction complète et la laisse inachevée, le poëte italien condense en 3248 vers l'histoire de la conquête de la Fleur. Les descriptions, les récits mythologiques, les digressions philosophiques disparaissent, mais les discours et les dialogues, cette partie vraiment dramatique et de beaucoup la plus intéressante du grand poëme, sont traduits ou résumés sans que rien d'important soit omis. Ami, Faus-Semblant, la Vieille prennent tour à tour la parole et nous exposent leur célèbres théories. Le discours de Faus-Semblant me semble traité avec un soin tout particulier, soit que l'auteur ait cru devoir cette faveur à l'habile homme qui trompe et occit Malebouche, soit qu'il ait cédé au plaisir de reproduire, en le modifiant d'après ses préoccupations personnelles, ce long plaidoyer contre l'hypocrisie et les Frères mendiants. Les personnages sont d'ailleurs tous conservés, à l'exception de Nature et de son chapelain Genius. Bel-Acuel devient une jeune fille, Bellacoglienza, et gagne sûrement à la transformation.

L'emploi du sonnet pour une œuvre aussi étendue paraît d'abord une sorte de gageure dont le résultat ne semble qu'à demi satisfaisant. Mais il ne faudrait pas s'en tenir à cette première impression. Les Italiens, quand ils ont voulu sortir du genre lyrique, ont éprouvé d'abord quelque embarras. Les *laisses* monorimes de nos Chansons de geste n'avaient rien qui pût les séduire ; les vers rimés deux à deux ne les satisfaisaient pas davantage. Ils ont, dès

l'origine, voulu joindre à l'effet de la cadence et de la rime, dont les Français se sont contentés, celui d'un système de vers plus ou moins développé, ou de la strophe : de là les tercets de Dante et l'octave épique. Les *sestine* de Durante da Gualdo, l'auteur de la Leandra, dérivent également du besoin de remédier à la pauvreté prosodique de la langue : il est trop évident que rien dans la poésie moderne ne saurait être assimilé à la richesse de l'hexamètre antique. Le sonnet, ce genre italien par excellence, dont l'histoire remplirait des volumes, est une des premières combinaisons métriques qui furent essayées quand on voulut faire autrement que les Provençaux. La symétrie, la variété, une juste étendue, recommandaient cette forme aux versificateurs habiles. Le mérite de la difficulté vaincue y est encore assez grand pour que les admirateurs, alors si nombreux, du tour de force n'eussent point à réclamer, et, d'autre part, les chaînes imposées à la pensée ne sont pas tellement lourdes qu'elle ne puisse les porter avec une certaine aisance. Nous y voyons le cadre d'une pensée forte ou tendre, une courte peinture : l'habitude des formes lyriques amena les Italiens à traiter en sonnets toutes sortes de sujets. « Guittone d'Arezzo a composé un dialogue de six sonnets entre le Poëte et sa Dame, qui n'est qu'un échange d'invectives, et avec sa prolixité ordinaire il a déroulé toute une longue histoire d'amour en 32 sonnets (Son. 54-85), où s'entremêlent les dialogues avec la Dame, les protestations et les lamentations. Les dialogues dans un même sonnet, comme dans Valeriani I, 312 ; II, 19 et 21, répondent aux *coblas tensonadas* des Provençaux (A. Gaspary, *Die Sicilianische Dichterschule des dreizehnten Jahrhunderts*, p. 96). » Le même Guittone a tracé tout un *art d'aimer* en sonnets (173-198, sauf 183-185, qui ont été placés à tort en cet endroit : 185 est une répétition du son. 86 d'après un autre manuscrit) ; on y trouve les règles de l'amour, la conduite que l'Amant doit tenir avec la Dame et son entourage, les moyens de gagner sa faveur, etc. (Gaspary, l. l, p. 104-105). Le sonnet, d'ailleurs, sert à exprimer non-seulement la passion amoureuse, mais aussi des pensées et des sentiments d'une nature plus énergique. Dans le manuscrit 3793 du Vatican, que MM. D'Ancona et Comparetti ont pris pour base de leur remarquable édition des *Antiche rime volgari,* l'on a toute une collection de sonnets politiques dus à des Florentins du XIII[e] siècle (v. Gaspary, l. l, p. 22-23). C'est surtout en Toscane que le sonnet est ainsi employé à des usages si divers, et c'est aussi un

Toscan qui a eu l'idée d'écrire une imitation du Roman de la Rose en deux cent trente-deux sonnets.

Je n'irai pas jusqu'à dire que le succès ait complétement justifié l'entreprise. Ce n'est pas que cette strophe de quatorze vers soit par elle-même d'une monotonie trop fatigante, mais elle est un cadre tantôt trop long, tantôt trop court, et, quand l'auteur traduit, elle ne s'adapte pas toujours exactement au texte français correspondant. En général, chaque sonnet contient la matière d'un développement indépendant : si elle ne suffit pas à remplir les tercets, le poëte amplifie, ajoute ou bien emprunte ailleurs, et quelquefois fort loin. Un coup d'œil jeté sur les notes permettra de constater des exemples nombreux de l'emploi de ces divers procédés.

J'avais cru d'abord n'avoir affaire qu'à une simple traduction du Roman de la Rose ; mais j'ai été détrompé, dès que j'ai voulu établir la concordance des sonnets et de l'original français. Il est à remarquer que, dès le commencement du poëme, l'auteur italien semble tenir à affirmer sa prétention à une certaine indépendance. Guillaume de Lorris débute ainsi :

Avis m'ert que il ere mains,
Il a jà bien cinq ans hui mains,
Qu'en May estoie, si sonjoie,
El tenz amourous plein de joie, etc.

Au contraire, dans le premier sonnet, il n'est parlé aucunement d'un rêve :

Lo dio d'amor con su' arco mi trasse, etc.,

et au sonnet III il est dit, peut-être par allusion à un souvenir personnel du poëte :

Del mese di Gienaio e non di Magio
Fu, quand' i' presi Amor a signioria, etc.

Il y a bien quelque originalité et quelque mérite à refuser de commencer un poëme allégorique par un songe et à s'interdire une description du printemps.

L'auteur italien possédait admirablement l'œuvre qu'il voulait faire passer dans sa langue ; il n'est pas une expression saillante, un trait heureux qu'il n'ait notés et qu'il n'ait essayé de s'approprier. Les fréquentes transpositions dont j'ai parlé déjà en sont la preuve ; je les ai indiquées partout où j'ai pu les constater ; ainsi, VI, 1 ; VIII ; XXVII, 5-8, 12-14 ; XXXIII ; LI, 5-14, etc. La

langue est celle des premiers poëtes italiens, formée à l'école des troubadours, et d'autant plus propre à traduire le Roman de la Rose, dont la phraséologie amoureuse est certainement d'origine provençale. Cà et là j'ai relevé des formes grammaticales, des locutions, des détails de style, qui sont la marque du XIII[e] siècle; j'ai souligné telle pensée qu'avait exprimée déjà un troubadour, ou que l'on rencontre chez quelque poëte italien ancien. Je n'ai pas voulu multiplier à l'infini ces remarques et ces rapprochements. Qu'il me suffise de dire que j'aurais pu reproduire à peu près toutes les notes du premier volume du recueil de Nannucci. Je me permets d'insister sur ce fait, parce qu'à lui seul il me paraît prouver que ce texte date certainement du XIII[e] siècle.

Les rapprochements de nature littéraire sont plus fréquents dans les premières notes; en voici la raison. Je crois que l'on peut distinguer dans les sonnets deux parties fort différentes. La première répond au poëme de Guillaume de Lorris et se termine à peu près avec le S. XXXIII. Les idées et les sentiments appartiennent au genre érotique, et l'auteur y parle tout naturellement la langue des poëtes provençaux, siciliens et toscans, qui ont célébré le *fin* et *loyal* amour. Dès que commence l'œuvre de Jehan de Meung, les pensées et la langue de l'original présentent à l'imitateur un modèle dont il n'était pas facile de conserver, surtout dans une suite de sonnets, l'aisance spirituelle et railleuse. Il n'avait guère autour de lui d'exemple de cette sorte. Les discours d'Ami, de Faus-Semblant et de la Vieille remuent un monde d'idées et de sentiments pour lesquels il fallait trouver pour la première fois en toscan l'expression convenable et juste. Reproduire en vers des développements aussi considérables et de nature si complexe, ne pouvait être tenté avec quelque chance de succès que par un homme connaissant à fond toutes les finesses du français et toutes les ressources de l'italien. Pour apprécier à leur juste valeur les efforts que l'auteur a dû s'imposer, il faudrait comparer son style, non à celui de la Divine Comédie, mais à celui du Tesoretto. On a là deux imitations du Roman de la Rose, l'une indépendante, l'autre plus fidèle. La partialité d'un éditeur l'aveugle trop aisément pour qu'il me soit permis de déclarer mes préférences. On comparera sûrement ces deux œuvres et l'on jugera. Avec tous ses défauts, ses lourdeurs, ses gallicismes, ses constructions pénibles, le Roman de la Fleur n'en est pas moins une œuvre dont l'histoire littéraire de l'Italie devra désormais tenir compte. Si la langue rappelle sou-

vent celle de l'Intelligenza, l'auteur des sonnets est un autre esprit et un autre écrivain que celui à qui l'on doit cette fastidieuse composition.

Nul plus que moi n'apprécie le charme de Guillaume de Lorris, la vigueur et la variété de Jehan de Meung. Mais je ne puis m'empêcher de voir dans l'italien des sonnets une allure facile et naturelle, une harmonie et une délicatesse qui dénotent un poëte. Le trente-troisième me paraît le plus remarquable; le sujet est le désespoir de l'amant :

Quand' i' vidi i marosi sì 'nforzare
Per lo vento a Provenza che ventava,
C' alberi e vele e ancole fiachava,
E nulla mi valea il ben governare,

Fra me medes(i)mo comincia' a pensare
Ch' era follia se più navicava,
Se quel mal tempo prima non passava
Che dal buon porto mi faciea lungiare.

Sì ch' i' allor m'ancolai a una piag[g]ia,
Vegiendo ch' i' non potea entrar in porto :
La terra mi parea molto salvaggia.

Ivi vernai co[n] molto disconforto.
Non sa che mal si sia, chi non asaggia
Di quel d'amor, ond' i' fu' quasi morto.

Tout ce sonnet est conçu en vue d'amener les deux derniers vers, qui traduisent un beau passage du texte français :

Nulz n'a mal qui amors n'essaie :
Ne cuidez pas que nulz connoisse,
S'il n'a amé, qu'est grant angoisse.

Mais la comparaison de l'amant à un marin emporté par la tempête et jeté sur une plage déserte, appartient en propre à l'auteur italien.

A certains endroits, au milieu d'un développement assez terne, le poëte jette un mot qui peint. Ainsi, là où Jehan de Meung, après avoir tâtonné, résume sa pensée en un proverbe :

La robe ne fait pas le moine,

l'italien fournit un équivalent qui n'est pas sans mérite :

E ciascun dicie ch' è religïoso

Perchè vesta disopra grossa lana,
E 'l morbido bianchetto tien nascoso (S. XC).

Quand l'abominable Vieille fait la leçon à Bel-Acuel et lui peint la sécurité de l'amant trompé, on est tout surpris de rencontrer ces deux vers :

Nè non si guarderà de la fallacie
In che la volpe si riposa e giacie (S. CLXXXII).

Le second est d'une tournure épique et fait songer au vers grandiose de Dante:

A guisa di leon quando si posa.

Dans le combat entre les partisans et les adversaires de l'Amant (S. CCXIII), la mêlée est décrite avec une vigueur extrême:

E gli altri, ch' eran tutti lassi e vani,
Ciascun si levò suso, e sì s'aferra
A quella zuffa, come fosser cani.

L'ordre des rimes est ABBA: fra Guittone n'en offre qu'un exemple authentique, et il paraît n'avoir prévalu que vers la fin du XIII[e] siècle (v. Gaspary, l. 1, p. 13, note).

L'auteur s'appelait *Ser Durante;* il a eu soin de le dire lui-même (S. LXXXII et CCII), mais quel est ce Durante? A quelle époque vivait-il? On trouve dans les *Cantilene e Ballate* publiées par M. Carducci un madrigal attribué à Ser Durante da San Miniato; je le reproduis pour ceux qui n'auraient pas le livre sous la main:

Nè morte nè amor, tempo nè stato,
Nè vostra crudeltà potrien far ch' io
Altra donna mettessi nel cor mio.
Ne' primi tempi di mie giovinezza
Com' amor volse, donna, vostro fui:
E s' ïo mostrai d' altra aver vaghezza,
Fecil per tôr di noi 'l mal dir d'altrui:
Ond' io vi giuro, solo per colui
Le cui saette non curate un fio,
Ch' altra che voi di me non può dir mio.

Ce morceau est fort délicat, mais j'aurais quelque peine à y reconnaître la manière de l'auteur des Sonnets. Du reste, la phraséologie amoureuse des poëtes anciens est une gêne quand il s'agit d'attribuer quelqu'une de ces petites pièces, qui semblent toutes inspirées par les mêmes sentiments et jetées dans le même moule.

De prime-abord, le fait que les biographes anciens regardent *Dante* comme une forme abrégée de *Durante* (Fraticelli, *Vita di Dante*, p. 96, n. 2), les détails si nouveaux et si importants que nous avons au sonnet XCII sur Sigier de Brabant, enfin cette curieuse rencontre que le seul de ces sonnets qui soit déjà connu en Italie (S. XCVII, v. les notes) est attribué à Dante par un manuscrit, m'avaient fait songer à l'auteur de la Divine Comédie. Par une autre coïncidence qui n'est pas non plus sans intérêt, le personnage que *Falsosembiante* prend pour type du moine hypocrite et rapace, est un *frate Alberto* (S. LXXXVIII, 13, CXXX, 3). Or, parmi les sonnets attribués à Dante, j'en rencontre un où il est parlé aussi de *frati Alberti*.

Messer Brunetto, questa pulzelletta,
Con esso voi si vien la pasqua a fare;
Non intendete pasqua da mangiare,
Ch' ella non mangia, anzi vuol esser letta.

La sua sentenza non richiede fretta,
Nè luogo di romor, nè da giullare,
Anzi si vuol più volte lusingare,
Prima che in intelletto altrui si metta.

Se voi non la intendete in questa guisa,
In vostra gente ha molti frati Alberti,
Da intender cio ch' è pòrto loro in mano.

Con lor vi restringete [1] senza risa,
E se gli altri de' dubii non son certi,
Ricorrete alla fine a Messer Giano.

Comme le dit M. Fraticelli (*Canzoniere*, p. 273), ce sonnet, qu'il ne croit pas de Dante, semble adressé à Brunetto Latini, à qui l'auteur offre une composition que représente la *Pulzelletta*.

En examinant de plus près le texte, nous voyons que l'œuvre dont il s'agit peut être entendue de deux façons différentes, l'une plus élevée, plus difficile; l'autre, plus simple et tout à fait à la portée des *frati Alberti*. On sait que la scolastique avait accoutumé les esprits à rechercher le sens spirituel, moral, mystique, allégorique, etc., à côté du sens littéral. La *Commedia* est un exemple où un génie immense triomphe des défauts d'un genre détestable. Le Roman de la Rose, dont Jehan de Meung, élargis-

[1] Cf. S. VI, v. 5.

sant le cadre tracé par son prédécesseur, a réellement voulu faire l'encyclopédie de son siècle, a toujours été considéré comme devant être entendu de diverses manières.

Dans la préface de son remaniement du poëme, ou « Exposition morale du Romant de la Rose », Clément Marot voit successivement dans la Rose « l'estat de sapience, l'estat de grâce, la glorieuse Vierge Marie, le souverain bien, la Rose que la reine de Saba présenta à Salomon. — Les philosophes naturelz et moraux y peuvent apprendre; les théologiens, les astrologues, les géométriens, les architectes, les faiseurs de mirouers, paintres et aultres genz naiz soubz la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingénieux et autres qui désirent scavoir toutes manieres d'ars et de sciences. » Comme le dit M. Nisard dans son examen si équitable du Roman de la Rose (*Histoire de la littérature française*, I, p. 134 et suiv.), en parlant des critiques de Gerson, qui furent réfutées par des conseillers et des secrétaires du roi : « L'admiration pour Jean de Meung était presque une religion d'Etat. On le qualifiait de *tres-excellent et irreprehensible docteur en sainte divine Escriture, haut philosophe, et en tous les sept arts liberaux clerc tres-profond.* »

Par ce temps d'allégorie et de subtilité à outrance, il est tout naturel qu'un des amis de Messer Brunetto lui ait adressé une composition allégorique dans le genre du Tesoretto. Mais à quelle autorité, à quel interprète d'énigmes l'auteur renvoie-t-il son ami, dans le cas où celui-ci serait arrêté par l'obscurité du problème? A *Messer Giano*. Or, si j'en crois Crescimbeni, *Giano* est un diminutif de *Giovanni* aussi bien que de *Torrigiano*. Peut-être trouvera-t-on que je m'obstine à vouloir éclaircir ce qui ne peut l'être avec les ressources dont je dispose, mais la rencontre n'en est pas moins singulière. Qui peut mieux que Jehan de Meung résoudre les difficultés d'une allégorie, et en particulier celles que présente l'interprétation mystique ou morale des sonnets? Le sens littéral est certainement érotique; mais qui prouve que l'auteur n'a pas eu l'ambition de mettre dans la conquête de la Fleur autre chose que la recherche de la volupté? En un mot, je ne puis m'empêcher de remarquer que ce sonnet, avec sa double allusion aux *frati Alberti* et à *Messer Giano*, serait la préface la plus naturelle des *Sonetti* de *Ser Durante*.

La langue et le style, les allusions historiques font de Durante un contemporain de son compatriote Brunetto. Il est antérieur à

la date de la composition de la Divine Comédie. C'est un de ces épicuriens du XIII[e] siècle, tels que furent Farinata degli Uberti et Guido Cavalcanti, et dont Dante, pendant sa jeunesse, a été moins éloigné que ne le ferait supposer la piété exaltée de son grand poëme. Sans insister sur son intimité avec Guido Cavalcanti, n'est-il pas vrai qu'il avoue avoir commencé par mener une vie assez légère, lorsqu'il dit à Forese (Purgat. XXIII):

..... Se ti riduci a mente
Qual fosti meco e quale io teco fui,
Ancor fia grave il memorar presente?

Entre le Roman de la Rose et la Divine Comédie les analogies sont nombreuses. Dante n'a pas connu seulement le Tesoretto, il s'est inspiré souvent du poëme français. L'idée mère de son œuvre, la conception d'une allégorie immense, où rien n'est omis de ce qui peut intéresser l'humanité, est empruntée à Jehan de Meung. L'action elle-même des deux poëmes peut être ramenée à une même pensée: compris d'une façon élevée et noble, le Roman de la Rose est-il autre chose que la conquête, poursuivie à travers mille obstacles, d'un idéal adoré? Entre ces deux monuments du moyen âge, il y a une sorte de ressemblance générale que l'on sent mieux qu'on ne peut la démontrer, et dont l'impression s'affaiblit quand on cesse de considérer l'ensemble. Cependant, en lisant les passages célèbres du *Paradis*, où Dante, afin de donner plus de poids et d'autorité à ses critiques, emprunte la voix des personnages les plus saints pour censurer les ordres religieux qui ont dégénéré de leur institution, on sent, dans la véhémence rude et même triviale du langage, comme un écho du discours de Faus-Semblant. Lorsque, vers la fin du poëme, le pèlerin, qu'un moment sépare encore de l'extase où le plongera la vue de l'infini, prélude à ce ravissement en s'absorbant dans la contemplation de la rose formée des âmes saintes et sur laquelle rayonne la gloire céleste, on est tenté de voir dans cette fleur sacrée comme une réminiscence épurée de la Rose profane.

Il y a dans l'ancienne littérature italienne toute une série d'œuvres où l'on retrouve la marque de l'influence du Roman de la Rose : le Tesoretto, l'Intelligenza, les Documenti d'Amore, le Reggimento delle donne, la Commedia (Cf. Bartoli, *I primi due secoli della letteratura italiana*, c. IX) ; mais l'on ne connaissait pas de franche imitation du poëme de Guillaume de Lorris et de

Jehan de Meung; il y avait là une lacune que viennent remplir les sonnets de Durante.

Ici se présentent plusieurs questions. Ce nom de Durante ne serait-il pas un pseudonyme? Pourquoi ces sonnets ont-ils disparu, sauf un, et encore fort maltraité, et se retrouvent-ils par hasard dans un manuscrit conservé en France?

Il me semble que la première question est insoluble, car, après tout, si l'auteur ne voulait pas être connu, il n'avait qu'à ne point se nommer, et, d'autre part, on peut opposer à ce raisonnement le désir qu'a toujours un auteur de marquer son œuvre d'un signe qui lui permettra, le jour venu, d'en revendiquer la paternité. Sous Durante pourrait se cacher un Dante. J'ai relu avec soin ce que nous avons de Dante da Maiano, dont la réputation ne paraît nullement justifiée par ses sonnets et ses canzones. J'ai marqué dans les notes certaines ressemblances qui m'ont frappé (v. surtout S. XXXIII). Il y a de l'analogie entre ces deux esprits; tous deux sont mâles et hardis. Si cette attribution pouvait être démontrée, les sonnets deviendraient sûrement le plus beau titre de Dante da Maiano, et l'on serait moins surpris de le voir accepté comme un égal par les poëtes distingués dont nous savons qu'il fut l'ami, et parmi lesquels on ne peut oublier son illustre homonyme.

Pourquoi les Sonnets ont-ils fini par disparaître du nombre des œuvres connues et régulièrement reproduites? Il y a à cela deux raisons. L'amour platonique, à partir de Pétrarque, est le seul qui soit en estime, et l'on comprend qu'une période poétique, dont la délicatesse molle et raffinée devait produire la *Bella Mano*, ait laissé peu de lecteurs aux allégories sensuelles de l'imitateur du Roman de la Rose. En second lieu, le ton irréligieux des Sonnets, les attaques contre les moines qui s'y étalent audacieusement, n'étaient pas propres à en assurer la conservation. Ce que dit M. Borgognoni du sonnet XCVII (v. les notes) est peut-être vrai du recueil tout entier. Les crimes de ce poëme érotique étaient en effet nombreux. *Falsembiante* ne se borne pas à flétrir la mendicité des moines et à condamner les papes qui l'autorisent; il déclare ouvertement que, si l'on ne veut acheter ses bonnes grâces, il recourra à l'Inquisition (l'idée y est, si le mot n'y est pas); que le coupable, pieux ou non, sera cruellement châtié (S. CXXVI. V. les notes):

Nè non si fidi già in Escritture,
Chè saccian che co' mie' mastri divini
I' proverò ched e' son Paterini,
E farò lor sentir le gran calure.

Od i' farò almen che fien murati,
O darò lor sì dure penitenze,
Che me' lor fora che non fosser nati.

Mais on pourrait ne voir là qu'une traduction. Il ajoute, pour que l'on ne s'y trompe pas :

A Prato ed a Arezo e a Firenze
N'ò io distrutti molti e iscacciati.
Dolente è que' che cade a mie sentenze.

Enfin pourquoi va-t-il parler si franchement de la condamnation de Sigier (S. XCII. V. les notes), dont le Roman de la Rose n'avait pas dit un mot et que Dante se borne à indiquer en termes vagues, si vagues que personne ne les a pu comprendre ?

Mastro Sighier non andò guari lieto.
A ghiado il fe' morire a gran dolore,
Nella corte di Roma, ad Orbivieto.

Voilà bien des imprudences, et en ce temps-là on les payait cher, à en juger par ce pauvre Cecco d'Ascoli, auteur d'un très-mauvais poëme, l'*Acerba*, qui fut accusé de cultiver l'astrologie et déféré à l'Inquisition. Il fut brûlé vif en 1327 (v. Villani, Storie, X, 39). Il est amusant de voir le bon Maffei, s'appuyant de l'autorité de Tiraboschi et de Mazzuchelli, expliquer gravement que, si Cecco dut monter sur le bûcher, c'est que son tempérament médisant l'avait induit à déprécier dans l'Acerba le talent de Guido Cavalcanti et de l'Alighieri.

Il y a dans tout cela des raisons très-capables de contre-balancer la popularité, qui est rarement refusée aux œuvres légères, et qui n'a pas dû manquer à la première publication de l'histoire de l'Amant et de la Fleur. La notoriété du sonnet XCVII est comme un reste de ce succès. Mais en des temps où l'imprimerie n'existait pas, le nombre des exemplaires était nécessairement petit ; et, si l'ouvrage était mal noté, si les uns croyaient faire œuvre pie en l'effaçant du parchemin, si les autres n'osaient pas en encourager la reproduction, ce nombre allait diminuant tous les jours. A certains endroits de l'histoire romaine, on rencontre de

vastes lacunes dont il faut accuser, non le temps qui détruit moins qu'on ne le croit, mais le zèle mal entendu des hommes. Il en a été de même pour les sonnets de la Fleur : ils ont disparu peu à peu d'Italie, et ni Crescimbeni, ni Tiraboschi n'ont eu à les mentionner. Ils se sont conservés en France dans un manuscrit unique, cousu à la fin du Roman de la Rose, à l'abri derrière les vingt et un mille vers qui le précèdent et protégé par la difficulté de le déchiffrer contre toute curiosité dangereuse.

On trouvera relevés dans les notes les passages qui m'ont paru jeter quelque lumière sur les opinions et le caractère de l'auteur. Peut-être dans l'allure qu'il affecte à l'égard des choses et des personnes qui tiennent à la religion, y a-t-il plus de gaieté railleuse que de malveillance réelle et de scepticisme; cependant le XIII[e] siècle est loin d'être un temps de foi calme et sereine. Si Durante n'est pas grossier comme Jehan de Meung, qui pousse par trop loin le droit d'appeler les choses par leur nom, si son langage est en général plus décent, il n'est pas plus respectueux que lui, et quelquefois il est plus agressif (v. S. V, 11-14; XVII, 8; XCVIII, 9-14; Cl, 7-9; CV, 6; CXV, 9; CXXVI, et notes). L'esprit du Roman de la Rose, qui nous échappe souvent parmi les longues digressions et les périodes interminables de l'immense poëme, ressort mieux et se dégage avec un relief plus aigu dans cette suite de petites pièces d'une tournure cavalière et leste. Durante a d'ailleurs tout l'air d'un gentilhomme dont la fortune a été entamée par ses prodigalités, qui tient la bourgeoisie en médiocre estime et ne s'intéresse nullement aux misères du menu peuple. C'est du moins ce que me semble indiquer la comparaison du sonnet CXVIII (Cf. CXLII, 13 et note) et du passage correspondant de l'original.

Je dois maintenant quelques explications sur la manière dont j'ai entendu ma tâche d'éditeur. On sait l'aspect que présentent ces vieux textes : les mots ne sont pas divisés; il n'y a aucun signe d'accentuation et de ponctuation; les abréviations sont souvent trompeuses. Encore si l'écriture avait la netteté des manuscrits latins et si le copiste avait toujours bien lu! Je me suis appliqué à reproduire exactement le manuscrit, et cette préoccupation m'a fait parfois négliger, dans la correction des épreuves, des fautes d'accentuation et de ponctuation qu'il eût été facile de faire disparaître. J'ai fait deux ou trois corrections volontairement : elles sont entre crochets, et la leçon primitive est conservée en note. Çà

et là on trouvera quelque syllabe, quelque lettre en caractère *italique* : cette indication souligne une faute évidente. Mais je demande au lecteur de ne pas négliger les notes, qui, rédigées après l'impression définitive du texte, contiennent un relevé fidèle de mes distractions propres aussi bien que de celles du copiste. Ces notes sont complétées par un *erratum* dont quelques cartons m'ont permis de diminuer la longueur.

L'étude de l'orthographe du manuscrit m'entraînerait loin. On peut y relever les particularités suivantes :

Dans les mots où la consonne doit être doublée, comme *donna*, *torri*, *basciasse*, le copiste néglige très-souvent de la doubler, lors même que le sens et la rime l'exigent.

Les formes *ho*, *hai*, *ha*, *hanno*, sont écrites sans *h* : j'ai imprimé ò, ài, à, ànno.

Les monosyllabes terminés par une liquide la perdent en général quand le mot suivant commence par une liquide. J'ai imprimé *co* et *no* pour « con » et « non » plutôt que *co'* et *no'*, parce que ces deux mots reviennent à chaque instant et que le signe de l'apostrophe me semblait ici équivoque.

Non devant un mot commençant par une voyelle devient en général *nonn*. J'ai eu le tort d'imprimer *nonn'* et parfois même de laisser passer *non n'*. L'orthographe *nonn*, comme M. Monaci me l'a fait remarquer, sans être encore acceptée partout, est la seule correcte. Elle repose sur cette observation que le renforcement de la consonne finale devant un mot commençant par une voyelle n'implique nullement l'élision d'un *e* euphonique. Il en est de même pour la préposition *in* qui, devant une voyelle, devient souvent *inn*.

Si le manuscrit néglige de doubler la consonne dans l'intérieur des mots, il a grand soin de la doubler en tête des mots précédés de certains monosyllabes. Voici la liste des principales de ces liaisons :

allui, p. a lui, *asse* p. a se, *atte* p. a te, *acciò* p. a ciò, *allor* p. a loro, *assua* p. a sua, *attal* p. a tal, *affar* p. a far, *affe*, *affede* p. a fe, a fede, *affollia* p. a follia, *attavole* p. a tavole, et même *àlle*, *àssì*, *àtti*, p. ha le, ha sì, ha ti.

chella p. che la, *chelle* p. che le', *chellor* p. che lor; *chettu*, *chetti*, p. che tu, che ti; *checci* p. che ci, *chennoi* p. che noi, *chessì* p. che sì, *chèsse* p. chè se; *chessin*, *chessia*, *chessarà*, p. che son,

che sia, che sarà ; *chessà* p. che sa, *cheffa* p. che fa, *chellacci* p. che lacci, *chessagio* p. che sagio, *chettusse'* p. che tu sei.

datte p. da te, *dassera* p. da sera, etc.

ella p. e la, *ellui* p. e lui, *ettu* p. e tu, *effosse* p. e' fosse, *essagia* p. e sagia, etc.

macciò p. ma ciò, *mallui* p. ma lui, *mattu* p. ma tu.

chilla p. chi la, *contrallei* p. contra lei, *intralle* p. intra le, *trallor* p. tra lor.

ottu p. o tu, *òtti* p. ho ti.

sellei p. se lei, *settu* p. se tu, *settua* p. se tua, *settusse'* p. se tu sei, *sellor* p. se lor, *sessai* p. se sai.

tutte p. tu te, *tutti* p. tu ti, *tuffai* p. tu fai, *tussai* p. tu sai, *tusse'* p. tu sei, *tussarai* p. tu sarai.

sicci p. sì ci, *silla* p. sì la, *sisse'* p. sì sei, *sitti* p. sì ti.

bello p. ben lo, etc., etc.

Ces liaisons de mots avec renforcement de l'articulation indiquent une prononciation qui s'est maintenue en Toscane, et qui constitue la contre-partie de cette fusion de la liquide finale et de la liquide initiale, *sdoppiamento*, que nous avons relevée plus haut. Les faire disparaître est impossible; mais j'avoue qu'elles déroutent d'abord le lecteur, et c'est précisément pour cela que je donne cette liste un peu longue, bien qu'incomplète. Je les ai à peu près toutes respectées; car il me semble qu'écrire *a ttavole*, comme je l'ai fait à un endroit, dénature le fait philologique lui-même. Cependant je reconnais que le moyen terme *a-ttavole*, *a-ffollia*, prête peu à la critique, et je regrette de ne l'avoir pas employé.

Un autre fait qui me paraît également toscan est l'aspiration du *c* et du *g* devant *a*, *o*, *u* : *bocha*, *chade*, *chaccia*, *charta*, *chol*, *chugina*, *largha*, *vengha*, *aghuglia*, etc. Par contre, *che* devant les mêmes voyelles est écrit plutôt *c'* : *c'a*, *c'ogni*, *c'or*, *c'Amor*, *c'avesse*, *c'altro*, *c'on*, *c'alberi*, etc. Cela marque sans doute une différence de prononciation.

Çà et là on trouvera des mots trop courts ou trop longs : tantôt il faut *lavoro* et non *lavor*, tantôt *lavor* et non *lavoro*. Quand la mesure réclame une syllabe de plus, il est probable que l'absence de la voyelle doit être imputée à une négligence du copiste ; dans le cas contraire, j'admettrai volontiers que l'auteur lui-même a pu ne pas songer à supprimer la voyelle superflue. On trouvera dans les notes les corrections qu'exige la mesure.

Les rimes sont souvent inexactes, tantôt quand le copiste a

mis un mot pour un autre, comme *ricorda* pour *rimembra;* tantôt, et c'est le cas le plus ordinaire, quand on trouve une assonance au lieu de la rime juste. Pour savoir si ces assonances apparentes viennent de l'auteur ou du copiste, j'ai relevé toutes les rimes des sonnets, et il m'a paru en résulter que la terminaison qui fausse la rime est la plus moderne. Ainsi l'on trouve au sonnet XLI, v. 2, 3, 6, 7, *Francia* rimant avec des mots en *anza;* au sonnet C XXXV, v. 2, 3, 6, 7, *nimistade* et *amistade* rimant avec *ascoltiate*, *veritate*. Il me semble légitime de corriger *Franza* dans le premier cas, et *nimistate*, *amistate*, dans le second. On trouvera en note au sonnet LVII, v. 8, le tableau des rimes où figurent les dérivés du latin *tas*, *tatis :* l'auteur emploie indifféremment la forme qui est tirée des cas obliques et celle qui est tirée du nominatif, *povertate* et *povérta*.

L'auteur ne s'interdit pas de changer la voyelle finale d'un mot, quand il en a besoin : il dit *siri* p. sire, et même *cero* p. core (CXXX, 1). Ces libertés ne sont pas rares chez les anciens poëtes italiens, et se comprennent d'autant mieux que l'accent ne porte pas sur la syllabe ainsi altérée.

Comme dans tous les auteurs toscans imitant ou traduisant un texte français, les gallicismes sont nombreux. Les plus curieux sont : *ligire* = loisir (CLV, 2), *pa'* = pas (CIV, 3), *congio* = congié (CLXIV, 5), *baratto* = barat, avec le sens de *bruit* (CCVI, 9). Le mot *ana* = fatigue, qui revient deux fois, m'était complétement inconnu (XC, 14; CX, 3). Bien d'autres mots ne se trouvent pas au dictionnaire ; mais ils se comprennent sans peine et sont pour la plupart des provençalismes dont on rencontre des exemples dans les vieux auteurs.

Dans certaines locutions, on a l'emploi du possessif français : ainsi au titre du sonnet CXXXVI, *la Ripentenza Malabocca* (Cf. XV, 9 et note).

Les notes qui suivent les sonnets offrent une concordance déterminée avec un soin que l'on trouvera peut-être minutieux, entre le Roman de la Rose et l'œuvre de Durante.

Les chiffres renvoient à la dernière édition du Roman, publiée avec traduction en vers par M. Marteau, dans la Bibliothèque elzévirienne, et conforme au texte de Méon. J'aurais aimé à donner les chiffres de l'édition même de Méon, mais je n'ai pu l'avoir à ma disposition. Pour faciliter les recherches, je reproduis le premier et le dernier vers du passage imité. Les citations ont été

revues sur le texte français du ms. 438 de Montpellier, que j'ai conféré d'un bout à l'autre avec les sonnets. Ce travail pénible m'a permis de constater que l'auteur italien avait sous les yeux un manuscrit le plus souvent semblable à celui de Montpellier, mais complet, tandis que ce dernier présente des lacunes dont certaines sont considérables. En plusieurs endroits, surtout au premier et à l'avant-dernier sonnets, on trouvera la preuve de l'utilité de cette collation.

Pendant la correction des épreuves des notes, je n'ai pas toujours eu le manuscrit à ma disposition; j'ai donc renoncé, à mon grand regret, à en reproduire fidèlement l'orthographe. Il me suffira de dire que les différences que l'on relèvera entre le texte des citations françaises et celui de Méon, dérivent du manuscrit 438, et qu'il écrit, ce en quoi je ne l'ai suivi qu'une fois, *che* pour *c* ou *ç* : *Alchipiades, piecha, rachine, lechon, soupechon*, etc.

Je n'ai connu que fort tard le livre excellent de M. Gaspary. J'y renvoie quelquefois; je l'aurais fait bien plus souvent, si, avant de remettre mon manuscrit à l'imprimeur, j'avais pu étudier cet ouvrage, où, sous un titre modeste : « l'École poétique sicilienne au XIII[e] siècle », l'on a une véritable histoire des origines de la poésie italienne.





SONETTI



I

. . . .

Lo dio d' amor con su' arco mi trasse
Perch' i' guardava un fior che m' abellia,
Lo quale avea piantato Cortesia
Nel giardin di Piacier; e que' vi trasse

Sì tosto, c' a me parve che volasse;
E disse: I' sì ti tengo in mia balia.—
Allo[r] gli piaque, non per voglia mia,
Che di cinque saette mi piaghasse.

La prima à non Bieltà, per li ochi il core
Mi passò; la seconda, Angielicanza,
Quella mi mise sopra gran fredore;

La terza Cortesia fu san dottanza;
La quarta, Compagnia, che fè dolore;
La quinta apella l' uon Buona-Speranza.

II

L'Amante e Amore

Sentendomi ismagato malamente
Del molto sangue ch' io avea perduto,
E' non sapea dove trovar aiuto;
Lo dio d'amor sì venne a me presente,

E dissemi: Tussai veramente
Chettu mi se' intralle man caduto,
Per le saette de ch' i' t' ò feruto,
Sì che convien chettu mi sie ubidente. —

Ed i' risposi: I' sì son tutto presto
Di farvi pura e fina fedeltate,
Più ch' Assesino a Vellio, o a Dio il Presto. —

E quelli allor mi puose in veritate
La sua bocha a la mia, sanz' altro aresto,
E disse: Pensa di farmi lealtate. —

III

L'Amante e Amore

Del mese di Gienaio e non di Magio,
Fu, quand' i' presi Amor a signioria,
E ch' i' mi misi al tutto in sua ballia,
E saramento gli feci, e omaggio;

E per più sicurtà gli diedi in gaggio
Il cor, chè non avesse gielosia
Ched i' fedel e puro i' no gli sia,
E senpre lui tener a segnio maggio.

Allor que' presse il cor e disse: Amico,
I' son segnior assa' forte a servire:
Ma chi mi serve, per cierto ti dico,

Ch' a la mia grazia non può già fallire,
E di buona speranza il mi notrico
Insin ch' i' gli fornischa su' disire. —

IV

L'Amante e Amore

Con una chiave d'oro mi fermò il core
L'Amor, quando così m' ebe parlato,
Ma primamente l' à nette parato,
Sì c' ogni altro pensier n' à pinto fore.

E po' mi disse : I' sì son tu' signiore,
E tu sì se' di me fedel giurato.
Or guarda che 'l tu' cuor non si' inpacciato,
Se non di fino e di leal amore ;

E pensa di portar in pacienza
La pena che per me avra' a sofrire,
Inanzi ch' io ti doni mia sentenza.

Chè molte volte ti parrà morire ;
Un' ora gioia avrai, altra doglienza,
Ma poi dono argomento di guerire. —

V

L'Amante e Amore

Con grande umilitate e pacienza
Promisi a Amor a sofferir sua pena,
E c' ognie membro, ch' i' avea, e vena
Disposat' era a farli sua voglienza.

E solo a lui servire la mia credenza
È ferma, nè di ciò mai non n' alena ;
Insin ched i' avrò spirito o lena
I' non farò dacciò giama' partenza.

E quelli allor mi disse : Amico meo,
I' ò datte miglior pegnio che charte.
Fa che m' adori, chèd i' son tu' deo ;

Ed ogn' altra credenza metti a parte,
Nè non creder nè Lucha, nè Matteo,
Nè Marco, nè Giovanni. — Allor si parte.

VI

L'Amante e la Schifo

Parte s' Amor su' ale battendo,
E 'n poca d'or sì forte isvanoio,
Ched i' nol vidi poi, nè noll' udio,
Ellui e 'l su' soccorso ancor atendo.

Allor mi venni forte ristrignendo
Verso del fior chessì forte m' ulio,
E per chu feci homagio a questo Dio,
E dissi: Chi mi tien ched i' nol prendo? —

Sì ch' i' verso del fior tesi la mano,
Credendolo aver colto chitamente,
Ed i' vidi venir un gran villano,

Con una maza, e disse: Or ti ste' a mente
Ch' i' son lo Schifo, e sì son ortolano
D'esto giardin: i' ti farò dolente. —

VII

L'Amante

Molto vilmente mi buttò di fora
Lo Schifo crudo, fello, e oltragioso,
Sì che del fior non cred' esser gioioso,
Se Pietate e Francheza noll' acora.

Ma prima, credo, converà ch' eo mora,
Perchè 'l me' cor sta tanto doglioso
Di quel villan, che stava là nascoso,
Di chu non mi prendea guardia quell' ora.

Or m' à messo in pensero e in dottanza
Di ciò ched i' credea aver per ciertano,
Sì c'or me ne par essere in bilanza.

E tutto ciò m' à fatto quello strano,
Ma di lui mi richiamo a Pietanza,
Chè vengha allui collo spunton in mano.

VIII

L'Amante

Se mastro Arghus, che fecie la nave
In che Giason andò per lo tosone,
(E fecie a conto, regole, e ragione,
E le diecie figure com' on save)

Vivesse, gli sarebe forte e grave
Multiplicar ben ognie mia quistione:
C'Amor mi move sanza mesprigione,
E di ciascuna porta esso la chiave,

Ed àlle mi nel cor fermate e messe
Con quella chiaviciella, ch' i' v' ò detto,
Per ben tenermi tutte sue promesse,

Perch' io assue merzé tuttor mi metto.
Ma ben vore' che, quando gli piaciesse,
E' m' allegiasse il mal chessì m' à stretto.

IX

L'Amante e Ragione

Dogliendomi in pensando del villano
Chessì vilmente dal fior m' à lungiato,
Ed i' mi riguardai dal dritto lato,
E sì vidi Ragion, col viso piano,

Venir verso di me, e per la mano
Mi prese, e disse: Tusse' sì smagrato:
I' credo chettu a' troppo pensato
A que' chetti farà gittar in vano,

Ciò è Amor, a chui dat' ài fidanza.
Masse m' avessi avuto al tu' consiglio,
Tu non saresti gito collui a danza,

Che sie ciertano, a chui da di piglio,
Egl' il tiene in tormento e malenanza,
Sì che su' viso non n' è mai vermiglio. —

X

L'Amante

Udendo che Ragion mi gastigava
Perch' i' al die d'amor era 'nservito,
Di ched i' era forte inpalidito,
E sol perch' io allui troppo pensava,

I' le dissi : Ragion, e' no mi grava
Su' mal, ch' i' ne sarò tosto guerito,
Chè questo mio signor lo m' à gradito, —
E ch' era folle se più ne parlava,

Chèd i' son fermo pur di far su' grado,
Perciò che mi promise fermamente
Ched e' mi metterebe in alto grado,

Sed il servisse bene e lealmente ;
Perchè di lei i' non pregiava un dado,
Nè su' consiglio i' non teneva a mente.

XI

L'Amante e Amico

Ragion si parte udendomi parlare,
E me fu ricordato ch' i' avea
Un grande amico lo qual mi solea
In ognie mio sconforto confortare,

Sì ch' i' nol misi guari a ritrovare,
E disi gli come si contenea
Lo Schifo ver di me, e che parea
Ch' al tutto mi volesse guereggiare.

E que' mi disse: Amico, sta sicuro,
Chè quello Schifo sia senpre in usanza
Ch' a cominciar si mostra acierbo e duro.

Ritorna allui, e non abie dottanza ;
Con umiltà tosto l' avra' maturo :
Già tanto non par fel, nè sanza pietanza. —

XII

L'Amante

Tutto pien d'umiltà verso 'l giardino
Torna' mi, com' Amico avea parlato,
Ed i' guardai, e sì ebi avisato
Lo Schifo, con un gran baston di pino,

Ch' andava riturando ognie camino
Chè dentro a forza non vi foss' entrato.
Sì ch' io mi trassi a lui, e salutato
Umilemente l' ebi a capo chino;

E sì gli dissi: Schifo, agie merzede
Di me, se 'nverso te feci alcun fallo,
Chèd i' sì son venuto a pura fede

A tua merzede, e presto d'amendarlo. —
Que' mi riguarda, e tuttor si provede
Ched i' non dica ciò per inghanarlo.

XIII

Franchezza

Sì com' i' stava in far mia pregheria
A quel fello ch' è sì pien d'arditeza,
Lo dio d'amor sì vi man[dò] Francheza,
Collei Pietà, per sua anbascieria.

Francheza cominciò la dicieria,
E disse: Schifo, tuffai straneza
A quel valletto, ch' è pien di largheza,
E prode, e franco, sanza villania.

Lo dio d'amor ti manda che ti piaccia
Chettu non sie sì strano al su' sergiente,
Chè gran peccato fa chi lui inpaccia;

Ma soffera che vada arditamente
Per lo giardino, e nol metter in chaccia,
E guardi il fior chessì gli par aolente. —

XIV

Pieta

Pietà cominciò poi su' parlamento,
Con lagrime bagniando il su' visagio,
Diciendo : Schifo, tu faresti oltragio
Di non far grado al moo domandamento.

Pregar ti fo chetti sia piacimento
Ch' a quel valletto, ch' èssì buon e saggio,
Tu non sie verso lui così salvaggio,
Chè sai che non à mal intendimento.

Or aven detto tutto nostr' affare,
E la cagion perchè no' sian venute.
Molt' è crudel chi per noi non vuol fare.

Ancor ti manda molte di salute
Il lasso, chu' ti piaque abandonare.
Fa che nostre preghiere gli sian valute. —

XV

Lo Schifo

Lo Schifo disse: Giente messagiere,
Egli è ben dritto ch' a vostra domanda
I' faccia grado, e ragion lo comanda ;
Chè voi non siete orgolliose, nè fiere,

Ma siete molto nobili parliere.
Vengha il valetto, e vada a sua comanda,
Ma non ched egli al fior sua mano ispanda,
Ch' acciò non gli varrìan vostre preghiere,

Perciò chella figluol' a Cortesia,
Bellacoglienza, ch' è dama del fiore,
Sì 'l mi porebe a gran ricredentia.

Ma fate chella dama al die d'amore
Faccia a Bellacoglienza pregheria
Di lui, e chelle schaldi un poco il core. —

XVI

L'Amante e lo Schifo

Quand' i' vidi lo Schifo sì adolzito,
Che solev' esser più amar che fele,
Ed il trova' vie più dolcie che mele,
Sapiate ch' i' mi tenni per guerito.

Nel giardin me n' andai molto gichito
Per dotta di misfar a quel crudele,
E gli giurai a le sante Guagniele
Che per me non sarebe mai marrito.

Allor mi disse: I' vo' ben chettu venghi
Dentr' al giardin, sì come ti piacie,
Ma che lungi dal fior le tue man tenghi.

Le buone donne fatt' ànno far pacie
Tra me e te; or fa chella mantenghi,
Sì che verso di me non sie fallacie. —

XVII

Venus

Venusso, ch' è socorso degli amanti,
Ven a Bellacoglienza col brandone,
E sì ['l] rechava a guisa di penone,
Per avanpar chiunque l' è davanti.

A voler racontar de' suo' senbianti,
E de la sua tranobile fazone,
Sarebe assai vie più lungo sermone
Ch' a sermonar la vita a tutti i Santi.

Quando Bellacoglienza sentì 'l caldo
Di quel brandon, che così l'avanpava,
Sì tosto fu 'l suo cuor col mio saldo;

E Venusso, ch' acciò la confortava,
Si trasse verso lei col viso baldo,
Diciendo che ve[r] me troppo fallava.

XVIII

Venus e Bellacoglienza

Tu falli tropo verso quell' amante,
Disse Venus, che cotanto t' ama,
Nèd i' non so al mondo sì gran dama
Che di lui dovess' eser rifusante ;

Ch' egli è giovane, bello, e avenante,
Cortese, franco, e pro di buona fama,
Promettili un basciar, e atte 'l chiama,
Chè non à huon nel mondo più cielante.—

Bellacoglienza disse : I' vo' che vegnia,
E basci il fior che tanto gli è piaciente,
Ma ched e' sagiamente si contegnia;

Chè siate cierto che no m' è spiaciere. —
Or gline manda alcuna buona insegna,
Disse Venus, e fagliele asapere. —

XIX

L'Amante

Per Bel-Senbiante e per Dolze-Riguardo
Mi mandò la piaciente ch' i' andasse
Nel su' giardin, e ch' io il fior bascias[s]e :
Nè non portasse già lancia, nè dardo,

Chè lo Schifo era fatto sì codardo
Che mi bisogniava ch' il dottasse ;
Ma tuttor non volea ched i' v' entrasse,
Sed e' non fosse nocte ben a tardo,

Perciò che Chastità e Gielosia
Sì ànno messo Paura et Vergognia
In le' guardar chè non faccia foliia;

Ed un villan che truov' ognie menzognia,
La guarda, il qual fu nato i' Normandia,
Malabocha, que' c' ognie mal sanpogna.

XX

L'Amante e Bellacoglienza

Udendo quella nobile novella,
Che que' gienti messagi m' aportaro,
Sì fortemente il cuor mi confortaro,
Che di gioia perde quasi la favella.

Nel giardin me n'anda' tutto 'n gonella,
Sanz' armadura, come comandaro,
E sì trovai quella. Col viso chiaro,
Bellacoglienza tosto asse m' apella,

E disse : Vien avanti e bascia 'l fiore,
Ma guarda di far cosa che mi spiaccia,
Chèttu ne perderesti ognie mio amore. —

Sì ch' i' alor feci crocie dele braccia,
E sìl basciai co molto gran tremore,
Sì forte ridottava suo minaccia.

XX

L'Amante

Del molto olor, ch' al cor m' entrò basciando
Quel prezioso fior, che tanto aulia,
Contar nè dir per me non si porìa,
Ma dirò com' el mar s' andò turbando

Per Malabocha, quel ladro Normando,
Che se n'avide, e svegliò Gielosia
E Chastità, chè ciaschuna dormia ;
Perch' i' fú del giardin rimesso in bando.

E sì vi conterò dela forteza,
Dove Bellacoglienza fu 'n prigione,
Ch' Amor abatte poi per su' prodeza ;

E come Schifo mi ritornò fellone,
E lungo tenpo mi tene in distreza,
E come ritornò a me Ragione.

XXII

Chastita.

Castità che da Veno è guereggiata,
Sì disse a Gielosia : Per Dio merzede,
S' a questo fatto l' uon non ci provede,
I' potre' ben tosto esere adontata.

Vergognia e Paura m' ànno abandonata.
In quello Schifo, foll' è chi si crede ;
Ch' i' son ciertana che non ama a fede,
Po' del giardin sì mal guardò l'entrata,

Onde vo' siete la miglior guardiana
Ch' in esto mondo potese trovare.
Gran luogo avete in Lonbardia e 'n Toschana.

Per Dio, ched e' vi piaccia il fior guardare,
Chè se que' che 'l basciò, punto lo sgrana,
Non fìa misfatto ch' uon possa mendare. —

XXIII

Gielosia

Gielosia disse : I' prendo a me la guardia,
Ch' a ben guardar il fior è mia credenza,
Ch' i' avrò giente di tal provedenza
Ched i' non dotto già che Veno gli arda. -

Al giardin se n' andò fier' e ghagliarda,
Ed ivi sì trovò Bellacoglienza
E dise le : Tu à' fatta tal falenza
Ch' i' ti tengho per folle e per musarda;

Ed a voi dico, Paur' e Vergognia,
Che chi di fior guardar in voi si fida,
Cierta son che non à lett' a Bologna;

E quello Schifo che punt' or non grida,
Gli varìa me' che fosse in Catalognia,
Sed e' non guarda ben ciò ch' egli à 'n guida.—

XXIV

Vergognia

Vergongnia contra terra il capo china,
Chè ben s'avide ch' ella avea fallato ;
E d' un gran velo il viso avea velato,
E sì disse a Paura, sua chugina :

Paura, no' sian messe nell' aina
Di Gielosia, e ciò ci à prochacciato
Lo Schifo, perch' egli à cortesegiato
Al bel valetto ch' i' vid' ier mattina.

Or andian tosto, e trovian quel villano,
E gli diren come fìa mal balito,
Se Gielosia gli mette adosso mano ;

Ch' egli à 'n ben guardar troppo fallito,
Che sì de' esser a ciaschuno strano.
El diavol sill' à ora incortesito. —

XXV

Vergognia e Paura

Per lo Schifo trovar ciascun' andava,
Per dirli del misfatto molto male ;
E que' s'avea fatto un capezale
D'un fascio d'erba, e sì soniferava.

Vergognia fortemente lo sgridava;
Paura d'altra parte sill' assale,
Diciendo : Schifo, ben poco ti chale
Che Gielosia sì forte ne grava ;

E ciò ci avien per te, quest' è palese,
Quando tu, per la tua malaventura,
Tu vuogli intender or d'eser cortese.

Ben sa' che non ti move di natura.
Con ciaschedun de' star ale difese,
Per ben guardar questa nostra chiusura.

XXVI

Lo Schifo

Lo Schifo, quando udio quel romore,
Conobe ben ched egli avea mispreso.
Sì disse: Il diavol ben m'avea sorpreso,
Quand' io a nessun non mostrav' amore.

Ma s' i', colui che vene per lo fiore,
Il posso nel giardin tener mai preso,
I' sia uguanno per la gola inpeso,
Sed i' nol fo morir a gran dolore. —

Allor ricignia il viso, e gli ochi torna,
E troppo contra me tornò diverso.
Del fior guardar fortemente s'atorna.

Ai lasso cor! mi fu canbiato il verso:
In poca d' or sìl fatto mi bistorna,
Che d' abate tornai men ch' a converso.

XXVII

Gielosia

Gielosia che stava in sospeccione,
Ch' ella del fior non fosse baratata,
Sì fè gridar per tutta la contrata
Ch' allei venisse ciascun buon mazone,

Ch' ella volea fondar una pregione
Dove Bellacoglienza fìa murata;
Chè 'n altra guardia non fie più lasciata,
Po' ch' ella l'à trovata i' mesprigione:

Chella guardia del fior è perigliosa!
Sì sarìa folle sellei mi fidasse
Per la bieltà ch' à 'n lei maravigliosa. —

E se Venus ancor la vicitasse,
Di ciò era ciertana e non dottosa
Che converebe ch' ella il fior donasse.

XXVIII

L'AMANTE

Gelosia fecie fondar un castello
Con gran fossi dintorno e barbacani,
Chè molto ridottava huomini strani,
Sì faciev' ella que' di su' ostello.

E nel miluogo un cassero fort' e bello,
Che non dottava asalto di villani,
Fecie murare a' mastri più sovrani,
Di marmo lavorato ad ischarpello;

E sì vi fecie far quatro portali,
Con gran tori disopra inberteschate,
Ch' unque nel mondo non fur fatte tali;

E porte caditoie v' avea ordinate,
Che venian per condotto di canali :
L' altr' eran tutte di ferro spranghate.

XXIX

L'AMANTE

Quando Gielosia vide il chastel fatto,
Sì si pensò d'avervi guernimento ;
Ch' e' non era suo intendimento
Di renderlo per forza nèd a patto.

Per dare a' suo' nemici mal atratto,
Vi mise dentro gran saettamento,
E petre, e olio, e ogni altro argomento,
Per arder chastel di legniame o ghatto,

S' alcun lo vi volesse aprossimare ;
Chè perduti ne son molti chastelli
Per non prendersi guardia del cavare.

Ancor fè far trabochi e manghanelli,
Per li nemici lungi far istare,
E servirli di pietre e di quadrelli.

XXX

L'Amante

Quand' el' ebe il castel di guernigione
Fornito sì come gli era mestiere,
Ad ognie porta mise su' portiere,
De' più fidati c' avea in sua magione.

E, perch' ella dottava tradigione,
Mise lo Schifo in sul portal primiere,
Perch' ella il sentia aspro cavaliere;
Al secondo, la figlia di Ragione,

Ciò fu Vergognia, che fè gran difensa;
La terza porta sì guardò Paura,
Ch' iera una donna di gran provedenza;

Al quarto portal di dietro da le mura
Fu messo Malabocha, la chu' intenza
Ferm' iera a dir mal d'ognie criatura.

XXXI

L'Amante

Bellacoglienza fu nella forteza,
Per man di Gielosia, mess' e fermata ;
Ad una vechia l' ebe acomandata
Chella tenesse tuttor in distreza;

Ch' ella dottava molto su' belleza,
Che Chastità à tuttor gueregiata,
E Cortesia, di chu' era nata,
Nolle' faciesse far del fior largheza.

Ver è ched ella sì 'l fecie piantare
Là 've Bellacoglienza era 'n pregione,
Ch' altrove nol sapea dove fidare.

Lassù non dottav' ella tradigione,
Chè quella vechia, a chu' 'l diede a guardare,
Sì era del ligniagio Salvagnione.

XXXII

L'Amante

Gelosia andava a proveder le porte.
Sì trovava le guardie ben intese
Contra ciascuno star a le difese,
E per donar e per riciever morte.

E Malabocca si sforzava forte
In ognie·mi' sacreto far palese;
Que' fu 'l nemico che più mi v' afese,
Ma sopra lui ricador poi le *prese*.

Que' non finava nè notte, nè giorno,
A suon di corno gridar: Guarda! Guarda!
E giva per le mura tutto 'ntorno,

Diciendo: Tal è putta, e tal si farda,
E la cotal à troppo chaldo il forno,
E l' altra follemente altru' riguarda.—

XXXIII

L'Amante

Quand' i' vidi i marosi sì 'nforzare
Per lo vento a Provenza che ventava,
C' alberi e vele e ancole fiachava,
E nulla mi valea il ben governare,

Fra me medesimo comincia' a pensare
Ch' era follia se più navicava,
Se quel mal tenpo prima non passava,
Che dal buon porto mi faciea lu[n]giare.

Sì ch' i' allor m' ancolai a una piagia,
Vegiendo ch' i' non potea entrar in porto;
La terra mi parea molto salvaggia.

Ivi vernai co molto disconforto.
Non sa che mal si sia, chi non asaggia
Di quel d'amor, ond' i' fu' quasi morto.

XXXIV

L'Amante

Pianto, sospiri, pensieri e afrizione
Ebi vernando in quel salvagio loco,
Chè pena de' ninferno è riso e gioco
Ver quella ch' i' soffersi a la stagione;

C' Amor mi mise a tal distruzione
Che no mi diè sogiorno asa' nè poco;
Un' or mi tenne in ghiaccio, un'altra 'n foco,
Molto m' attene ben sua promessione;

Ma non di gioia, nè di nodrimento;
Chè di speranza mi dovea nodrire,
Insin ched e' mi desse giugiamento.

Digiunar me ne fecie, a ver vo' dire,
Ma davami gran peze di tormento,
Con salsa stenperata di languire.

XXXV

L'Amante e Ragione

Languendo lungiamente in tal manera,
E' non sapea ove trovar socorso,
Chè 'l tenpo fortunal che m' era corso,
M' avea gittato d' ognie bona spera.

Allor tornò a me, che lungi m' era,
Ragion la bella, e disse: Tusse' corso,
Settu non prendi i' me alcun ricorso,
Po' che Fortuna è 'nverso te sì fera;

Ed i' ò tal vertù dal mi' segniore
Che mi criò, ch' i' metto in buono stato
Chiunque al mi' consiglio ferma il core;

E di Fortuna chett' à tormentato,
Se vuogli abandonar il die d' amore,
Tosto t' avrò collei pacificato. —

XXXVI

L'Amante

Quand' i' udi' Ragion, che 'l su' consiglio
Mi dava buon e fin, sanza fallacie,
Diciendo di trovarmi acordo e pacie
Con quella che m' avea messo 'n asiglio,

I' le dissi : Ragion, veco chi piglio,
Ma non ch' i' lassci il mi' signior veracie,
Chèd i' son su' fedel, e sì mi piacie
Tanto, ch' i' l'amo più che padre figlio.

Onde di ciò pensar non è mestero,
Nè tra no' due tenerne parlamento,
Chè non sarebe fatto di legiero,

Perciò ch' i' falserìa mi' saramento.
Megli' amo di Fortuna eser guerero
Ched i' acciò avesse pensamento. —

XXXVII

Ragione

Falsar tal saramento è san pechato.
Poìte ciaschun secondo dicretale ;
Chè, se l' uon giura di far alcun male,
Se se ne lascia, non è pergiurato.

Tu mi proposi che tu se' giurato
A questo dio, chett' à condotto a tale
C' ognie viva*va*nda mangi sanza sale,
Sì fortemente t' à disavorato !

E sì si fa chiamar il die d'amore !
Ma chi così l'apella, fa gran torto,
Chè su' sornome dritto sì è dolore.

Or ti parti dallui, o tu se' morto,
Nè nol tener giama' più a signiore,
E prendi il buon consiglio ch' i' t' aporto. —

XXXVIII

L'[Amante]

Ragion, tu sì mi vuo' trar d'amare
E dí' che questo mi' signior è reo,
E che non fu d' amor unquanche deo,
Ma di dolor, secondo il tu' parlare.

Dallui partir non credo ma' pensare;
Nè tal consiglio non vo' creder eo,
Chèd egli è mi' segnior ed i' son seo
Fedel. Sì è follia di ciò parlare.

Perchè mi par che 'l tu' consiglio sia
Fuor di tu' nome, troppo oltre misura;
Chè sanza amor nonn' è altro che nuia.

Se Fortuna m' à tolto or mia ventura,
Elle torna la rota tuttavia,
E quell' è quel che molto m' asicura. —

XXXIX

Ragione

Di trareti d' amar nonn' è mia 'ntenza,
Disse Ragion, nè dacciò non ti butto,
Ch' i' vo' ben chettu ami il mondo tutto,
Fermando in Gieso-Cristo tu' credenza;

E s' ad alcuna da' tua benvoglienza,
Non vo' chell' ami sol per lo ditutto,
Nè per diletto, ma per trarne frutto,
Chè chi altro ne vuol, chade in sentenza.

Ver è che gli à in quel' opra diletto
Che Natura vi mise per richiamo,
Per più sovente star con esse in letto;

Chè se ciò non vi fose, ben sapiamo
Che poca giente porebe già petto
Al lavorio che cominciò Adamo. —

XL

L'Amante

I' le dissi : Ragion, or sie ciertana,
Po' chè natura diletto vi mise
In quel lavoro, ched'ella nol v' asise
Già per niente, chè non è sì vana;

Ma, per continuar la forma humana,
Si vuol ch' uon si diletti in tutte guise
Per volontier tornar a quelle asise,
Chè 'n dilettando sua semenza grana.

Tu va' diciendo ch' i' no mi diletti,
Mad i' per me non posso già vedere
Che sanza dilettar huon vi s' asetti

A quel lavoro, per ch' i' ò fermo volere.
Di dilettar col fior no me ne gietti :
Faccia Dio po' del fiore su' piaciere. —

XLI

Ragione

Del dilettar non vo' chiti tua parte,
Disse Ragione, nè che sie sanz' amanza,
Ma vo' che prendime per tua 'ntendanza,
Chèttu non troverai i' nulla parte

Di me più bella, e n' agie mille carte,
Nè chetti doni più di dilettanza.
Degnia sarei d'esser reina in Francia.
Sì fa' follia s' tu mi gietti a parte,

Ch' i' ti farò più rico che Richeza,
Sanza pregiar mai rota di Fortuna,
Ch' ella ti possa mettere in distreza.

Se be' mi guardi, i' me nonn' à nesuna
Fazon, che non sia fior d'ognie belleza.
Più chiara son che nonn' è sol, nè luna. —

XLII

L'Amante

Ragion, tu sì mi fai largha proferta
Del tu' amor e di te; ma i' son dato
Del tutto al fior, il qual non fia canbiato
Per me ad altr' amor: di ciò sie cierta.

Nè non ti vo' parlar sotto coverta;
Chè, s' i' mi fosse al tutto atte gradato,
Ciertana sie ch' i' ti verre' fallato,
Chech' i' dovesse aver o prode o perta.

Allora avre' fallato allui e te,
E sì sarei provato traditore,
Ched i' gli ò fatto saramento e fe.

Di questo fatto non far più sentore,
Chè 'l die d'amor m' àssì leghato asse
Chette non pregio, e lui tengo a signiore. —

XLIII

Ragione

Amico, guarda s' tu fai cortesia
Di scondir del tu' amor tal damigiella
Chente son io, che son sì chiara e bella,
Che nulla falta i' me si troverìa.

Nel mi' visagio l' uon si spechierìa.
Sì non son troppo grossa, nè tro' grella,
Nè troppo grande, nè tro' piciolella.
Gran gioia avrai se m' ài in tua balia.

Chèd i' sìtti farò questo vantagio
Ch' i' ti terrò tuttor in ricco stato,
Sanz' aver mai dolor nel tu' coragio.

E così tenni Socrato beato;
Ma mi credette e amò come sagio,
Di che sarà di lui senpre parlato.

XLIV

Ragione

Quel Socrato dond' i' ti vo parlando,
Sì fu fontana piena di salute,
Della qual derivò ognie salute,
Po' chèd e' fu del tutto al me' comando.

Nè mai Fortuna nol gì tormentando,
Non pregiò sue levate nè cadute,
Suo' gioie e noie per lui fur ricievute,
Nè ma' su' viso nonn' andò canbiando.

E bene e mal mettea in una bilanza,
E tutto la faciea igual pesare,
Sanza prenderne gioia nè pesanza.

Per Dio, ched e' ti piaccia riguardare
Al tu' profitto, e prendim' ad amanza:
Più alto non ti puo' tu inparentare.

XLV

Ragione

Ancor non vo' t' incresca d' ascoltarmi
Alquanti motti, ch' i' voglio ancor dire;
A ritenere intendi, e a udire,
Chè non potresti aprender miglior salmi.

Tu sì à' cominciato a biasimarmi,
Perch' i' l'Amor ti volea far fugire,
Che fa le gienti vivendo morire,
E tu 'l saprai ancor, se no lo spalmi.

Sed i' difendo a ciaschedun l' ebreza,
Non vo' che 'l ber per ciò nesun disami,
Se non se quello che la giente bleza.

I' non difendo atte chettu nonn' ami,
Ma non Amor chetti tengha 'n distreza,
E nella fin dolente te ne chiami.—

XLVI

L'Amante

Quando Ragion fu assa' dibattuta
E ch' ella fecie capo al su' sermone,
I' sìlle dissi: Donna, tua lezione,
Sie cierta ch' ell' a me poco valuta;

Perciò ch' i' noll' ò punto ritenuta,
Chè no mi piacie per nulla cagione,
Ma chui piaciesse tal amonizione,
Sì gli sarebe ben per me renduta;

Chèd i' so la lezion tratutta a mente,
Pe' ripetall' a giente chu' piaciesse,
Ma già per me nonn' è saviamente;

Chè fermo son, se morir ne dovesse,
D'amar il fior, e 'l me' cor vi s'asente,
O 'n altro danno ch' avenir potesse. —

XLVII

L'Amante e Amico

Ragion si parte quand' ella m' intese,
Sanza più tener meco parlamento,
Chè trovar non potea nullo argomento
Di trarmi de[l] laccio in ch' Amor mi prese.

Allor sì mi rimisi a le difese
Co' mie' pensieri, e fu magior tormento
Assa' ched i' non fu' al cominciamento;
Non mi valea coverta di pavese.

Allor sì piaque a Dio che ritornasse
Amico a me, per darmi il su' consiglio.
Sì tosto che mi vide, a me si trasse,

E disse: Amico, i' sì mi maraviglio
Che ciascun giorno dimagre e apasse:
Dov' è il visagio tu' chiaro e vermiglio? —

XLVIII

L'Amante

Non ti maravigliar s' i' non son grasso,
Amico, nè vermiglio com' i' soglio,
Ch' ognie contrario è presto acciò ch' i' voglio,
Così Fortuna m' à condotto al basso.

Ira e pensier m' ànno sì vinto e lasso
Che non è maraviglia s' i' mi doglio,
Chèd i' sì vo a fedir a tale iscoglio,
S'Amor non ci provede, ch' i' son chasso.

E ciò m' à Malabocha prochacciato,
Che sveglìò Castitate e Gielosia,
Sì tosto com' i' ebi il fior basciato.

Allor fos' egli stato i' Normandia,
Nel su' paese, ove fu strangolato,
Chè sì gli piaque dir ribalderia. —

XLIX

L'Amante e Amico

Com' era gito il fatto ebi contato
A motto a motto, di filo in aghuglia,
Al buono Amico che non fu di Puglia,
Che m' ebe molto tosto confortato,

E disse : Guarda che n[on] sie acietato
Il consiglio Ragion, ma da te il buglia
Ch' e' fin amanti tuttor gli tribuglia,
Con quel sermon di chett' à sermonato ;

Ma ferma in ben amar tutta tua 'ntenza
E guarda al die d'amor su' 'managio,
Chè tutto vincie lungia soferenza.

Or metti a me intendere il coragio,
Chèd i' ti dirò tutta la sentenza
Di ciò che de' far fin amante sagio.

L

Amico

A Malabocca vo' primieramente
Chettu sì no gli mostri malsenbiante,
Ma, s' egli passe o dimore davante,
Umile gli ti mostra ed ubidente.

Di te e del tuo gli sie largo offerente,
E faccia di te come di su' fante.
Così vo' che lo 'nghanni quel truante,
Che si diletta in dir mal d' ognie giente.

Chol braccio al collo sì die hon menare
Il su' nemico, insin che si' al giubetto,
Co le lusinghe, e po' farlo inpiccare.

Or metti ben il cuor acciò c' ò detto:
Di costu' ti convien così ovrare,
Insin che sia condotto al passo stretto.

LI

Amico

Inpresso vo' chettu agie astinenza
Di non andar sovente dal chastello,
Nè non mostrar chetti sia guari bello
A riguardar là ov' è Bellacoglienza;

Chètti convien aver gran provedenza
Insin che Malabocha t' è ribello,
Chèttu sa' ben ch' egli è un maltranello,
Che giorno e notte grida, e n' ò già 'tenza.

De l' altre guardie non bisognia tanto,
Guardar, come ti fa di Malabocha,
Ch' elle starìan voluntier da l' un canto;

Ma quel Normando incontanente scocha
Ciò ched e' sa, ed in piaza e da Santo,
E contruova di sè, e mette in cocha.

LII

Amico

La vecchia che Bellacoglienz' à 'n guardia,
Servi ed onora a tutto tu' podere;
Chè, s' ella vuol, troppo ti può valere,
Chèd ella nonn' è folle nè musarda.

A Gielosia, che mal fuoco l'arda,
Fa 'l somigliante, sella puo' vedere.
Largo prometti a tutte de l' avere:
Ma 'l pagamento, il più che puo', lo' tarda.

E sellor doni, dona gioeletti,
Be' covricie[fi], e reti, e 'nt[r]ecciatoi,
E belle ghirlanduze, e ispiletti,

E pettini d'avorio, e rizatoi,
Coltelli, e paternostri, e tessutetti:
Chè questi non son doni strugitoi.

LIII

Amico

Se non ài che donar, fa gran pro[m]essa,
Sì com' i' t' ò contato qui davanti,
Giurando loro Idio e tutti i Santi,
Ed anche il sacramento della messa,

Che ciascuna farai gran baronessa,
Tanto darai lor fiorini e bisanti.
Di piangier vo' che faccie gran senbianti,
Diciendo che non puo' viver sanz' essa.

E, settu non potessi lagrimare,
Fa chettu agie sugo di cipolle,
O di scalogni, e faranolti fare;

O di scialiva gli occhi tutte molle,
S' ad altro tu non puo' ricoverare.
E così vo' che ciascheduna bolle.

LIV

Amico

Settu non puo' parlar a quella ch' ami,
Sìlle manda per lettera tu' stato,
Diciendo com' Amor t' àssì leghato
Ver lei, che ma' d' amarla non ti sfami;

E le dirai : Per Gieso-Cristo, tràmi
D'esti pensier che m' ànno sì gravato. —
Ma guarda chello scritto sia mandato
Per tal messagio che non vi difami.

Ma nella lettera non metter nome :
Di lei dirai « colui », di te « colei ».
Così convìen canbiar le pere a pome.

Messagio di gharzon ma' non farei,
Chèd e' v' à gran periglio, ed odi come :
Non àn fermeza in lor, per ciò son rei.

LV

Amico

E, sella donna prende tu' presente,
Buon incomincio avra' di far mercato,
Masse d'un bascio l' avessi inarrato,
Saresti poi ciertan del rimanente.

E s'ella a prender non è conosciente,
Anzi t' avrà del tutto rifusato,
Senbianti fa che sie forte crucciato,
E partiti dallei san dir niente.

E poi dimora un tenpo san parlarne,
E non andar in luogo ov' ella sia,
E fa senbiante che nonn' ài che farne.

Ell' enterrà in sì gran malinconia,
Che nolle dimorrà sopr' osso carne :
Sìssi ripentirà di sua follia.

LVI

Amico

Il marinaio, che tuttor navicando
Va per lo mar ciercando terra istrana,
Con tutto si guid' e' per tramontana,
Sì va e' ben le sue vele canbiando;

E per fugire da terra c' apress' ando,
In quella guisa c' allor gli è più sana,
Così governa mese e settimana,
Insin che 'l mar si va rabonacciando.

Così de' far chi d'Amor vuol gioire,
Quand' e' truova la sua donna diversa :
Un' or la de' cacciar, altra fugire.

Allor sìlla vedrà palida e persa,
Che sie ciertan che le parrà morire
Insin che nolli cade sotto inversa.

LVII

Amico

Quando fai ad alcuna tua richesta,
O vechia ch' ella sia, o giovanzella,
O maritata, o vedova, o pulzella,
Sì convien chella lingua tua sia presta

A lle' lodar suo' ochi, e bocca, e testa,
E dir che sotto 'l ciel non l'à più bella:
Piacesse a Dio ch' i' v' avesse in gonella
Là ov' io diviserei in mia podesta. —

Così le dei del tutto andar lodando,
Chèd e' nonn' è nesuna sì atenpata
Ch' ella non si diletti in ascoltando,

E credes' esser più bella che fata;
E 'nmantenente pensa a gir pelando
Colui che prima tanto l' à lodata.

LVIII

Amico

Le giovane, e le vechie, e le mezane
Son tutte quante a prender sì 'ncarnate,
Che nessun puote aver di lor derate
Per cortesia, tanto son villane;

Chè quelle che si mostran più humane,
E non prenden, ti danno le ghigniate.
Natur' è quella chelle v' à fatate
Sì com' ell' à fetato a chaccia il cane.

Ver è c' alcuna si mette a donare;
Ma ella s' è ben prima proveduta,
Ch' ella 'l darà in luogo d' adoppiare.

Allor gioelli non son di gran valuta,
Ma e' son esca per uccie' pigliare.
Guardisi ben chi à corta veduta.

LIX

Amico

Se quella chu' richiedi ti rifiuta,
Tu sì non perdi nulla in su' scondetto,
Se non se solo il motto chell' ài detto:
Dello scondir sarà tosto pentuta.

Una nel ciento non fu mai veduta
(Ed ancor più che 'l miglia' ci ti metto)
Femina, chu' piacesse tal disdetto,
Come ch' ella t' asalgha di venuta.

Richie', c' almen n' avra' su' ben volere,
Con tutto ti vad' ella follegiando,
Chèttu no le puo' far magior piaciere.

Ma di ciò non de' gir nessun parlando,
Se 'n averla non mette su' podere,
Chèd ella se ne vada poi vantando.

LX

Amico

E, quando tussarai collei soletto,
Prendila tralle braccia e fal sicuro,
Mostrando allor settusse' forte e duro,
E mantenente le metti il ganbetto.

Ne nolla respittar già per su' detto :
S'ella chiede merzé, chegala al muro.
Tulle dirai : Madonna, i' m' assicuro
A questo far, c' Amor m'àssì distretto

Di vo' ched i' non posso aver sogiorno;
Perchè convien che vo' agiate merzede
Di me, che tanto vi son ito intorno;

Chèssiate cierta ched i' v' amo a fede,
Nè d' amar voi giamai non mi ritorno,
Chè per voi il me' cor salvar si crede. —

LXI

Amico

E settu ami donna ferma e sagia,
Ben sagiamente e fermo ti contieni,
C' avanti ch' ella dica : Amico, tieni
Delle mie gioie, — più volte t' asagia.

E, settu ami femina volaggia,
Volagiamente davanti le vieni,
E tutt' a la sua guisa ti mantieni;
Od ella ti terrà bestia salvaggia,

E crederà chettu sie un papalardo,
Che sie venuto allei per inganarla ;
Chèd ella il vol pur giovane e galliardo.

La buona e ssagia ma' di ciò non parla,
Anz' ama più l' uon fermo che codardo,
Chè non dotta che que' faccia blasmarla.

LXII

Amico

Ancor convien chettu sacci alcun' arte
Per ghovernar e te e la tu' amica.
Di buon morse*ll*i tuttor la mi notrica,
E dàlle tuttavia la miglior parte.

E, s' ella vuol andar i' nulla parte,
Sìlle dì: Va, che Dio ti benedica. —
In gastigarla non durar fatica,
Sed al su' amor non vuo' tagliar le carte.

E sella truovi l'opera facciendo,
Non far senbiante d' averla veduta;
In altra parte te ne va fugiendo.

E, selle fosse lettera venuta,
Non t' intrametter d' andar inchegiendo
Chill' à recata, nè chi la saluta.

LXIII

Amico

S' a scachi, overo a ttavole giocassi
Colla tua donna, fa c' agie il pigiore
Del gioco, e dille ch' ell' è la migliore
Dadi gittante chettu mai trovassi.

S' a coderon giocaste, pignia anbassi,
E fa ched ella sia la vincitore.
Della tua perdita non far sentore,
Ma che cortesemente la ti passi.

Falla seder ad alti, ettu sie basso,
E sìll' aporta carello o cuscino.
Di le' servir non ti veghi mai lasso.

S' adosso le vedessi un buscolino,
Fa che glie levi, e se vedessi sasso
Là 'v' ella de' passar, netta 'l camino.

LXIV

AMICO

A sua maniera ti mantien tuttora,
Chè s' ella ride, ridi, o balla, balla ;
O s' ella piangie, pensa a consolalla;
Ma fa che pianghe tu sanza dimora.

E se con altre done fosse ancora
Che giocasero al gioco della palla,
S'andasse lungi, corri ad aportalla:
Alle servir tuttor pensa e lavora.

E se vien alcun' or ch' ella ti tenza,
Chella ti crucci sì chettu le dai,
I[n]mantenente torna ad ubidenza,

E giurale che ma' più nol farai,
Di quel ch' ài fatto, farai penitenza.
Prendila e falle il fatto che tu sai.

LXV

AMICO

Sovr' ognie cosa pensa di lusinghe,
Lodando sua maniera e sua fazone,
E che di senno passa Salamone :
Con questi motti vo' chella dipinghe.

Ma guarda non s'avega chett' infinghe,
Che non v' andresti mai a prociessione :
Non ti varebbe lo star ginochione.
Però quel lusinghar fa che tul tinghe,

Chèd e' n' è ben alcuna sì viziata
Che non crede giamai ta' favolelle,
Per c' altra volta n'è stata beffata.

Ma queste giovanette damigielle,
Chu la lor terra non n' è stata arata,
Ti crederanno ben cota' novelle.

LXVI

Amico

Settu ài altra amica procacciata,
Over chettu la guardi a procaciare,
E sì non vuo' per ciò abandonare
La prima, chu à' lungho tenpo amata;

Settù a la novella à' gioia donata,
Sì dì ch' ella la guardi di recare
In luogo ove la prima ravisare
Nolla potesse, che seria smenbrata.

O s' ella ancor ne fosse in sospezone,
Fa saramenta ch' ella t'agia torto,
C' unque ver lei non fosti in mesprigione.

E, s' ella il pruova, convien che sie acorto
A dir che forza fu, e tradigione:
Allora la prendi e sille n' inaffia l'orto.

LXVII

Amico

E, settua donna cade in malatia,
Sì pensa ch'ella faccie ben servire,
Nèttu dallei giamai non ti partire:
Dalle vivanda c' a piacier le sia,

E po' sille dirai: Anima mia,
Ista notte ti tenni in mio dormire
Intralle braccia, sana al me' disire,
Molto mi fecie Idio gran cortesia,

Chè mi mostrò sì dolze avisione. —
Po' dica ch' ella l'oda come sagiò,
Che per lei fara' far gran prociessione,

Ottu n' andra' in lontan pellegrinagio,
Se Gieso Cristo le da guerigione.
Così avrai il su' amor e 'l su' coragio. —

LXVIII

L'Amante e Amico

Quand' ebi inteso Amico, che leale
Consiglio mi dava a su' podere,
I' sìlli dissi : Amico, il mi' volere
Non fu unquanche d' esser disleale ;

Nè piaccia a Dio ch' i' sia condotto a tale
Ch' i' a le gienti mostri ben volere,
E servali del corpo e dell' avere,
Ch' i' pensase poi di far lor male.

Ma soffera' ch' i' avante disfidi
E Malabocca, e tutta sua masnada,
Sì che neuno in me giamai si fidi ;

Po' penserò di metterli a la spada. —
Que' mi rispuose : Amico, mal ti guidi :
Cotesta sì nonn' è la dritta strada.

LXIX

Amico

A te sì non convien far disfidaglia,
Settu vuo' ben civir di questa guerra.
Lasciala far a gran signior di terra
Che posson soferir oste e battaglia.

Malabocca, che così ti travaglia,
È traditor. Chi 'l tradiscie, non erra.
Chi con falsi senbianti noll' aferra,
Il su' buon giocho mette a ripentaglia.

Settu lo sfidi o batti, e' griderà,
Chèd egli è di natura di mastino :
Chi più 'l minaccia, più gli abaierà.

Chi Malabocca vuol metter al chino,
Sed egli è sagio, egli 'l lusingherà.
Chè cierto sie : quell' è 'l dritto camino. —

LXX

L'Amante e Amico

Po' mi convien ovrar di tradigione,
E atte pare, Amico, ch' i' la faccia,
I' la farò come ch' ella mi spiaccia,
Per venir al disu di quel cagnione.

Ma sìtti priego, gientil conpagnione,
Sessai alcuna via chessia più avaccia
Per Malabocca e suo' metter in caccia,
E trar Bellacoglienza di pregione,

Chettu sìlla mi insegni, ed i' v' andrò,
E menerò co meco tal aiuto
Ched i' quella forteza abatterò. —

E nonn' à guari ch' i' ne son venuto,
Rispuose Amico, ma 'l ver ti dirò,
Chess' i' v' andai, i' me ne son pentuto.

LXXI

Amico

S[ì] uom apella il camin Troppo-Donare,
E fu fondato per folle Largheza.
L' entrata guarda Madonna Richeza,
Che non [v]i lascia nessun huon passare.

Se nonn' è su' parente, o su' conpare,
Già tanto nonn' avrebe in sè belleza,
Cortesia, nè saver, nè gientileza,
Ched ella gli degniasse pur parlare.

Se puo' per quel camin trovar passagio,
Tussì abattera' tosto il castello,
Bellacoglienza trara' di servagio.

Non vi varrà gittar di manganello,
Nèd a le guardie lor folle musagio,
Porte, nè mura, nè trar di quadrello.

LXXII

Amico

Or sìtt' ò detto tutta la sentenza
Di ciò chessagio amante far dovrìa.
Così l' amor di lor guadagnierìa,
Sanz' aver mai trallor malivoglienza.

Se mai trai di pregion Bellacoglienza,
Sì fa chettu ne tenghi questa via,
Od altrimenti mai non t' amerìa,
Che ch' ella ti mostrasse in aparenza.

E dalle spazio di poter andare
Colà dove le piacie per la villa:
Pena perduta serìa in le guardare,

Chèttu teresti più tosto un' anguilla
Ben viva per la coda, e fossi in mare,
Che non faresti femina che ghilla. —

LXXIII

L'Amante

Così mi confortò il buon Amico,
Possi partì da me sanza più dire.
Allor mi comincia' fort' a giechire
Ver Malabocca, il mi' crudel nemico.

Lo Schifo i' sì pregiava men ch' un fico,
Ch' egli avea gran talento di dormire.
Vergognia sì volea ben sofferire
Di gueregiarmi, per cierto vi dico ;

Ma ev' era Paura, la dottosa,
C' udendomi parlar tutta tremava.
Quella non n' era punto dormigliosa;

In ben guardar il fior molto pensava ;
Vie più chell' altre guardi era curiosa,
Perciò che ben in lor non si fidava.

LXXIV

L'Amante

Intorno dal castello andai ciercando
Sed i' potesse trovar quel' entrata,
La qual folle Larghoza avea fondata,
Per avacciar ciò che guia pensando.

Allor guardai, e sì vidi onbreando
Disotto un pin una donna pregiata,
Sì nobilmente vestita e parata
Che tuttol mondo gia di lei parlando;

E sì avea in se tanta beleza
Che tutto intorno lei aluminava
Chol su' visagio, tanto avea chiareza.

Ed un suo amico collei si posava.
La donna sì avea nome Richeza,
Mallui non so com' altri l' apellava.

LXXV

L'Amante e Richeza

Col capo inchino la donna salutai,
E sılla cominciai a domandare
Del camin c' uomo apella Tropo-Dare.
Quella rispose : Già per me nol sai,

E sel sapessi già non v' interrai;
Chèd i' difendo a ciaschedun l'entrare,
Sed e' non à che spender e che dare.
Sì farai gran saver sette ne vai,

C' unquanche non volesti mi' acontanza,
Nè mi pregiasti mai a la tua vita,
Ma or ne prenderò buona vengianza.

Chè sie ciertano, settu m'ài schernita,
I' ti darò tormento e malenanza
Sì che me' ti varìa avermi servita. —

LXXVI

L'Amante e Richeza

Per Dio, gientil Madonna, e per merzede,
Le dissi allor, s' i' ò ver voi fallato,
Ched e' vi piaccia ched e' sia amendato
Per me, chèd il farò a buona fede;

Ch' i' son ciertan che 'l vostro cuor non crede
Com' io dentro dal mio ne son crucciato;
Ma, quando vo' m' avrete ben provato,
E' sarà cierto di ciò c' or non vede.

Perch' i' vi priego che mi diate il passo,
Chèd i' potesse abatter il castello
Di Gielosia, che m' à sì messo al basso. —

Quella mi disse : Tusse' mio ribello.
Per altra via andrai, chè sara' lasso
Inanzi che n' abatti un sol crinello. —

LXXVII

L'amante e Dio d'Amore

Già no mi valse nessuna preghera
Ched i' verso Richeza far potesse,
Chè poco parve che lene calesse,
Sìlla trovai ver me crudel e fera.

Lo dio d'amor, che guar lungi non m 'era,
Mi riguardò com' io mi contenesse,
E parvemi ched egli ne incresciesse :
Si venne a me, e disse : In che manera,

Amico, m' ài guardato l'omanagio
Che mi faciesti, passat' à un anno? —
I' gli dissi : Messer, vo' avete il gagio

Or, ch' è il core. — E' non ti fia già danno,
Chè tutti se' portato come sagio.
Sì avrai guiderdon del grande afanno. —

LXXVIII

L'Amante

Lo dio d'amor per tutto lo regnio manda
Messagi e lettere a la baronia,
Ched avanti da lui ciaschedun sia;
Ad alcun priega e ad alcun comanda;

E che vorrà far lor una domanda,
La qual fornita converrà chessia,
D'abatter il castel di Gielosia,
Sì che non vi dimori inn uscio banda.

Al giorno ciaschedun si presentò,
Presto di far il su' comandamento.
Dell' armadure ciaschedun pensò,

Per dar a Gielosia pene e tormento.
La baronia i' sì vi nomerò
Secondo ched i' ò rimenbramento.

LXIX

La Baronia d'Amore

Madonna Oziosa venne la primiera,
Co Nobiltà di chuor e con Richezza.
Franchigia, Cortesia, Pietà, Largheza,
Ardimento e Honor, ciaschedun v' era.

Diletto e Conpagnia seguian la schiera.
Angielicanza, Sicurtà, e Leteza,
E Solazo, e Bieltate, e Giovaneza
Andavan tutte inpresso la bandera.

Ancor v' era Humiltate e Pacienza.
Giolività vi fue e Ben-Cielare,
E Falsenbiante, e Costretta-Astinenza.

Amor si cominciò a maravigliare,
Po' vide Falsenbiante in sua presenza,
E disse : Chill' à tolto a sichurare? —

LXXX

Costretta-Astinenza

Astinenza-Costretta venne avanti,
E disse: E' vien co meco in conpagnia,
Chè sanza lui civir non mi poria.
Tanto non pregherei nè Die, nè Santi.

E me, e se governa co' senbianti
Che gl' insegniò sua madre Ipocresia.
I' porto il manto di Papalardia,
Per più tosto venir a tenpo a guanti.

E così tra noi due ci governiamo,
E nostra vita dimenian gioiosa,
Sanza dir cosa mai che noi pensiamo.

La ciera nostra par molto pietosa,
Ma non n' è mal nesun che non pensiamo.
Ben paia noi giente relegiosa. —

LXXXI

Dio d'Amor e Falsenbiante

Lo dio d'amor sorise quando udio
Astinenza-Costretta sì parlare,
E disse: Qui à giente d'alt' affare.
Dì, Falsenbiante, sett' aiuti Idio,

S' i' ti ritengnio del consiglio mio,
Mi potrò io in te punto fidare? —
Segnior mio, sì di nulla non dottare,
Ch' altro c'a lealtà ma' non pens' io. —

Dunqu' è cotesto contra tua natura. —
Veraciemente ciò è veritate,
Ma tuttor vi metete in n' aventura.

Mai i[l] lupo di sua pelle non gittate.
No gli farete tanto di laidura,
Se voi inprima nollo scorticate.

LXXXII

Dio d'Amore

Amor disse a' baroni: I' v' ò mandato,
Perchè convien ch' i' agia il vostro aiuto,
Tanto che quel castel si' abattuto,
Che Gielosia di nuovo à già fondato,

Onde ciascun di voi è misurato.
Sì vi richegio che sia proveduto
Per voi, in tal maniera, che tenuto
Non sia più contra me, ma si' aterrato.

Chè pur convien ch' i' soccorra Durante,
Chèd i' gli vo' tener sua promessione,
Chè tropo l'ò trovato fin' amante.

Molto penò di torel mi Ragione:
Que' come sagio fu sì fermo e stante,
Che nolle valse nulla su' sermone.

LXXXIII

Il consiglio della Baronia

La Baronia sì fecie parlamento
Per devisar in che maniera andranno,
O la qual porta prima assaliranno.
Sì fur ben tutti d' un' acordamento,

Fuor che Richeza, che fè saramento
Ch' ella non prenderebe per me affanno,
Nèd al castel non darebe già danno,
Per pregheria nè per comandamento

Che nessuna persona far potesse,
Per ciò ch' i' non volli anche su' acontezza.
Sì era dritto ch' i' mene pentesse.

Ben disse ch' i' le feci gran carezza
Sotto dal pino, ma non c' ancor vedesse
Che Povertà no m' avesse in distrezza.

LXXXIV

L'ordinanze delle battaglie de la Baronia

Al die d'amor ricordaro il fatto,
E disser che trovavar d' acordanza
Che Falsenbiante e Costretta-Astinenza
Dessono a Malabocca scacco matto,

Largheza e Cortesia traesser pacto
Con quella chessà ben la vechia danza,
E Pietate e Francheza dear miccianza
A quello Schifo che sta sinor sato ;

E po' vada Diletto e Ben-Cielare,
Ed a Vergognia dean tal la strellata
Ched ella non si possa rilevare ;

Ardimento a Paura dea ghigniata,
E Sicurtà la degia sì pelare
Ched ella non vi sia ma' più trovata.

LXXXV

Lo dio d'Amore

Amor rispuose : A me sì piacie assai
Che l' oste avete bene istabulita ;
Mattu, Richeza, c' or mi se' fallita,
Sed i' potrò, tutte ne penterai.

S' uomini richi i' posso tener mai,
Non poss' io già star un giorno in vita,
S' avanti che da me facciar partita,
No recherò a poco il loro assai.

Uomini poveri fatt' ànno lor sire
Di me, e ciaschedun m' à dato il core :
Per ch' a tal dono mi degio ben sofrire.

Se di richeza sì come d'amore
I' fosse dio, non possa io ben sentire,
Sed i' no gli mettesse in gran riccore. —

LXXXVI

La risposta de la Baronia

S' uomini richi vi fano damagio,
Vo' avete ben chi ne farà vendetta.
Non fate forza, s' ella non s' afretta,
Chè no' la pagheren ben del' oltragio.

Le donne e le pulzelle al chiar visagio
Gli metteranno ancor a tal distretta,
Ma che ciascuna largo si prometta,
Che strutto ne sarà que' ch' è 'l più sagio.

Ma Falsenbiante trametter non s' osa
Di questi fatti, nè sua conpagnia,
Chè gran mal gli volete: ciò ci posa.

Sì vi prega tutta la Baronia
Che ricieviate, e manderà la cosa
Da po' che vo' volete e' così sia. —

LXXXVII

Amore

Amor sì disse: Per cotal convento,
Falsosenbiante, in mia corte enterai
Che tutti i nostri amici avanzerai,
E metterai i nemici in bassamento;

E sìtti do, per buon cominciamento,
Che re de' barattier tu sì sarai;
Ch' è peza che 'n capitolo il fermai,
Ch' i' conosciea ben tu 'tradimento.

Or sì vo' checci dichi in audienza,
Pe' ritrovarti, se n'avren mestiere,
I' luogo dove tuffai residenza;

Nè di che servi, nè di che mestiere,
Fa che n'agian veracie conoscienza:
Ma nol farai, sìsse' mal barattiere. —

LXXXVIII

Falsenbiante

Po' che vi piacie ed i' sì 'l vi diroe,
Diss' alor Falsenbiante, or ascoltate,
Chèd i' sì vi dirò la veritate
De[l] luogo dov' io uso e dov' i' stoe.

Alcuna volta per lo secol voe,
Ma dentro a' chiostri fugo in salvitate,
Chè quivi poss' io dar le gran ghigniate,
E tuttor santo tenuto saroe.

Il fatto a' secolari è troppo aperto:
Lo star guari co lor non mi bisognia,
C' a me convien giucar troppo coperto.

Perch' i[n] la mia malizia mi ripognia,
Vest' io la roba del buon frate Alberto:
Ch' i[n] tal roba è, non teme mai vergognia.

LXXXIX

Falsenbiante

I' sì mi sto con que' religiosi,
Religiosi no, se non in vista,
Cheffan la ciera lor pensosa e trista,
Per parerer a le gienti più pietosi.

E sì si mostran molto sofrettosi,
E 'n tapinando ciaschedun aquista,
Sì che perciò mi piacie lor amista
C' a barattar son tutti curiosi.

Po' vanno procacciando l'acontanze
Di riche gienti, e vanole seguendo;
E sì voglion mangiar le gran pietanze,

E preziosi vin vanno bevendo,
E queste son le lor grandi astinenze.
Po' van la poverta altrui abellendo.

XC

Falsenbiante

E sì vanno lodando la poverta,
E le richeze pescan co tramagli;
Ed ivi metton tutti lor travagli,
Tutto si cuoprare' d'altra coverta.

Di lor non puo' tu trare cosa cierta.
Settu lorpresti, me' val a chitarli,
Chè settu metti pena in raquistarli,
Ciascun di lor si ferma in darti perta.

E ciascun dicie ch' è religioso,
Perchè vesta disopra grossa lana,
E 'l morbido bianchetto tien nascoso.

Ma già Religione ivi non grana,
Ma grana nel cuor humile e piatoso,
Che 'n trar sua vita mette pena e ana.

XCI

Falsenbiante

[C]om' i' v' ò detto, in cuore humile e piano
Santa Religione grana e floriscie.
Religioso non si inorgogliscie,
Tuttora il truova l'uon dolcie e humano.

A cotal giente i' sì do tosto mano,
Che vita di nessun non-m' abeliscie,
Se non inganna, e baratta, e tradiscie;
Ma 'l più ch' i' posso, di lor sì mi strano,

Chè con tal giente star ben non potrei.
C' a voi, gientil signior, ben dire l'oso,
Che s' i' vi stese, i' sì m' insignirei.

E po' il mi' volere i' sì vi chioso,
Che pender prima i' sì mi lascierei,
Ched i' uscisse fuor di mi' proposo.

XCII

Falsenbiante

Color con cuisto si ànno il mondo
Sotto da lor sì forte aviluppato,
Ched e' non n' è nesun sì gran prelato
C' a lor possanza truovi riva o fondo.

Con mio baratto ciaschedun afondo.
Chè sed e' vien alcun gran litterato
Che voglia discovrir il mi' peccato,
Co la forza ch' i' ò, i' sìl confondo.

Mastro Sighier non andò guari lieto.
A ghiado il fe' morire a gran dolore,
Nella corte di Roma, ad Orbivieto.

Mastro Guillelmo, il buon di Sant-Amore,
Feci di Francia metter in divieto,
E sbandir del reame a gran romore.

XCIII

Falsosenbiante

I' sì vo per lo mondo predicando,
E dimostrando di far vita honesta.
Ognie mi' fatto sì vo far a sesta,
E gli altrui penso andar aviluppando.

Ma chi venisse il fatto riguardando,
Ed egli avesse alquanto sale in testa,
Veder potrebe in che 'l fatto si ne sta,
Ma nol consigliere' andarne parlando.

Chè que' che dicie cosa che mi spiaccia,
Overo a que' che seguor mi' penone,
E' convien chessia morto o messo in caccia,

Sanza trovar in noi mai ridenzione,
Nè per merzé, nè per cosa che faccia,
E pur convien che vada a distruzione. —

XCIV

Dio d'Amore e Falsenbiante

Come Falsosenbiante sì parlava,
Amor sìl prese allora a ragionare,
E disegli, inronpendo su' parlare,
C'al su' parer ver Dio troppo fallava;

E poi il domandò se l'uon trovava
Religione in giente seculare.
Que' disse : Sì non n'è mestier dottare;
Che più che 'n altro luogo ivi fruttava ;

Ched e' sarebe troppo gran dolore
Se ciaschedun su' anima perdesse,
Perchè vestisse drappo di colore ;

Nè lui, nè altri già ciò non credesse,
Che 'n ognie roba porta frutto e fiore
Religion, ma che 'l cuor le si desse.

XCV

Falsenbiante

Molti buon Santi à l'uon visti morire,
E molte buone sante gloriose,
Che fuor divote e ben religiose,
E robe di color volean vestire,

Nè non lasciar per ciò già di santire.
Ma elle non fur anche dispittose,
Anz' eran caritevoli e pietose,
E sofferian per Dio d'esser martire.

E, s' i' volesse i' n' andre' assa' nomando
Ma apresso che tutte le Sante e Santi,
Chell' uon va per lo monde ogi adorando,

Tener famiglie, e sì fecier anfanti,
Vergine e caste, e donne gir portando
E cotte, e sorcotti di colori, e manti.

XCVI

Falsenbiante

L'undici milia vergini beate
Che davanti da Dio fanno lumera,
In roba di color ciaschedun' era
Il giorno, ch' elle fur martoriate.

Non ne fur per ciò da Dio schifate.
Dunque chi dicie chell' anima pera
Per roba di color, già ciò non chera,
Chè già non fur per ciò di men salvate :

Chè 'l salvamento vien del buon coragio ;
La roba non vi toglie, nè non vi dona,
E questo sì de' creder ognie sagio,

Che non sia intendimento di persona,
Che que' che veste l' abito salvagio,
Si salvi, se nonn' à l'opera bona.

XCVII

Ealsenbiante

Chi della pelle del monton fasciasse
I[l] lupo, e tralle pecore il mettesse,
Credete voi perchè monton paresse,
Che de le pecore e' non divorasse ?

Già men lor sangue non desiderasse?
Ma vie più tosto inganarle potesse,
Po' chella pecora nol conosciesse :
Se si fugisse, inpresso lui n' andasse.

Così vo io, mi' abito divisando,
Chèd i' per lupo non sia conosciuto :
Tutto[r] vad' io le gienti divorando.

E, Dio merzé, i' son sì proveduto,
Ched i' vo tutto 'l mondo ogi truffando,
E sì son santo e produomo tenuto.

XCVIII

Falsenbiante

Sed e' ci à guari di cota' lupelli.
La Santa Chiesa sì è mal balita,
Po' chella sua città è asalita
Per questi apostoli, c' or son novelli;

Ch' i' son ciertan, po' ch' e' son suo' rubelli,
Ch' ella non potrà essere guarentita:
Presa sarà sanza darvi fedita
Nè di trabochi, nè di manghanelli.

Se Dio non vi vuol metter argomento,
La guera sì fie tosto capitata,
Sì ch' ognie cosa andrà a perdimento;

Ed a me par che l'à dimenticata;
Po' sofera cotanto tradimento
Da color a chui guardia l' à lasciata.

XCIX

Falsenbiante

Sed e' vi piacie, i' sì m' andrò posando,
Sanza di questi fatti più parlare,
Ma tuttor sì vi vo' convenenzare
Che tutti i vostri amici andrò avanzando;

Ma che co meco ciascun vada usando,
Sì son e' morti se non voglion fare;
E la mia amica convien honorare,
O 'l fatto loro andrà pur pegiorando.

Egli è ben vero ched i' son traditore,
E per ladron m' à Dio peza giugiato,
Perch' i' ò messo il mondo in tanto erore.

Per molte volte mi son pergiurato;
Ma i' fo il fatto mio sanza romore,
Sì che nessun se n' è ancora adato.

C

FALSENBIANTE

I' fo sì fintamente ognie mio fatto,
Che Proteus, che già si solea
M[ut]are in tutto ciò ched e' volea,
Non sepe unquanche il quarto di baratto

Come fo io, che non tenni ancor patto,
E nonn' è ancor nessun che se n' adea,
Tanto no stea con meco, o mangi, o bea,
Che nella fine no gli faccia un tratto.

Chèd i' so mia fazone sì ben canbiare
Ched i' non fui unquanche conosciuto,
In luogo tanto vi potesse usare ;

Chè chi mi crede più aver veduto,
Cogli atti miei gli so gli ochi fasciare,
Sì che m' à incontanente isconosciuto.

CI

FALSENBIANTE

I' sì so ben per cuor ognie linguagio,
Le vite d'esto mondo i' ò provate,
Ch' un' or divento prete, un' altra frate,
Or prinze, or cavaliere, or fante, or pagio.

Secondo ched i' vegio mi' vantagio,
Un' altr' or son prelato, un' altra abate.
Molto mi piaccion giente regolate,
Chè collor cuopro meglio il mi' volpagio.

Ancor mi fo romito, e pellegrino,
Cherico, e avocato, e g[i]ustiziere,
E monaco, e calonaco, e bighino.

E castellan mi fo, e forestiere,
E giovane alcun' ora, e vechio chino.
A brieve motti i' son d' ogni mestiere.

CII

Falsenbiante

Sì prendo poi per seguir mia conpagna,
Ciò è Madona Costretta-Astinenza,
Altri dighisamenti a sua voglenza,
Perch' ella mi sollaza e m' aconpagna;

E metto pena perch' ella rimagnia
Co meco, perch' ell' è di gran sofrenza,
E fa mostra attal gran benvoglienza
Ch' ella vorebe che fosse in Ispagnia.

Ella si fa pinzochera, e badessa,
E monaca, e rinchiusa, e serviziale,
E fassi sopriora e prioressa.

Idio sa ben sed ell' è spiritale:
Altror si fa noviza, altror professa;
Ma che che faccia, non pensa c' a male.

CIII

Falsenbiante

Ancor sì no mi par nulla travaglia
Gir per lo mondo inn ogne regione,
E riciercar ognie religione,
Ma della religion, sa[n] nulla faglia,

I' lascio il grano e prendone la paglia,
Ch' i' non vo' chell' abito a lor fazone,
E predicar dolze predicazione:
Con questi due argomenti il mondo abaglia.

Così vo io mutando e suono, e verso,
E diciendo parole humili e piane,
Ma molt' è il fatto mio a dir diverso;

Chè tutti que' c' ogi manucan pane,
No mi terìan ch' i' non gisse traverso,
Ch' i' ne son ghiotto più che d' unto il cane.—

CIV

Amore e Falsenbiante

Falsosenbiante si volle sofrire
Sanza dir de' suo' fatti più in avante,
Ma 'l die d' amor non fecie pa' senbiante,
Ched e' fosse anoiato dell' udire.

Anzì gli disse per lui ringioire:
E' convien al postutto, Falsenbiante,
C' ognie tua tradigion tu sìcci cante,
Sì che non vi rimanga nulla a dire.

Chèttu mi pari un uon di Gieso Cristo,
E 'l portamento fai di santo hermito. —
Egli è ben vero, ma i' sono ipocristo. —

Predicar astinenza i' t' ò udito. —
Ver' è, ma, perch' i' faccia il viso tristo,
I' son di buon morselli dentro farsito.

CV

Falsenbiante

Di buon morselli i' sì m' enpio la pancia,
E se si truova al mondo di buon vino,
E' convien ch' i' mene enpia lo bolino.
Ad agio vo' star più che 'l re di Francia.

Chè gli altru fatti so' tutti una ciancia
Verso de' mie', che son mastro divino,
E le cose sacrete m' indovino,
E tuttol mondo peso a mia bilancia.

Ancor v' ò da le gienti tal vantagio
Ch' i' vo' riprender sanz' esser ripreso ;
Ed è ben dritto, ch' i' sono 'l più sagio.

Sì porto tuttor sotto l' arco teso
Per dar a quel cotal male e damagio,
Che 'n gastigar m[i]stess' è punto inteso. —

CVI

Amore e Falsenbiante

Tu, sì va' predicando povertate,
E lodila. — Ver' è, ad uopo altrui,
Ch' i' non son già su' amico, nè ma' fui,
Anzi le porto crudel nimistate;

Ch' i' amerei assa' meglio l'amistate
Del re di Francia, che quella a colui
Che va caendo per l'uscia l'altrui,
E muor sovente di neciessitate.

E ben avess' egli anima di santo,
Il pover, no mi piacie su' acontanza,
E più ch' i' posso il metto dal un canto.

E sed àmor gli mostro, sì è finteza;
Ma convien ch' i' mi cuopra di quel manto.
Per mostrar ch' i' sia buon lor fo careza.

CVII

Falsenbiante

E quand' io vego igniudi que' truanti
Su monti dellitame strar tremando,
Chè fredo e fame gli fa sì acorando
Che non posson pregiar nè Die, nè Santi,

El più ch' i' posso lor fugo davanti,
Sanza girne nessun riconfortando.
Anzi lor dico: Al diavol v' acomando,
Con tutti que' che non àn' de' bisanti,

Chèlla lor conpressione è freda e secca,
Sì ch' i' non so ch' i' di lor trar potesse.
Or che dirà colui che 'l coltel lecca?

Di gran follia credo m' intramettesse
Voler insegniar vender frutta a trecha,
O ch' i' a letto del cane unto chiedesse.

CVIII

Falsenbiante

Ma quand' i' truovo un ben ricco usuraio
Infermo, vo 'l sovente a vicitare,
Chèd i' ne credo danari aportare,
Non con giomelle, anzi a colmo staio.

E quando posso, e' non riman danaio
Assua famiglia onde possa ingrassare.
Quand' egli è morto, il convio a sotterare,
Po' torno e sto più ad agio che Gienaio.

E sed i' sono da nessun biasmato,
Perch' io il pover lascio e 'l ricco stringo,
Intender fo che 'l ricco à più peccato,

E per ciò sìl conforto, e sìl consiglio,
Insin che d' ognie ben s'è spodestato,
E dato a me, chè 'n Paradiso il pingo.

CIX

Falsenbiante

Io dico che 'n sì grande dannazione
Va l'anima per grande povertade,
Come per gran ricceza in veritade;
E ciascedun de' aver quest' a 'ntezione,

Che 'n un su' libro dicie Salamone:
Guardami, Idio, per la tua gran pietade,
Di gran richeza e di mendichitate,
E dami del tu' ben sol per ragione.

Che que' c' à gran richeza, sì oblia
Que' chel criò per lo su' gran riccore,
Di che l' anima mette in mala via.

Colui cui povertà tien in dolore
Convien chessia ladrone, o muor d'envia,
O serà falsonier, o mentitore.

CX

Falsenbiante

Ancor sì non comanda la Scrittura
Che possent' uon di corpo chegia pane,
Nè che si metta a viver d'altru ane:
Questo non piacie a Dio, nè non n' à cura,

Nè non vuol chell' uon faccia sale o mura
Dele limosine alle gienti strane,
Ma vuol c' uon le diparta a giente humane
Di cui forza e santade à gran paura.

E sì difende a buono Giustiziano,
E questo fecie scriver nella legie
Che nesun dia limosina a huon sano

Che truovi a guadagniare, ettu t' avegi
Ch 'a lavorare e' non vuol metter mano;
Ma vuol chettu 'l gastighi, e cacci, e fegi.

CXI

Falsenbiante

Chi dì cota' limosine è 'ngrassato,
In Paradiso non de' atender pregio,
Anzi vi de' atender gran dispregio,
Almen se non è privilegiato.

E s' alcun n'è, si n'è fatto ingannato
El Papa che li diè il su' colegio,
Chè dar non credo doverìa privilegio
C' uon sano e forte gisse mendicato;

Chèlle limosine che sono donate
A vechi, o magagniati san posanza,
A chui la morte serìa gran santate,

Colui chelle manuca i' l' ò 'n gravanza:
Elle gli fieno ancor ben vendute.
Di questo non bisognia aver dottanza.

CXII

Falsenbiante

Tanto quanto Gesù andò per terra,
I suo' disciepoli e' non dimandaro
Nè pane, nè vino, anzi il guadagniaro
Co le lor man, sello scritto non erra.

Co buon mastri divin ne feci guerra,
Perchè questo sermone predicaro
Al popolo a Parigi, e sìl provaro
C' uon ch' è truante col diavol s'aferma.

Ancor po' che Giesù si tornò in cielo,
San Paolo predicava i conpagnioni
Ched e' si non vendeser lo Guagnielo,

Sì che di grazia fecier lor sermoni.
Di lor lavor vivieno già, nol vi cielo,
Sanza fondar castella, nè magioni.

CXIII

Falsenbiante

Ver è che ci à persone ispeziali
Che van cherendo lor vita per Dio,
Per ch' i' vi dico ben c' al parer mio
Egli è merciè far bene a que' cotali.

Di questi sono alquanti bestiali,
Che non ànno iscienzia in lavorio,
Ed altri v' à che l' ànno, ma è rio
Il tenpo, e lor guadagni sì son frali;

Ancor di gientil giente discacciata,
Che non son costumati a lavorare,
Ma son viuti sol di lor entrata:

A cota' gienti de' ciascun donare,
Chè lor limosina è bene inpiegata,
Sì è merciè atar li governare.

CXIV

Falsenbiante

Ad alcun altro cheffa lavoraggio,
Ma ben sua vita trar non ne porìa,
Sì gli consente Idio ben truandia
Per quel che gli falliscie al su' managio.

Od altro povero c' avesse coragio,
Di volere studiar in chericia,
Gran merciede à farli cortesia
Insin che sia dela scienza sagio.

E se 'n cavalleria alcun volesse
Intender per la fede a se alzare,
Non fallerià già sed e' chiedesse,

Infin che se potesse ben montare,
E avere spezieria, chè potesse
Conduciersi nella terra d'oltre mare. —

CXV

Dio d'Amore e Falsenbiante

— Dì, Falsenbiante, in che maniera puote
Seguire Idio, chi a tutto venduto,
Ed àllo tutto a' pover' dispenduto,
E le sue borse son rimase vuote,

Ed è forte, e possente, e à grosse gote ;
Gli sarebe per dritto concieduto
C' a trar sua vita domandasse aiuto,
Come quest' altri chettu or mi note? —

Dico di no, chè se Dio fè comanda
C'on desse tutto a poveri e po' 'l sieva,
La sua 'ntenzion non fu in truandando,

E questo intendimento tine lieva,
Ma con buon opere tuttor lavorando ;
C' uon forte in truandar l' anima grieva.

CXVI

Falsenbiante

Ancor una crudel costuma abiamo
Contra cui no' prendiamo la nimistade.
Quanti no' siamo, in buona veritade,
In difamarlo noi ci asottigliamo,

E se per aventura noi sapiamo
Com e' possa venire a dignitade,
Nascosamente noi faccian tagliare,
Sì che di quella via no' il ne gittiamo.

E ciò facciamo noi sì tracielato
Che non saprà per chui l'avrà perduto
Infin che non ne fia di fuor gittato;

Chè se l' avese daprima saputo
Per aventura e' si sarìa scusato,
Sì ch' i' ne sarìa menzonier tenuto. —

CXVII

Amore e Falsenbiante

Cotesta mi par gran dislealtate,
Rispose Amore, or non credi tu 'n Cristo? —
I' non, chèd e' sarà pover' e tristo
Colu che viverà di lealtade.

Sì ch' io non vo' per me quelle ghignate;
Ma come chèd i' possa, i' pur aquisto,
Chèd a nessun non n' è volontier visto
Colui che manterrà di povertate.

Anzi l'alunga ciascuno ed incaccia.
Già nolli fia sì amico, nè parente,
Ch' egli il vega volontieri in faccia.

Sì ch' i' vogl' anzi con mi sia ubidente,
Come ch' io a Cristo ne dispiaccia,
Che d' eser in servagio della giente

CXVIII

Falsenbiante

Vedete che danari ànno usorieri,
Siniscalchi, e provosti, e piatitori,
Chè tutti quanti son gran piatitori,
E sì son argogliosi molto e fieri

Ancor borghesi sopra i cavalieri.
Son ogi tutti quanti venditori
Di lor derrate e aterminatori,
Sì c' ognie gientil huon farà panieri,

E conviene che vendan casa o terra
Infin che i borghesi siar pagati,
Chè giorno e notte gli tegnono in serra.

Ma io, che porto panni devisati,
Fo creder lor che ciascheun si erra,
E 'nganno ingannatori e ingannati.

CXIX

Falsenbiante.

Chi se ne vuol adirar, sì se n' adiri,
Chèd i' vi pur conterò ognie mio fatto,
S' i' dovess' eser istrutto intrafatto,
O morto a torto, come furo i martiri,

O discacciato come fu 'l buon siri
Guillelmo che di Santo-Amor fu stratto.
Così 'l conciò la mogle di Baratto,
Però che mi ronpea tutti mie' giri.

Chèd e' sì fu per lei sì discacciato,
E sol per verità che sostenea,
Ched e' fu del reame isbandegiato.

De mia vita fè libro, e si legiea
Che non volea ch' i' gisse mendicato.
Verso mia madre troppo misprendea.

CXX

Falsenbiante

Questo buon uon volea ch' i' rinegasse
Mendichità, e gisse lavorando,
S' i' non avea che mia vita passando
Potesse, sanza c' altro domandasse.

A quel consiglio mai no m' acordasse:
Tropp' è gran noia l' andar travangliando.
Megli' amo star davante adorando
Ched i' a lavorar m' afaticasse.

Chè 'l lavorar sì no mi può piaciere,
Nèd acciò consentir no mi porìa,
Chè molte volte fallarei in dolere.

Più amo il manto di Papalardia
Portar, perciò che gl' è magior favere,
Chè di lui cuopr' io mia gran rinaldia.

CXXI

Falsenbiante

I' sì nonn' ò più cura d'ermitagi,
Nè di star in diserti nè 'n foresta,
Che vi cade sovente la tenpesta:
Sì chito a San Giovanni quel boscagi.

In cittadi e 'n castella fo mie' stagi,
Mostrando ched i' faccia vita agresta;
Ma s' alla villa buon morsel s' aresta,
E' pur convien per forza ch' i' n' asagi.

E vo diciendo ch' i' vo fuor del mondo,
Perch' i' mi giuochi in sale e in palazi;
Ma chi vuol dire vero, i' mi v' afondo.

S' i' posso trovar via d' aver grand' agi,
Or siate cierto ch' i' no mi nascondo,
. . . .

CXXII

Falsenbiante

Ancor sì m' intrametto in far mogliazo,
Altror fo paci, altror sì son sensale;
Manovaldo mi fo, ma quel cotale
Che mi vi mette, l'abiate per pazo;

Chè de' suo' beni i' fo torre e palazo,
Over be' dormitori, o belle sale,
Sì che, s' egli à figluol, poco gli vale
I[l] ben del padre, sì 'l te ne rispazo.

E se voi aveste nulla cosa a fare
Intorno di colui, con chi riparo,
Diràllami, faròlla capitare.

Ma non convien mostrar che vi si' amaro
A largamente sapermi donare,
Chè 'l mi' servigio vendo molto caro.

CXXIII

Falsenbiante

I' sì son de' valletti d'Antecristo,
Di quel ladron che dicie la Scrittura,
Che fanno molto santa portatura,
E ciaschedun di loro è ipocristo.

Agniol pietoso par quand' uon l' à visto,
Di fora sì fa dolze portatura,
Ma egli è dentro lupo per natura,
Che divora la giente Gieso-Cristo.

Così abiamo inpreso mare e terra,
E sì faccian per tutto ordinamento.
Chi no l' oserva, diamo c' a fede erra.

Tanto facciamo co' nostro tradimento
Che tutto 'l mondo à preso co noi guerra,
Ma tutti gli mettiamo a perdimento.

CXXIV

Falsenbiante

Sed i' truovo in cittade, o in castello,
Colà ove Paterino sia riparato,
Credete ched e' sia aconsolato,
Od altr' uon, ma che sia mio ribello?

O prete ched e' sia, o chericiello
Che tenga amica, o giolivo Prelato,
E' convien che per me sia gastigato,
Chè ciaschedun mi dubita, sì son fello.

Ancor gastigo altressì usurai,
E que' che sopravendono a credenza,
Roffiane, e forziere, e bordelai.

En ciascuno i' ò malivoglenza,
Ma che che duolo tu senti, nol dirai:
Sì fortemente dotti mia sentenza.

CXXV

Falsenbiante

Que' che vorrà canpar dėl mi' furore,
Eco qui preste le mie difensioni:
Grosse lanprede, over di gran salmoni
Aporti, [o] lucci, sanza far sentore.

La buona anguilla nonn' è già pegiore;
Alose, o tinche, o buoni storioni,
Torte battute, o tartere, o fiadoni,
Queste son cose d' aquistar mi' amore.

O se mi manda ancor grossi cavretti,
O gran capponi di muda, be' nodriti,
O paperi novelli, o coniglietti,

Dachè ci avrà di ta' morse' serviti,
No gli bisognia di far gran disdetti:
Dica che g[i]uoco, e giuoca a tutt' inviti.

CXXVI

Falsenbiante

Que' che non pensa d' aver l' armadure
Ch' i' v' ò contate, over preziosi vini,
Over di be' sachetti di fiorini,
Le mie sentenze lor fien troppo dure.

Nè non si fidi già in Escritture,
Chè saccian che co' mie' mastri divini
I' proverò ched e' son Paterini,
E farò lor sentir le gran calure.

Od i' farò almen che fien murati,
O darò lor sì dure penitenze,
Che me' lor fora che non fosser nati.

A Prato, ed a Arezo, e a Firenze
N' ò io distrutti molti e iscacciati.
Dolente è que' che cade a mie sentenze. —

CXXVII

Lo dio d'Amor e Falsenbiante

Dì, Falsenbiante, per gran cortesia,
Po' ch' i' t' ò ritenuto di mia giente,
E òtti fatto don sì bel e giente,
Chettu se' re della baratteria,

Afideròmi in te, o è follia?
Fa chettu me ne facci conosciente,
Chèd i' sarei doman troppo dolente
Settu pensassi a farmi villania. —

Per Dio merzé, Messer, non vi dottate,
Chèd i' vi do la fe tal com' i' porto,
Ched i' vi terrò pura lealtate.

— Allor, sì disse Amor, ogni o[n] si' acorto
D' armarsi con su' arme devisate,
E vadasi al castel chessì m' à morto. —

CXXVIII

L'Armata de' Baroni

A l' armadure ciaschedun si prese,
E sì s' armar co molto gran valore,
Per dar a Gielosia pene e dolore,
Se contra lor[o] stesse alle difese.

Ed alcun prese scudo, altro pavese,
Ispade e lancie, a molto gran romore,
Diciendo ciaschedun al die d' amore
Che quelle guardie saran morte e prese.

Or sì vi conterò la contenenza
Che Falsenbiante fecie in quella andata,
Colla su' amica Costretta-Astinenza.

E' non menar collor già giente armata,
Ma, come giente di gran penitenza,
Si mosser, per fornir ben lor giornata.

CXXIX

Com' Astinenza andò a Malaboca

Astinenza-Costretta la primera
Sì si vestì di roba di renduta,
Velata, chè non fosse conosciuta,
Con un saltero i' man faciea preghera.

La ciera sua non parea molto fera,
Anz' era humile e piana divenuta.
Al saltero una filza avea penduta
Di paternostri el laccio di filiera.

Ed i' mano un bordone di ladorneccio
Portava, il qual le donò Ser Baratto:
Già non era di melo nè di leccio.

Il suocier le l' avea tagliato e fatto:
La scarsella avea piena di forneccio:
Ver Malabocca andò per darli matto.

CXXX

Come Falsenbiante andò a Malabocca

Falsosenbiante, sì com' on di coro
Religioso, e di santa vita,
S' aparechiò, e si avea vestita
La robo frate Alberto d'Agimoro.

Il su' bordon non fu di secomoro,
Ma di gran falsità ben ripulita.
La sua scarsella avea pien' e fornita
Di tradigion più che d' argiento o d' oro,

Ed una bibia al collo tutta sola
Portava. In seno avea rasoio taglente,
Chè 'l fecie fabricare a Tagliagola,

Di che quel Malabocca mal diciente
Fu poi strangolato, che tal gola
Avea de dir male d'ognie giente.

CXXXI

Malabocca, Falsenbiante e Costretta-Astinenza

Così n' andaro in lor pellegrinagio
La buona pellegrina e 'l pellegrino ;
Ver Malabocca tener lor camino,
Che troppo ben guardava su' passagio;

E Falsenbiante malizioso e sagio
Il salutò col capo molto chino,
E sì gli dissi : I' son mastro divino,
Sì sian venuti a voi per ostellagio. —

Malabocca conobe ben Senbiante,
Ma non ch' e' ffosse falso ; sì rispuose
C' ostel darebe lor : Venite avanti.—

Ad Astinenza molto mente puose,
Chè veduta l' avea per volte mante;
Ma per costretta giamai nolla spuose.

CXXXII

Malabocca, Falsenbiante e Costretta-Astinenza

Malabocca s' inchiede i pellegrini
Di loro stato e di lor condizione,
E dimandò qual' era la cagione
Ch' egli andavan sì matti e sì tapini.

Que' disser: No' sì sian mastri divini,
E sì cierchiamo in ognie regione
De l' anime che vanno a perdizione,
Per rimenargli a lor dritti camini.

Or par chessia piaciuto al Salvatore
D'averci qui condotti per vo' dire,
E gastigar del vostro grande errore,

Se vi piacie d' intender e d'udire.—
. . . .
Ò fatto, i' sì son presto d'ubidire.—

CXXXIII

Astinenza

Astinenza sì cominciò a parlare,
E disse: La vertude più sovrana
Che possa aver la criatura humana,
Sì è della sua lingua rifrenare.

Sovr' ogn' altra persona a noi sì pare
Ch' esto peccato in voi fioriscie e grana;
Se nol lasciate, egli è cosa ciertana
Che nello 'nferno vi conviene andare;

Chè pez' à c' una truffola levaste
Sopra 'l valetto che vo' ben sapete:
Con gran torto voi il difamaste,

Chè non pensava acciò che vo' credete.
Bellacoglienza tanto ne gravaste,
Ch' ella fu messa là ove vo' vedete. —

CXXXIV

Malabocca

Udendo Malabocca c' Astinenza
Sì forte il biasimava e riprendea,
Sìssi crucciò, e disse che volea
C' andasser fuor della su' apertenenza:

Vo' credete coprir Bellacoglienza
Di ciò che quel valetto far credea.
Bello dissi, e dirò, ch' ela volea
Donargli il fior, e quest' era sua 'ntenza.

Quel non errò del bascio, quest' è cierto.
Perch' i' vi dico, a voi divinatori,
Che questo fatto non fia già coverto.

Vo' mi parete due inganatori,
Andate fuor di casa, che 'n aperto
Vi dico ch' i' non vo' tapinatori. —

CXXXV

Falsenbiante

Falsosenbiante disse: Per merzede
Vi priego, Malabocca, c' ascoltiate,
Chè quand' uon conta pura ver[i]tate,
Molt' è folle colu' che nolla crede.

Vo' sete ben ciertano chell' uon non vede
Che 'l valletto vi porti nimista*d*e.
Sed egli amasse tanto l'amista*d*e
Del fior, quanto vo' dite, a buona fede,

Egli à gran peza che v' avrìa morto,
Avendogli voi fatto tal' oltraggio;
Ma non vi pensa, e non si n' è acorto.

E tuttor sì vi mostra buon coragio,
E servirebevi a dritto e a torto,
Come que' ch' è cortese, e prode, e saggio.

CXXXVI

La ripentenza Malabocca

Per Malabocca si fu ripentuto
Di ciò ch' egli avea detto, o pur pensato,
Ched e' credette ben aver fallato.
Sì disse a Falsenbiante : Il vostro aiuto

Convien ch' i' agia, ch' i' non sia perduto.—
E mantenente si fu inginochiato,
E disse : I' sì vogli' esser confessato
D'ognie peccato, che m' è avenuto. —

Astinenza-Costretta il prese allora,
Che ss' era molto ben sobarcolata ;
E Falsenbiante collo rasoio lavora.

A Malabocca la gola à tagliata,
E po' ruper la porta san dimora.
Largheza e Cortesia l'àno passata.

CXXXVII

Cortesia e Largheza e la Vechia

Tutti quatro passarono il portale,
E sì trovarono dentro a la porpresa
La vechia, che del castro era sciesa.
Quando gli vide, le ne parve male,

Ma tuttavia non ne fecie segniale.
Largheza e Cortesia si l'àno atesa,
E disserle : Madonna, san difesa
Potete prender quanto il nostro vale ;

Chèd egli è vostro, sanza farne parte,
E sì ve ne donian già la sagina,
E sopra tutto vi voglian far carte. —

La vechia che sapea ben la dottrina,
Chè molte volte avea studiato l'arte,
Gli ne marzia molto, e gli n' enchina.

CXXXVIII

Falsenbiante

Falsenbiante a la vechia si à detto:
Per Dio, gientil Madonna preziosa,
Che sempre foste, e siete pietosa,
Che vo' agiate merzé del buon valletto,

Che vi piaccia portarle un gioeletto
Da la sua parte, a quella graziosa
Bellacoglienza, che gli fu nascosa,
De ch' egli à avuto il cuor molto distr*utto*.

Vedete qui fermagli, ch' e' le manda,
E queste anella, e questi intrecciatoi,
Ancora questa nobil[e] ghirland*etta*.

Il fatto suo si tien tratutto a voi,
Ciascun di noi per sè lui racomanda,
Del fatto vostro penseren ben noi. —

CXXXIX

La Vechia e Falsenbiante

La vechia si rispuose san tardare,
Che 'l male e 'l ben sapea quantunque n'era:
Vo' mi fate si dolze preghera
Ch' i' no lo vi saprei giamai vietare.

Questi gioelli i' si vo' ben portare,
E dargli nella più bella maniera
Che io potrò. Ma una lingua fiera
Che qua entr' è, mi fa molto dottare;

Ecciò è Malabocca maldiciente,
Che truova ognie dì nuovi misfatti,
Nè non riguarda amico, nè parente. —

Nol ridottate più giamai afatti,
Chè noi sill' abian morto quel dolente,
Sanza che 'n noi trovasse trieva o patti.

CXL

La Vechia e Falsenbiante

Ciertanamente noi gli abian seghata
La gola, e giacie morto nel fossato,
E nonn' à guari che noi l' abian gittato.
El diavolo si n' à l'anima portata.—

La vechia sì rispuose : Or è amendata
Nostra bisognia, po' ch' egli è sì andato.
Cholui, chu' vo' m' avete acomandato,
I' metterò in servirlo mia pensata.

Dit' al valetto ch' i' ne parleroe.
Quando vedrò che 'l fatto sia ben giunto,
I' tutta sola a chieder sill' androe.—

Allor si parte ed ivi fecie punto,
E tutti quanti a Dio gli acomandoe.
Molto mi parve che 'l fatto si' en punto.

CXLI

La Vechia e Bellacoglienza

Dritta a la camera a la donna mia
N'andò la vechia, quanto può trotando,
E quella la trovò molto pensando,
Come se fosse d'una voglia ria.

Crucciosa so ch' era, chè non ridea.
Sì tosto alor la va riconfor*d*ando,
E disse : Figluola mia, io ti comando
Chettu nonn' entri già in malinconia;

E vecciò che tu' amico ti presenta.—
Allor le mostra quelle gioielette,
Pregandola c' a prenderl' aconsenta :

Reguarda com' elle son belle e nette.—
E quella di domandar non fu già lenta
Chi era colui che gliele tramette.

CXLII

La Vechia

Il bel valetto di chu' biasimo avesti,
Già disse, sì [è] colui chelle ti manda,
E 'l rimanente c' à, è a tua comanda;
Unquanche huon più cortese non vedesti.

E prieghati, se mai ben gli volesti,
Che per l'amor di lui questa ghirlanda
Degie portare, e sì se racomanda
Del tutto atte. Gran peccato faresti

Se 'l su' presente tu gli rifusassi,
Ch' i' son ciertana ch' e' si disperebbe,
Settu così del tutto lo sfidassi.

Chè quanto che potesse e' sì farebe
Per te, e sofferrìa chello 'ngaggiassi,
E se 'l vendessi, sì gli piacierebe. —

CXLIII

Bellacoglienza e la Vechia

Madonna, i' dubito tanto Gielosia,
Ch' esto presente prender non osasse,
Chèsse domane ella mi domandasse:
Chi 'l ti donò? io come le dirìa

Risposta buona? — I' non ti cielerìa
Che, s' ogni altra risposta ti falasse,
Sì dì almen ched i' la ti donasse,
Ed i' le dirò ben che così sia. —

Allor la vechia la ghirlanda prese,
E 'n su le treccie bionde a la pulciella
La puose, e quella guar non si contese.

E po' prese lo spechio, e sill' apella,
E disse: Vien qua, figluola cortese,
Riguardati, settu se' punto bella. —

CXLIV

Bellacoglienza e la Vechia

Alor Bellacoglienza più non tarda,
Inmantenente lo spechi' ebe in mano,
Sì vide il viso suo umile e piano:
Per molte volte nello spechio guarda.

La vechia chell' avea presa en sua guarda,
Le giura e dicie per lo Dio sovrano
Ch' unquanche Isotta, l'amica Tristano,
....

Come tusse', figluola mia, gientile!
Or convien chettu abie il mi' consiglio
Chè cader non potessi in luogo vile.

Se non sai guari, non mi maraviglio,
Chè giovan uon non puot' esser sottile,
Chèd i', quanto più vivo, più asottiglio.

CXLV

La Vechia

Figluola mia cortese ed insegniata,
La tua gran gioia sì è ancor a venire.
Or me convienme piangier e languire,
Chèlla mia sì se n' è tutta passata.

Nè non fie mai per me più ritrovata,
Chèd ella mi giurò di non reddire.
Or non consigliar te, chè de' sentire
Il caldo del brandone, che sie avisata

Che non faciessi sì come fec' io,
De ch' i' son trista quand' e' men *ricorda*,
Ch' i' non posso tornare a lavorio;

Perch' i' te dico ben ched e' mi senbra:
Settu creder vora' 'l consiglio mio,
Tu sì non perderai aver, nè menbra.

CXLVI

La Vechia

Se del giuoco d'amor i' fosse essuta
Ben sagia, quand' i' era giovanella,
I' sare' richa più che damigiella,
O donna, chettu agie ogi veduta.

Ch' i' fu' si trapiaciente in mia venuta,
Che per tutto corea la novella
Com' i' era cortese, e giente, e bella.
Macciò mi pesa ch' i' non fu' saputa.

Or sì mi doglio, quand' i' mi rimiro
Dentro a lo spechio, ed i' vego invechiarmi:
Molto nel mi' cuore me n' adiro.

Ver è ched i' di ciò non posso atarmi,
Sì che per molte volte ne sospiro,
Quand' i' vegio biltate abandonarmi.

CXLVII

La Vechia

Per tutto 'l mondo i' era ricordata,
Com' io t' ò detto, de la mia bieltate,
E molte zuffe ne fur cominciate,
E molte gienti alcun' ora piagata.

Chè que' che mi crede' aver più legata,
Assa' mostra' vi più di duritate.
Le mie promesse gli venian fallate,
C' altre persone m' avieno inarrata.

Per molte volte m' era l' uscio rotto,
E tutt' enanto, quand' io mi dormia;
Ma già per ciò io non faciea lor motto.

Perciò ched i' avea altra conpagnia,
A chui intender faciea che 'l su' disdetto
Mi piaciea più che null' altro chessia.

CXLVIII

La Vechia

I' era bella, e giovane, e folletta,
Ma non era a la scuola de l' amore
Istata ; ma i' so or ben per cuore
La pratica la qual ti fie qui detta.

Usanza me n' à fatta sì savietta,
Ched i' non dotterei nessun lettore,
Che di ciò mi faciesse desinore ;
Ma' ched i' fosse bella e giovanetta.

Chèd egli è tanto ched i' non finai,
Chèlla scienza i' ò nel mi' coraggio,
Sed e' ti piacie, tu l' ascholterai ;

Ma i' no l'ebi sanza gran damagio.
Molta pen' e travaglio vi durai,
Ma pure 'l mal se ne messe l'usagio.

CXLIX

La Vechia

Molti buon' uomini i' ò già 'nghannati,
Quand' i' gli tenni ne' mie' lacci presi.
Ma prima fu' 'ngannata tanti mesi
Ch' e' più de' mie' sollazi eran passati.

Ciento milia cotanti e' barattati
N' avrei, s' i' a buon' ora gli avesse tesi,
E conti, e cavalieri, e gran borgesi,
Che molti fiorin d'oro m' avrìan dati.

Ma quand' i' me n' avidi, egli era tardi,
Chèd i' era già fuor di giovaneza,
Ed eranmi falliti i dolzi isguardi,

Perchè 'n sua balia mi tenea vechieza.
Or convien, figluola mia, che tu ti guardi
Chettu non ti conduchi a tale streza.

CL

La Vechia

Molto mi dolea il cuor quand' i' vedea
Chell' uscio mio stava in tal sogiorno,
Che vi solea aver tal pressa 'ntorno
Che tutta la contrada ne dolea.

Ma quanto a me, e' no me ne calea,
Chè troppo più piacea loro quel torno ;
Ch' i' era allora di sì grande attorno,
Che tutto quanto il mondo mi' parea.

Or convenia che di dolor morisse,
Quand' i' vedea que' giovani passare,
E ciaschedun parea che mi schernisse.

Vechia increspata mi faciean chiamare
A colu' solamente che già disse,
Più carnalmente mi solea amare.

CLI

La Vechia

Ancora d' altra parte cuore humano
Non penserebe il gran dolor ch' i' sento,
Tra tutte l' ore ch' i' ò pensamento
De' be' basciar, che m' ànno dato mano.

Ogni sollazo m' è ogi lontano,
Ma non ira, e dolori, e gran tormento.
Costor si ànno fatto saramento
Ch' i' non uscirò lor mai di tra mano.

Or puo' veder com' i' son arivata,
Nè al mi' mal nonn' à altra cagione,
Se non ched i' fu' troppo tosto nata.

Ma sapie ched io ò ferma intenzione
Ch' i' sarò anchor per te vendicata,
Settu ben riterrai la mia lezione.

CLII

La Vechia

Non ne pos' altrementi far vengianza,
Se non per insegniarti mia dottrina;
Perciò chello me' cor sì m' indovina,
Chettu darai lor ancor gran micianza

A que' ribaldi, che tanta viltanza
Me dicieano da sera e da mattina.
Tutti gli meterai anche a la china,
Settu sa' ben tener la tua bilanza.

Chè sie ciertana che s' i' fosse dell' agio,
Figluola mia, che tusse' or presente,
Ch' i' gli paghere' ben di lor oltragio,

Sì che ciascuno fare' star dolente:
Già tanto non sarebe pro, nè sagio,
Ched i' non ne faciesse pan chiedente.

CLIII

La Vechia

In gran povertà tutti gli metesse,
Sì come t' ò disopra sermonato,
E sì sarebe il primo dispogliato
Colui che più cara mi tenesse.

Di nessun mai pietà no m' inprendesse,
Chè ciaschedun vorei aver disertato,
Chè sie ciertana che nonn' è peccato
Punir la lor malatia, chi potesse.

Ma e' non dubitan guari mia minacia,
Nè non fan forza di cosa ch' i' dica,
Perciò ch' ò troppo crespa la mia facia.

Figliuola mia, se Dio ti benedica!
I' non so chi vendetta me ne faccia,
Se non tu, ch' i' per me son troppo antica.

CLIV

La Vechia

Molte volte mi disse quel ribaldo
Per chui ebi tanta pena e male,
Ched e' verebe ancor tal tenporale
Ched i' avrei spesso fredo e caldo.

Ben disse ver, quel cont' ò or ben saldo.
Ma per l' agio ch' i' ebi tanto e tale,
Che tutto quanto il cuor mi ne trasale,
Quand' i' rimenbro, sì ritorna baldo.

Giovane donna nonn' è mai oziosa,
Sed ella ben al fatto si ripensa,
Perch' ella sti' a menar vita gioiosa.

Ma ch' ella pensi a chieder sua dispensa,
Sì ch' ella non si truovi sofrattosa,
Quando vechieza vien poi chell' adesa.

CLV

La Vechia

Or ti dirò, figluola mia cortese,
Po' che parlar possiamo per ligire
E più arditamente, ver vo' dire,
Che nnoi non solavan, quest' è palese :

Tu sì sa' ben ch' i' son di stran paese,
E sì son messa qui per te nodrire :
Sì ti priego, figluola, chett' atire
In saper guadagniar ben tue spese ;

Non ch' i' te dica ch' i' voglia pensare,
Chettu d' amor per me si' enviluppata,
Ma tuttor sì te voglio ricontare

La via, ond' io dovre' esser andata,
E 'n che maniera mi dovea menare,
Anzi che mia bieltà fosse passata.

CLVI

La Vechia

Figluola mia, chi vuol gioir d' amore,
Convien ch' e' sapia i suo' comandamenti.
Ver è ched e' ve n' à due dispiacienti:
Chi se n' enbriga, sì fa gran follore.

L' un dicie ch' en un sol luogo il tu' cuore
Tu metta, sanza farne partimenti.
L' altro vuol chessie largo in far presenti.
Chi di ciò 'l crede, fallerìa ancora.

I' nulla guisa, figlia, vo' sia larga,
Nè che 'l tu' cuor tu metti in un sol luogo;
Ma, se mi credi, in più luoghi l' obriga.

Se dài presenti, fa che vaglian poco;
Che se ti dona Lucca, dàgli Barga.
Così sarai tuttor donna del guocho.

CLVII

La Vechia

Donar di femina sì è gran follia,
Sed e' non s' è un poco a gienti atrare
Là, dov' ella si creda su' pro fare,
E che 'l su' dono radoppiato le sia:

Quella non tenghi già per villania.
Ben ti consento quel cotal donare,
Chettu non vi puo' se non guadagnare.
Gran senn' è a far tal mercatantia.

Agl' uomini lascian far la largheza,
Chè natura la ci à, pez' è, vietata.
Dunque a femina farla si è senpieza;

Avegnia che ciascun' è sì afetata
Che volontier di lei fanno straneza,
Sed e' non s' è alcuna disperata.

CLVIII

La Vechia

I' lodo ben, settu vuo' far amico,
Che 'l bel valletto, che tant' è piaciente,
Che de le gioie ti fecie presente,
E àtti amata di gran tempo antico,

Chettu sill' ami ; ma tuttor ti dico
Chettu noll' ami troppo fermamente ;
Ma fa che degli altr' ami sagiamente,
Chè 'l cuor che n' ama un sol, non val un fico.

Ed io te ne chiedrò degl' altri assai,
Sì che d' aver sarai tuttor fornita,
Ed e' n' andranno con pene e con guai.

Settu mi credi, e Cristo ti da vita,
Tutti fodrai d' ermine e di vai,
E la tua borsa fia tuttor fornita.

CLIX

La Vechia

Buon acontar fa huon c' abia danari,
Ma ched e' sia chi ben pelar li saccia.
Con quel cotal fa buon intrar in caccia,
Ma ched e' no gli tenga troppo cari.

L' acontanza a color chesson avari,
Sì par c' a Dio e al mondo dispiaccia.
Non dar mangiar a que' cotali in taccia,
Ch' e' pagamenti lor son troppo amari.

Ma fa pur che ti paghi inanzi mano ;
Chè, quand' e' sarà ben volonteroso,
Per la fe ched i' do a San Giermano,

E' non potrà tener nulla nascoso.
Già tanto non fia sagio, nè ciertano,
Sed e' sarà di quel volonteroso.

CLX

La Vechia

Quando sol' a sol con lui sarai,
Sì fa chettu gli facci saramenti,
Chettu per suo danar non ti consenti,
Ma sol per grande amor chettu in lui ài.

Se fosser mille, a ciaschun lo dirai,
E sì 'l te crederanno que' dolenti.
E saccie far sì che ciascuno adenti
Insin c' a povertà gli metterai.

Chettusse' tutta loro, de' giurare.
Setti spergiuri, non vi metter piato,
Chè Dio non se ne fa se non ghignare;

Chè sie ciertana che non è peccato,
Chi si spergiura per voler pelare
Colui, che fie di te così ingannato.

CLXI

La Vechia

A gran pena può femina venire
A buon capo di questa gente rea.
Dido non potte ritenere Enea
Chèd e' non si volesse pur fugire,

Che mise tanta pena in lui servire.
Or che fecie Giesonaio de Medea,
Che per gl' incantamenti, che sapea,
Ela 'l sepe di morte guarentire?

E poi sì la lasciò quel disleale.
Undici figluoli, ched ella avea
Di lui, gli mise a morte, e fecie male;

Ma era tanto il ben ch' ella volea,
Ch' ella lasciò tutta pietà carnale
Per crucciar que' che tanto le piacea.

CLXII

La Vechia

Molti d' assenpri dartene potrei,
Ma troppo sarìa lungo parlamento.
Ciascuna de' aver fermo intendimento
D' iscorticargli, sì son falsi e rei.

S' i' fosse giovane, io ben lo farei,
Ma io so fuor di quello intendimento,
Chè troppo fu tosto il mi' nascimento,
Sì ch' i' vendetta far non ne potrei.

Mattu, figluola mia, chesse' fornita
D'ogni armadura per farne vengianza,
Sì fa che 'nverso lor sie ben sentita,

E presta di dar lor pen' e micianza.
Settu 'l fai, d' ongni mal m' avra' guerita,
E allegiata d' ognie mia pesanza.

CLXIII

La Vechia

Tutti quanti le vann' ogi blasmando,
E ciaschedun si le 'ntende a 'ngannare.
Così ciascuna di noi de' pensare
A far chella richeza i mett' a bando.

E non dobiamo andar il cuor ficando
In un sol luogo, ma dobian pensare
In che maniera gli possian pigliare,
E girgli tutti quanti dispogliando.

La femina de' aver amici molti,
E di ciascun sì de' prender su' agio,
E far sì c' uon gli tenga per istolti;

E far lor vender la tore e 'l palagio,
O casa, o casolari, overo i colti,
Sì che ciascun ci viva a gran misagio.

CLXIV

La Vechia

Ne' libro mio so ben che studierai,
Figlia, quando sarai da me partita.
Ciertana son, se Dio ti dona vita,
Chettu terai scuola e legierai.

Di legierne, da me congio tu n' ài;
Ma guardati, chettu sie ben fornita
Di ritener la lezion c' ài udita,
E saviamente la ripeterai.

In casa non istar punto ringhusa:
A chiesa, overo a ballo sta, overo a piaza.
In queste cota' luogora si usa.

E fa chettu gli die ben de la maza
A que' che per vederti sta a la musa,
E che d' averti giorno e notte inpaza.

CLXV

La Vechia

Or sìtti vo' parlar del guernimento,
Come ciascuna de' andar parata,
Chè per sua falta non fosse lasciata,
Sì ch' ella fosse sanza intendimento.

In ben lisciarsi sia su' 'ntendimento;
Ma prima che si mostri a la brigata,
Convien ch' ella si sia ben ispechiata,
Chè sopra lei non agia fallimento.

E s' ella va dassera, o da mattina,
Fuor di sua casa, vada contamente:
Non vada troppo ritta, nè tro' china,

Sì ch' ella piaccia a chilla terrà mente.
E sella roba troppo le traina,
Levila un poco, e fiene più piaciente.

CLXVI

La Vechia

E s' ella nonn' è bella di visagio,
Cortesemente lor torni la testa,
E sì lor mostri, sanza far aresta,
Le belle bionde treccie da vantagio.

Se non son bionde, tingale in erbagio
E a l' uovo, e po' vada a noze e a festa;
E, quando va, si muova sì a sesta
C' al su' muover nonn' abia punt' oltragio.

E gientamente vada balestrando
Intorno assè, co gli ochi, a chi la guarda,
E 'l più che puote, ne vada crocan 'o.

E faccia senbianti che molto le tarda
Ched ella fosse tutta al su' comando,
Ma d'amar nullo non fosse musarda.

CLXVII

La Vechia

La lupa intendo che per non fallire
A prenderella pecora, o montone,
Quand' e' le par di mangiar stagione,
Ne va per una un ciento, è più, asalire.

Così si de' la femina civire,
Sed ella avesse in sè nulla ragione.
Contra ciascuno rizar de' il pennone
Per fargli nella sua rete fedire;

Chèd ella non sa quale riman preso,
Insin ch' ella no gli à tarpata l'ala
Sì de' tener tuttor l'aiuol su' teso,

E prendergli a gheroni, e a la sala;
Ma se sapesse, o ch' ell' avesse inteso
Che fosse pover, gittil per la scala.

CLXVIII

La Vechia

E s' ella ne prendesse gran funata
Di que' che ciaschedun la vuol brocciare,
Sì si de' ben la femina avisare
D'assegniar a ciascun la sua giornata;

Chèd ella rimarìa troppo 'ngannata
Sell' un l'altro vi potesse trovare,
C' almen le converebe pur fallare
Alle gioie che ciascun l'avrìa recate;

Chè non si vuol lasciar già lor niente
Di che potesser far grande 'ngrassata,
Chè gli è perduto tutto il rimanente.

Per ciò convien che ciascuna avisata
Sia sì che pover rimanga il dolente,
Ed ella rimanga ricca e ben calzata.

CLXIX

La Vechia

In pover uon no metter già tu' amore,
Chè nonn' è cosa che pover uon vaglia.
Di lu' non puo' tu aver se non battaglia,
E pena, e povertate, e gran dolore.

Lasciar ti farìan robe di colore,
E sovente dormire in su la paglia.
Non t' intrametter di cotal merdalia,
Chè troppo il ti porìa a gran fallore.

Nè non amar già oste trapassante,
Però che mutan tante ostellerie
C'aver non posson cuor fermo nè stante.

Lor fatti non son che baratterie.
Ma setti donan, non sie rifusante,
E fa collui infinte druderie.

CLXX

La Vechia

Nè non amar già huon che 'n sua beleza
Si fidi, nè ch'egli a lisciars' intenda.
In quel cotal non vo' chettu t' intenda,
Ma 'l più che puo', dallu' fa istraneza.

L'uon che si piacie, fa grande scipideza
E grand' orgoglio, e l'ira di Dio atenda ;
E tale 'l mise il giudicie in sua legienda
C' aver non potesse amore, nè francheza.

Nè non puote aver cuor di ben amare,
Chè tutto ciò ch' egli avrà detto a l'una,
Sì tosto il va a l'altra ricontare ;

E così pensa a far di ciascheduna,
Nè non intende c' allor barattare.
Udita n'ò la pianta di più d'una.

CLXXI

La Vechia

E se viene alcuno chetti prometta,
E per promessa vuol c' allui t' attacci,
I' non vo' già per ciò chettu lo scacci,
Ma digli c' altro termine ti metta,

Per ciò c' avrai allor troppo gran fretta.
E sì vo' ben che 'l basci, e chell' abracci,
Ma guarda che collui più non t' inpacci,
Se non iscioglie prima la maletta.

O s'alcun ti mandasse alcuno scritto,
Sì guarda ben la sua intenzione,
Ched e' non abia fintamente scritto.

E poi sì gle ne fa risponsione,
Ma non sì tosto : atendi un petitto,
Sì ch' egli un poco stea in sospezone.

CLXXII

La Vechia

E quando tu udirai la sua domanda,
Già troppo tosto non sie d' acordanza,
Nè non fare di lui gran rifusanza.
Nostr' arte sì nol vuol, nè nol comanda.

Cortesemente datte sì 'l ne manda,
E stea il su' fatto tuttora in bilanza,
Si ch' egli abia paura e disperanza
Insin che sia del tutto a sua comanda.

E quand' e' ti farà più pregherie,
Tu gli dirai tuttor chettu sie presta
A fargli tutta quanta cortesia,

E dì che 'l su' amor forte ti malesta,
E così caccia la paura via.
Po' dimora con lui, e fagli festa.

CLXXIII

La Vechia

Gran festa gli farai, e grand' amore,
E dì come gli ti se' tutta data,
Ma non per cosa che t' agia donata,
Se non per fino e per leal amore;

Chettu à' rifiutato gran signore
Che riccamente t' avrebe *tenuta* :
Ma credo che m' avete incantata,
Perchèd i' son entrata in quest' errore. —

Allor sì 'l bascierai istrettamente,
Pregandol chella cosa sia sagreta,
Sì che nol senta mai nessuna giente.

Acciò che vorrà fare, istara' cheta,
Ma guarda che non fosse aconsentente
A nessun, se non se per la moneta.

CLXXIV

La Vechia

Chi 'l su' amico non pensa di pelare,
Insin ch' egli agia penna in ala, o in dosso,
E che d'ogni altro bene e' sia sì scosso
Ched e' non si ne possa mai volare,

Quella cotal dovrìa l'uon manegiare.
Chè quanto ch' ella costa più di grosso,
Più fia tenuta cara, dirlo posso,
E più la vorrà que' tuttor amare.

Chèttu non pregi nulla cosa mai,
Se nonn' è quel chettu n'avra' pagato :
Se poco costa, poco il pregierai.

E quel chetti sarà asai costato,
A l'avenante caro il ti terrai,
Con tutto n' agie tu ben mal mercato.

CLXXV

La Vechia

E al pelar convien aver maniera,
Sì che l'uomo aveder non sine potesse,
Chè tutto in pruova l'uon glile faciesse,
Forse che volgierìa la sua bandiera.

Ma faccia sì la madre, o cianberiera,
Od altri in cui fidar ben si potesse,
Che ciascuna di lor sì gli chiedesse
Paternostri, o coregia, od amoniera.

Ancor la camerierà dica : Sire,
A questa donna una roba bisogna,
Ma sì vi teme che nol v' osa dire.

Gran danno l' à già fatto vergognia,
Ma vo' sì non lo dovreste sofferire,
Nonn' à dove le carni sue ripognia. —

CLXXVI

La Vechia

Ancor gli dica un' altra de l'ostello :
Se Madonna volesse far follagio
Con un belissim' uon di gran paragio,
Il fatto suo sarebe ben e bello,

E sì sarebe donna d'un castello ;
Ma 'nverso voi à sì leal coragio,
Ch' ella non prenderebe nul vantagio
Di che doman vo' foste su' ribello. —

Allor la donna, come che le piaccia
Udir quelle parole, sì lor dica
E comandi che ciascuna si taccia.

E puote dir : Se Dio mi benedica,
Tropp' ò del su' quand' i' l' ò tralle braccia. —
E facciagli sott' al mantel la fica.

CLXXVII

La Vechia

E sella donna punto s' avedesse,
Che quel dolente fosse ravisato
Che troppo largamente l' à donato,
E che di sua follia si ripentesse,

Allora inpresto domandar dovesse,
E dir di renderglile a dì nomato.
Ma egli è ben in mia lezion vietato
Ched ella mai nessun non ne rendesse.

E quando un altro vien, gli faccia segnio
Ched ella sia crudelmente cruciata,
E dica chella roba sua sia 'n pegnio :

Molto mi duole c' uon crede ch' i' si' agiata. —
E que' procaccierà danari o pegnio,
Sì che la roba sua fie dispegniata.

CLXXVIII

La Vechia

E se 'l diavolo l'avesse fatto sagio,
E chella donna vegia ch' à dottanza
Di non volerle far questa prestanza,
I[n]mantenente sì gli mandi un gaggio,

La roba ch' ell' avrà più da vantaggio ;
E dica chella tenga in rimenbranza
De' suo' danari, e non faccia mostranza
Ched e' le paia noia, nè oltragio.

E poi atenderà alcuna festa,
Pasqua, o Kalen Magio, o Pentecosta,
E sia intorno allui sanza far resta,

Diciendo che giamai a la sua costa
Non dormirà, se que' no glele presta.
La roba in questa guisa sì glel' osta.

CLXXIX

La Vechia

E s' alcun altro nonn' à che donare,
Ma vorassi passar per saramenta,
E dirà chella 'ndoman più di trenta
O livre, o soldi le dovrà recare,

Le saramenta lor non de' pregiare,
Chèd e' nonn' è nesun che non ti menta ;
E dicie l'un a l'altro : La giomenta
Chettu ti sai, mi credette ingannare ;

Ingannar mi credette, i' l'ò 'ngannata. —
Perchè già femina non dee servire
Insin ch' ella non è prima pagata.

Chè quando à fatto, e' si pensa fugire,
Ed ella si riman ivi scornata.
Per molte volte fui a quel martire.

CLXXX

La Vechia

Sì de' la donna, s' ell' è ben sentita,
Quando riciever dovrà quell' amante,
Mostralli di paura gran senbiante,
E ch' ella dotta troppo esser udita,

E che si mette a rischio de la vita.
Alor de' esser tutta tremolante,
Dir ch' ivi non puot' esser dimorante,
Poi stea, chellor gioia sia conpi*u*ta.

Ancor convien ched ella si' acorta
Di far che v' entri per qualche spiraglio,
Ben potess' egli entrarvi per la porta ;

Chè tutte cose c' uom à con travogli*a*
Par c' uon le pregi più e le diporta.
Quel che non costa, l'uon non pregia un aglio.

CLXXXI

La Vechia

E quand' ella serà rasicurata,
Tantosto sì gli de' corere in dosso,
E dir : Lassa, tapina, be' mi posso
Chiamar dolen*de*, sì son arivata

Ched i' sì amo, e sì non son amata.
Molt' ò lo 'ntendimento rud' e grosso,
Quando il me' core s' è sì forte ismosso
Per esser di voi così inamorata. —

E po' sì gli rimuova quistione,
E dica : La lontana dimoranza
C' avete fatta, nonn' è san cagione.

Ben so che voi avete un' altr' amanza,
La qual tenete in camera o 'n prigione. —
Sì mosterà d' averne gran pesanza.

CLXXXII

La Vechia

Quando 'l cattivo, chessarà 'nchacato,
La chui pensea non serà veracie,
Sì crederà che 'l fatto su' ti piacie
Tanto, c' ogni altro n' ài abandonato,

E che 'l tu' cuor gli s'è tretutto dato;
Nè non si garderà de la fallacie
In che la volpe si riposa et giacie,
Insin che non serà ben corredato.

Chè molt' è folle que' che cred' avere
Nessuna femina chessia sua propia,
Per don ched e' faciesse di su' avere.

Que' ch' ella vuol, la chegia 'n Atiopia,
Chè qua nolla pott' io ancor vedere,
E, s' ella ci è, sì porta la ritropia.

CLXXXIII

La Vechia

S' a l' altra parte elle son franche nate,
La legie slle tra' di lor francheza,
Dove natura, per sua nobileza,
Le mise, quando prima fur criate.

Or l'à la legie sì condizionate,
E'l àlle messe a sì gran distreza,
Che ciascheduna volontier s'adreza,
Come trornar potesse a franchitate.

Vedi l'ucciel del bosco quand' è 'n gabia;
E' chanterà di cuor, ciòvi fì' aviso,
Ma no gli piacie vivanda ch' egli abia;

Chè natura ['n] francheza l'à sì miso,
Che giorno e notte de l' uscirne arrabia.
Nonn' avrà tanto miglio, o grano, o riso.

CLXXXIV

La Vechia

E, se quell' uon desdir non si degniasse,
Anzi dirà, per farla più crucciosa,
Che n' à un' altra ch' èssì amorosa
Di lui, che per null' altro nol canbiasse;

Guardisi quella che non si crucciasse.
Con tutto ciò se ne mostri dogliosa
Di fuor, ma dentr' al cuor ne sia gioiosa,
Ancora più s'egli s'anegasse;

E dicagli che già quella vendetta
Non sarà fatta se non sol per lei,
Sì ch'ella il pagherà di quella detta.

Allor dallui sì mi dipartirei.
Di far amico mostere' gran fretta,
Sì ch' io in quella anghoscia il lascierei.

CLXXXV

La Vechia

S'avessi messo termine a un' ora
A due, c'avresti fatto gran follia,
E l'un con teco in camera sia,
E l'altro viene apresso san dimora;

Al di dietro dirai ch' egl' è ancora
El signior suo lassù, che non porìa
Far dimoranza, ma tost' una fia:
Il fante o voi, tornate a poca d'ora. —

E poi sì 'l butti fuori, e torni suso,
E traga l'altro fuor della burella,
Chè molto gli è anoiato star rinchiuso,

Po' si traga la guarnacha e la gonella,
Diciendo ch' ell' è tanto stata giuso
Per lo marito, ch' era nella ciella.

CLXXXVI

La Vechia

Ne' letto su si metta in braccio in braccio
Collui, insieme faccian lor diporto,
Ma dica tuttor: Lassa! crudel torto
È questo che 'nverso il mi' sire faccio. —

E nella gioia c' à, gli metta inpaccio,
Sì ch' egli abia paura e disconforto.
Dicierli dee che sarebe morto,
Sanz' averne rispetto, molt' avaccio,

Sell' uon sapesse che fosse collei:
Ed i' lassa, dolente, malaurata,
So che vitiperata ne sarei,

E ch' i' per man de' mie' sarei smenbrata. —
E in questa paura il metterei,
Che da lui ne sarebe più amata.

CLXXXVII

La Vechia

Quand' a quel lavorio messi saranno,
Ben sagiamente degie inoperare,
E l'un atender, e l'altro studiare,
Secondo ch' egli alor si sentiranno.

Nè sì non de' parer lor già affanno
Di voler ben a modo mantacare,
C'amendue insieme degian afinare
Lor dilettanza, e' dimorasse un' anno.

E sella donna non v' à dilettanza,
Sì s'infinga in tutte guise che vi sia;
Sì gline mostri molto gran senbiante.

Istringal forte e bascil tuttavia.
Quando l' uom avrà sua dilettanza,
Sì paia ch' ella tramortita sia.

CLXXXVIII

La Vechia

Se l' uon può tanto far ched ella vada
Al su' albergo la notte a dormire,
Si de' alla femina ben sovenire
Ched ella il faccia star un poco a bada.

E que' che guarderà tuttor la strada,
Ciertana sie che le parrà morire,
Insin ched e' nolla vedrà venire,
Chell' amor c' uom atarda, vie più agrada.

E quand' ella sarà a l'ostel venuta,
Sì dica a que' che n' è sì amoroso,
Ched ella per su' amor tropp' è arguta,

Che 'l su' marito n' è troppo gieloso,
Sì che dubita molto esser battuta :
Così gli faccia forte il pauroso.

CLXXXIX

La Vechia

Se quel gieloso la tien sì fermata
Ch' ella non poss' andar là ov' ella vuole,
Sì gli faccia intendente chessi duole
D' una sua gotta, ch' è d' averle usata ;

Perchè convien ch' ella sia stufata,
Chè colla stufa guerirsene suole.
Po' bullirà ramerin, e viuole,
E camamilla, e salvia, e fie bagniata.

E 'l gieloso dirà : Va arditamente,
E mena teco buona conpagnia. —
Ma molto ne fia nel su' cuor dolente,

Ma vede che desdir nol gliel porìa.
Quella mena con seco alcuna giente,
La qual sapranno ben sua malatia.

CXC

La Vechia

Ancor non de' aver femina credenza
Che nessun huon malìa farle potesse,
Ned ella ancor altrui, s'ella *potesse*
C' altri l'amasse contra sua voglienza.

Medea, in cui fu tanta sapienza,
Non potte far che Giesono tenesse
Per arte nulla ch'ella gli faciesse,
Si che 'nver lei tornasse la sua 'ntenza.

Sì non dea nessun don, che guari vaglia,
A null' amante, tanto la pregiasse.
Doni borsa, guanciale, o tovaglia,

O cinturetta che poco costasse,
Covriciefo, od aguglier di bella taglia,
O gumitol di fil, se gli 'l degniasse.

CXCI

La Vechia

Ma ciascun uon c' avesse in sè ragione
O che del mondo ben savio sarebe,
Ma' don di femina non prenderebe,
Chè non son chellacci di tradigione;

Chè quella che faciesse donagione,
Contra la sua natura pecherebe,
E 'n gran follia ciascun gliele porebe,
Sed ella nol faciesse a tradigione.

Perciò ciascuna pensi, quando dona,
Che doni nella guisa c' ò parlato.
Sì che, quand' ella avrà passata nona,

Il guardacuor suo sia sì fodrato
Ch' ella non cagia a merzé di persona;
E ciò tien tutto al ben aver guardato.

CXCII

La Vechia

Al ben guardar falli' lassa, dolente,
Checciò c' all' un togliea, a l' altro donava;
Come 'l danaro venia, così n'andava,
Non faciea forza d'aver rimanente.

I' era di ciascun molto prendente,
E tutto quanto a un ribaldo il dava,
Che puttana comune mi chiamava,
E mi battea la schiena ben sovente.

Questi era que' che più mi piaciea,
E gli altri, amici dolci i' apellava,
Ma solamente a costui ben volea.

Che mol[to] tosto s'apacificava
Co meco, s' [e]i battuta no m'avea,
Chè troppo dolzemente mi schufiava.

CXCIII

La Vechia

S' i' fosse stata, per l'anima mia,
Ben savia in giovaneza e conos[c]iente,
Ch' i' era allor sì bella e sì piaciente,
Che 'n ognie parte novelle ne gia,

I' sare' troppo richa in fede mia ;
Ma i' sì 'l dava tutto a quel dolente,
C'a ben far non fu anche conosciente,
Ma tutto dispendea in ribalderia.

Nè no gli piaque nulla risparmiare,
Chè tutto nol bevese e nol giucasse,
Tant' era tenperato a pur mal fare.

Sì c'a la fin convene ch' i' lasciasse,
Quand' i' non ebi più che gli donare.
E me, e se di gran richeza trasse. —

CXCIV

La Vechia

Così à quella vechia sermonato.
Bellacoglienza molto queta è stata,
E molto volontier l'à ascoltata,
E molto è nel su' cuor rasicurato;

Sì che seria legier a far mercato,
Se Gielosia non vi fosse trovata,
E tre portier che fanno gran veghiata,
Chè ciascun dotta d'esser barattato.

Di Malabocca, che già era morto,
Nessun di lor non faciea mala ciera,
Chè chi l'amasse sì faria gran torto;

Chè non finava di die, nè da sera,
Di dar a Gielosia nuovo sconforto,
Nè non diciea giamai parola vera.

CXCV

Bellacoglienza

Bellacoglienza la parola prese,
E sì rispuose, come ben parlante:
Gientil Madonna, i' vi fo grazie mante,
Che di vostr' arte mi siete cortese;

Ma 'l fatto de l' amor no m' è palese,
Se non se in parole trapassante.
Ched i' sia di danar ben procacciante,
I' n'ò assai per farne belle spese.

D'avere in me maniera bella e giente,
Acciò vogl' i' ben metter mia balia
In tal maniera, chessia sofficiente.

Se voi mi parlate di malia,
Ch'ella non può tornar già cuor di gente,
Credal chi vuole, ch' i' la teng' affollia.

CXCVI

Bellacoglienza

Del bel valetto che vo' mi parlate,
In cui tanta vertute è riposata,
Sed e' la sa, per me gli sia chitata;
S' i' l' amo, i' l' amerò come mi' frate.

Ma per le gioie che m'à presentate,
La mia veduta no gli fia vietata,
Ma venga, il più che puote, a la cielata;
E, sed e' piacie a voi, sì 'l ci menate.

Ma che sia fatto tosto san dimora,
Perciò che Gielosia non può sofrire
Ched ella stea sanza vedermi un' ora;

Che molte volte si parte per gire,
E 'l diavol, che di notte in lei lavora,
Sìlla fa mantenente rivenire. —

CXCVII

La Vechia e Bellacoglienza

La Vechia sì la va rasicurando,
E dicie : Sopra me lascia la cura
Di questo fatto. Non aver paura,
Chèd io il saprò ben andar cielando;

E gisse Gielosia tuttor ciercando
Qua entro, sì serìa grande sciagura
S'ella 'l trovasse, ma i' son sicura
Che poco le varrìa su' gir sogniando. —

Dunque potete voi farlo venire,
Ma ched e' si contegnia come sagio,
Che non pensasse affar nesun ardire. —

Figluola mia, e' non fecie anche oltragio
I' nessun luogo ch' i' udisse dire,
Ma troppo il loda l'uon di gran vantagio. —

CXCVIII

L'Amante e la Vechia

Alor sì fecier fine al parlamento.
La Vechia se ne venne al mi' ostello,
E disse : Avrò io sorcotto e mantello,
Sed i' t'aporto alcun buon argomento,

Che ti trarrà di questo tuo tormento? —
I' dissi : Sì, d'un verde fino e bello.
Ma, sì sacciate, non fia san pennello
Di grigio, con ogni altro guernimento. —

D'Amico mi sovenne che mi disse
Ched i' faciesse larga promessione,
Ma 'l più ch' i' posso, il pagar soferisse;

Avegnia ch' i' avea ferma 'ntenzione
De dar ben a coste', s' ella m'aprisse,
Che quell' uscisse fuor della pregione.

CXCIX

La Vechia

La Vechia disse allor : Amico mio,
Queste son le novelle ch' i' t' aporto :
Bellacoglienza salute e conforto
Te manda, se m' aiuti l' alto Dio ;

Sì ch' i' ti dico ben ched i' cred' io
Chella tua nave ariverà a tal porto,
Chettu sì coglierai il fior dell' ortò. —
Questo motto fu quel che mi guerio.

— Or te dirò, amico, che farai.
All' uscio, c' apre verso del giardino,
Ben chetamente tu te ne verai ;

Ed i' sì me ne vo 'l dritto camino,
E sì farò c' aperto il troverai,
Sì chettu avrai il fior in tuo dimino. —

CC

L'Amante

La Vechia a tanto da me si diparte,
E 'l camin ebe tosto passegiato;
E quand' i' fui un poco dimorato,
Verso 'l giardin n' andai da l' altra parte,

Pregando Idio che mi conduca in parte
Ch' i' de mia malatia fosse sanato.
Aperto l'uscio sì ebi trovato :
Ver è ch' era sochiuso tutto ad arte.

Co molto gran paura dentro entrai,
Ma, quand' i' vidi Malabocca morto,
Vie men del fatto mio sì mi dottai.

Amor trovai che mi diè gran conforto
Co l' oste sua, e molto m' allegrai,
Chè ciascun v'erano in tram[e] acorto.

CCI

L'Amante e Bellacoglienza

Com' i' v' ò detto, a tutto lor podere,
Lo dio d'amor e la sua baronia
Presti eran tutti a far senn' e follia
Per aconpiermi tutto 'l mio volere.

Allor pensai s' i' potesse vedere
Dolze-Riguardo per cosa che sia.
Inmantenente Amor a me lo 'nvia,
Di che mi fecie molto gran piaciere.

E que' sì mi mostrò Bellacoglienza
Ch' enmantenente venne a salutarmi,
E sì mi fecie grande proferenza.

E po' sì cominciò a merziarmi
Delle mie gioie, di ch' ell' avea voglenza
Di quel presente ancor guiderdonarmi.

CCII

L'Amante e Bellacoglienza

I' le dissi : Madonna, grazie rendo
A voi, quando prenderle degniaste,
Chè tanto forte me ne consolaste,
C'a pena mai magior gioia atendo.

E s' i' l'ò mai, da voi aver l' atendo ;
Sì c'a me piacie se ciò che pigliaste,
O la persona mia, ancora ingagiaste,
O la vendeste, mai non vi contendo. —

Quella mi disse : Molto gran merzede.
Di me, vi dico, fate 'l somigliante,
C'a bene, e a onore, i' v' amo affede. —

Delle sue cose i' non fu' rifusante,
Ma spesso falla ciò che 'l folle crede.
Così avenne al buon di Ser Durante.

CCIII

L'Amante e lo Schifo

Quand' i' vidi l'oferta che faciea,
Del fatto mi credett' eser ciertano.
Allor sì volli al fior porre la mano,
Che moltò ringrossato mi parea.

Lo Schifo sopra me forte correa
Diciendo : Tra' t' adietro, mal villano,
Chèsse m'aiuti Idio e San Giermano,
I' non son or quel ch' i' esser solea.

El diavol sì ti ci à ora menato :
Se mi trovasti a l'altra volta lento,
Or sie ciertan ch' i' ti parrò canbiato.

Me' ti varrìa che fossi a Benivento. —
Allor al capezal m' ebe pigliato,
E domandò chi era mi' guarento.

CCIV

Vergognia e Paura

Po', sent' il fatto : Vergognia e Paura,
Quand' ell' udiron quel villan gridare,
Ciascuna sì vi corse allui aitare,
E quello Schifo molto s'assicura.

Idio e tutti i Santi ciaschun giura
Ched ele 'l mi faranno conperare.
Allor ciascun mi cominciò a buttare :
Molto mi fecier dispettela dura.

E disson ch' i' avea troppo fallato,
Po' che Bellacoglienza per su' onore
E lei e 'l suo m' avea abandonato ;

Ched i' pensava d' inbolarle il fiore :
Dritt' era ch' i' ne fosse gastigato,
Sì ch' i' ne stesse ma' senpre in dolore.

CCV

L'Amante

Allor Bellacoglienza fu fermata
Da questi tre portier sotto tre porte,
E con una catena molto forte
Quella gientil ebero 'ncatenata.

Po' corser sopra me quella brigata,
E disson : Sopra te cadran le sorte. —
Allor credetti ben riciever morte,
Tanto faciean di me gran malmenata.

Sì ch 'i' misericordia domandai
A Paura, a Vergognia, e a quel crudele ;
Ma i' nessuna guisa la trovai.

Ciascun sì mi era più amar che fele;
Per molte volte merzé lor gridai :
Que' mi diciean : Per niente bele. —

CCVI

L'Amante

Come costor m' andavan tormentando,
E l' oste al die d'amor si fu sentita,
E sì cogniobon ch' i' avea infralita
La bocie, inmantenente misser bando,

Che ciascun si vada apparechiando
A me socorere a canpar la vita,
Ch' ella sarebe in poca d'or fallita,
Sed e' no mi veniser confortando.

Quando i porti[e]r sentiron quel baratto,
Inmantenente tra lor si giuraro
Di non renderla a forza, nè a patto.

E que' di fuor ancor si legaro
Di non partirsi se non fosse fatto,
E di questo trallor si fidanzaro.

CCVII

La Battaglia

Francheza si venne primieramente
Contra lo Schifo, ch' è molto oltragioso,
E per senbianti fiero e coragioso;
Ma quella si venne molto humilemente.

Lo Schifo sì ponea tropo ben mente,
Chè 'n ben guardar era molto invioso,
Che quella non potesse di nascoso
Entrar dentr' a la porta con sua giente.

Francheza mise mano ad una lancia;
Sì s' aperse per dare a quel cagnione,
E crudelmente contra lui la lancia.

Lo Schifo sì avea in mano un gran bastone,
E co lo scudo il colpo sillo schiancia,
E fiede allei, e falla gir boccone.

CCVIII

Lo Schifo et Francheza

La lancia a pezi a pezi à dispezata,
E po' avisa un colpo ismisurato,
Sì che tutto lo scudo à squartellato:
Francheza sì è in terra rovesciata.

E que' de colpi fa gran dimenata,
E la bella merzé gli à domandato,
Sì c' a Pietà ne prese gran peccato.
Verso il villan sìss' è adirizata.

E con uno spuntone lo gì pungiendo;
E di lagrime tuttora il bagniava,
Sì che 'l villan si venia rendendo,

C' aviso gli era ched egli afogava.
Allor Vergognia vi venne corendo,
Perchè lo Schifo socorso gridava.

CCIX

. . . .

Vergognia si venne contra Pieta*de*,
E molto fortemente la minaccia,
E quella che dottava sua minaccia,
Sì s'aparechia a mostrar sua bonta*de*,

Chè ben conoscie sua diversita*de*.
Vergognia a una spada la man caccia:
Sì disse: I' vo' ben che ciaschedun saccia
Ched i' te pagherò di tue derate.—

Allora alza la spada allei fedire,
Ma Diletto si venne allei atare,
E di suo scudo la sepe coprire,

E poi si torna per lei vendicare;
Ma Vergognia sapea sì lo schermire,
Che que' nolla potea magagniare.

CCX

. . . .

Vergognia mise allor man a la spada,
E sì se ne vien dritta ver Diletto.
Inmantenente lo scudo ebe al petto,
E disse : Come vuole andar, sì vada,

Chèd i' te pur farò votar la strada ;
O tu farai di piana terra letto. —
Allor lo fie' co molto gran dispetto,
Come colei c' a uciderlo bada ;

Sì che l'uccide giù tutto stenduto,
E sì l' avrebe fesso insino a' denti,
Ma quando Ben-Cielar l'ebe veduto,

Perciò ch' egli eran di stretti parenti,
Inmantenente sì gli fecie aiuto.
Vergognia disse : I' vi farò dolenti.—

CCXI

. . . .

Molt' era buon guerier quel Buon-Cielare.
Alzò la spada, et sì fiede Vergognia
Sì gran colpo ched ella tutta ingrogna,
E poco ne fallì d' atterra andare.

E poi la cominciò a predicare,
E disse : Tu non temi aver vergogna
Di me ; ched e' nonn' à di qui a Bolognia
Nessun, c' un fatto saccia me' cielare

Che saprò io, e per ciò porto il nome ? —
Vergogna sì non sepe allor che dire.
Paura lo sgridò : Cugina, come

A' tu perduto tutto tuo ardire ?
Or veghi ben che vita troppo dura,
Quando tu ài paura di morire. —

CCXII

. . . .

A la sua spada mise man Paura
Per soccorer Vergogna, sua vicina.
A Ben-Cielar diè per sì grande aina
Ched e' fu de la vita in aventura.

Contra lei battaglia poco dura.
Ardimento soccorse a l'amiccina,
Con una spada molto chiara e fina,
E sìlle fecie molto gran paura.

Ma tuttavia Paura si conforta,
E prese cuore in far sua difensione,
E disse c' amerìa me' d' esser morta,

C' Ardimento le tolga sua ragione.
Allora in testa gli diè tal' iscorta,
Ched ella 'l mise giù in terra boccone.

CCXIII

. . . .

Quando Sicurtà vide c' Ardimento
Contra Paura avea tutto perduto,
Sì cors' ela per dargli il su' aiuto,
E cominciò il su' torniamento.

Ma contra lei non ebe duramento.
Paura quello stormo ebe vincuto,
E anche un altro, se vi fosse essuto.
Ma Sicurtà sì ebe acorgimento.

Ispada e scudo gittò tosto in terra,
E mantenente, con anbo le mani,
A le tenpie a Paura sì s' aferra.

E gli altri, ch' eran tutti lassi e vani,
Ciascun si levò suso, e sì s' aferra
A quella zuffa, come fosser cani.

CCXIV

....

Molto durò trallor quella battaglia,
Chè ciascun roba e carni vi si straccia,
L'un l'altro abatte per forza di braccia,
Non fu veduta mai tal trapresaglia.

Chè que' d'entro facien troppo gran taglia
Di que' di fuor. Amor allor procaccia
Che tra lor una trieva sì si faccia
Di venti dì, o di più, che me' vaglia;

Chè vede ben che mai quella forteza,
Sella madre non v' è, non prenderebe.
Allor la manda a chieder per Francheza.

Contra colei sa ben non si terebe;
Chè, s' ella il su' brandon ver lor adreza,
I[n]mantenente tutti gli arderebe.

CCXV

....

Francheza sì s' è de l'oste partita,
E Amor sill' à ben incaricato
Ch' elli dica a la madre ogne su' stato,
Com' egli è a gran rischio de la vita,

E che sua forza è molto infiebolita;
Ch' ella faccia che per lei si' aiutato.
Allor Francheza sì à cavalcato,
E dritto a Ciecierono sì se n' è ita,

Credendo che vi fosse [a] ca diessa;
Ma el' er' ita in boscho per cacciare,
Sì che Francheza n' andò dritt' a essa.

Sott' una quercia la trovò ombreare.
Quella sì tosto in ginochie s' è messa,
E dolzemente l' ebe a salutare.

CCXVI

. . . .

Molte salute, Madonna, v' aporto
Dal vostro figluolo. E' pregavi, per Dio,
Che 'l socoriate, od egli è in punto rio,
Chè Gielosia gli fa troppo gran torto.

Chè nonn' à guar ched e' fu quasi morto
In una battaglia, nella qual fu' io.
Ancor sì par ben nel visagio mio
Che molto mi vi fu strett' ed a torto. —

Allor Venusso fu molto crucciata,
E disse ben chella forteza fia
Molto tosto per lei tutta 'nbraciata :

Ed a malgrado ancor di Gielosia,
Ella serà per terra rovesciata.
Nolle varrà già guardia che vi sia. —

CCXVII

. . . .

Venusso sì montò sus' un ronzino
Corsiere ch'era buon da cacciagione,
E con sua giente n' andò a Cicierone.
Sì comanda che sia [prest'] al matino

Il carro suo, ch' era d'oro fino.
I[n]mantenente fu messo i' limone,
E presto tutto, sì ben per ragione,
Che, quando vuol, puote entrar in camino.

Ma non volle caval per limoniere,
Nè per tirare il caro, anzi fè trarre
Cinque colonbi d'un su' colonbiere.

A corde di fil d'oro gli fè legare.
Non bisogniava avervi carettiere,
Chèlla dea gli sapea ben guidare.

CCXVIII

. . . .

Di gran vantagio fu 'l carro prestato.
Venusso ben matin v' è su salita,
E sì sacciate ch' ell' era guernita
E d' arco, e di brandon ben inpennato,

E seco porta fuoco tenperato.
Così da Ciceron sì s' è partita,
E dritta all' oste del figluol n' è ita
Con suo' colonbi che 'l car àn tirato.

Lo dio d'amor sì avea rotte le trieve,
Prima che Veno vi fosse arivata,
Chè troppo gli parea l' atender grieve.

Venus dritta a lui sì se n' è andata.
Sì disse : Figluol, non dottar, che 'n brieve
Questa forteza no' avremo aterata. —

CCXIX

. . . .

Figluol mi', tu farai un saramento,
E io d'altra parte sì 'l faroe,
Che Castitate i' ma' non lascieroe
In femina che agia intendimento,

Nèttu in uon chetti si' a piacimento.
Ed i' te dico ben ch' i' lavorroe
Col mi' brandone; sì gli scalderoe,
Che ciaschedun verrà a comandamento. -

Per far le saramenta sì aportaro,
En luogo di relique, *sì aportaro*
Brandoni, e archi, e saette; si giuraro

Di suso, e diser c' altrettanto vale.
Color de l' oste ancor vi s' acordaro,
Chè ciaschedun sapea le dicretali.

CCXX

. ...

Venus, che d' assalire era presta,
Sì comanda a ciascun ched e' s'arenda,
O che la mercie ciascheduno atenda,
Ch' ella la guarda lor tratutta presta.

E sì lor à giurato per sua testa,
Ched e' non sia nessun che si difenda,
Ch' ella de la persona nogli afenda;
E così ciaschedun sì amonesta.

Vergogna sì respuose: I' non vi dotto.
Se nel castel non fosse se non io,
Non crederei che fosse per voi rotto.

Quando vi piacie intrare a lavorio,
Già per minaccie no m' intrate sotto,
Nè vo', nè que' che d' amor si fa dio. —

CCXXI

....

Quando Venus intese che Vergogna
Parlò sì arditamente contrallei,
Sì gl' à giurato per tutti gli dei,
Ch' ella le farà ancor gran vergogna ;

E poi villanamente la ranpogna,
Diciendo: Garza, poco pregierei
Il mi' brandone, sed i' te non potrei
Farti ricoverare in una fogna.

Già tanto non se' figlia di Ragione,
Che senpre co' figluoi m' à gueregiato,
Ch' i' non ti metta fuoco nel groppone. —

Ed a Paura ancor da l' altro lato:
Ben poco varrà vostra difensione,
Quand' i' v' avrò il fornel ben riscaldato. —

CCXXII

....

Molto le va Venus minacciando,
Diciendo, se no rendono il eastello,
Ched ella metterà fuoco al fornello
Sì che per forza le n' andrà cacciando.

E disse : A .M. diavoli v' acomando,
Chi amor fugie, e' fosse mi' fratello.
Per Dio, i' le farò tener bordello,
Color che l'Amor vanno sì schifando.

Chèd e' non è più gioia che ben amare,
Rendetemi il castel, o veramente
Il farò i[n]mantenente giù versare ;

E poi avremo il fior ciertanamente,
E sì 'l faremo in tal modo sfogliare
Che poi non fia vetato a nulla gente. —

CCXXIII

....

Venus la sua roba à socorciata,
Crucciosa per senbianti molto, e fiera,
Verso 'l castel tenne sua caminiera,
E ivi sì s' è un poco riposata.

E riposando sì ebe avisata,
Come cole' ch' era sottil' archiera,
Tra due pilastri una balestriera,
La qual natura v' avea conpasata.

In su' pilastri una imagine avea asisa;
D'argiento fin senbiava, sì luciea;
Trop' era ben taglata a gran divisa.

Di sotto un santuaro sì avea :
D'un drapo era coperto sì, in ta' guisa,
Che 'l santuaro punto non parea.

CCXXIV

....

Troppo avea quel' imagine 'l [vi]saggio
Tagliato di tranobile fazone.
Molto pensai d' andarvi a prociessione,
E di fornirvi mie pelligrinagio.

E sì no mi parìa paruto oltragio
Di starvi un dì davanti ginochione,
E poi di notte esservi su boccone,
E di donarne ancor ben gran lo gagio.

Chèd i' era ciertan sed i' toccasse
Le r[e]lique, che disotto eran riposte,
Che ogne mal ch' i' avesse mi sanasse;

E fosse mal di capo, over di coste,
Od altra malatia, che mi gravasse,
A tutte m' avrìa fatto donar soste.

CCXXV

....

Venus allora già più non atende,
Però ched ella sì vuol ben mostrare
A ciaschedun, ciò ched ella sa fare.
I[n]mantenente l'arco su' sì tende,

E poi prende il brandone e sì l' aciende.
Sì nolle parve pena lo scocare,
E per la balestriera il fè volare,
Sì che 'l castel ma' più non si difende.

I[n]mantenente il fuoco sì s' aprese,
Per lo castello ciascun si fugio,
Sì che nessun vi fecie più difese.

Lo Schifo disse: Qui no sto più io. —
Vergogna si fugì in istran paese,
Paura a gran fatica si partio.

CCXXVI

. . . .

Quando 'l castello fu così inbrasciato,
E chelle guardie fur fugite via,
Alor sì v' entro entrò Cortesia
Per la figluola trar di quello stato.

E Franchez' e Pietà da l'altro lato
Sì andaron collei in conpagnia.
Cortesia sìlle disse: Figlia mia,
Molt' ò avuto di te il cuor crucciato,

Chè stata se' gran tenpo inpregionata
La Gielosia agi' or mala ventura,
Quando tenuta t' à tanto serrata.

Lo Schifo, e Vergogna con Paura
Se son fugiti, e la gol' à tagliata
Ser Malabocca, per sua disaventura.

CCXXVII

. . . .

Figluola mia, per Dio, e per merzede,
Agie pietà di quel leal amante,
Che per te à soferte pene tante
Che dir nol ti porìa in buona fede.

I[n] nessun altro idio chette non crede,
E tuttora acciò è stato fermo e stante.
Figluola mia, or gli fa tal senbiante
Che sia ciertano di ciò c' or non crede. —

Bellacoglienza disse: I' gli abandono
E me, e 'l fiore, e ciò ch' i' ò 'n podere,
E ched e' prenda tutto quanto in dono.

Per altre volte avea alcun volere,
Ma nonn' era sì agiata com' or sono.
Or ne può fare tutto 'l su' piaciere. —

CCXXVIII

....

Quand' i' udi' quel buon risposto fino
Chella gientil rispuose,..........
Ed a la balestriera m'adrizai,
Chè quel sì era il mi' dritto camino.

E sì v' andai come buon pellegrino,
Ch' un bordon noderuto v' aportai,
E la scarsella non dimenticai,
La qual v' apiccò buon mastro divino.

Tutto mi' arnese tal chent' i' portava,
S' è di condurl' al porto in mia ventura,
Di toccarne le relique i' pur pensava.

Nel mi' bordon non avea feratura,
Che giamai contra pietre noll' urtava;
La scharsella sì era san costura.

CCXXIX

....

Tant' andai, giorno e notte caminando,
Col mi' bordon che non era ferrato,
Che 'ntra duo be' pilastri fu' arivato.
Molto s' andò il mi' cuor riconfortando.

Dritt' a le r[e]lique venni apressi*m*ando,
E mantenente mi fu' inginochiato,
Per adorar quel corpo beato ;
Po' venni la coverta solevando.

E poi provai sed i' potea il bordone
In quella balestriera, ch' i' v' ò detto,
Metterlo dentro tutto di randone;

Ma i' non potti, ch' ell' era sì stretto
L' entrata, che 'l fatto andò in falligione.
La prima volta i' vi fu' ben distretto.

CCXXX

. . . .

Pe' più volte falli' allui ficcare,
Perciò che 'n nulla guisa vi capea ;
Ella scarsella c' al bordon pendea,
Tuttor disotto la faciea urtare,

Credendo il bordon me' far entrare,
Ma già nessuna cosa mi valea ;
Ma a la fine i' pur tanto scotea,
Ched i' pur lo faciea oltre passare.

Sì ch' io allora il fior tutto sfoglai,
E la semenza ch' i' avea portata.
Quand' ebi arato, sìlla seminai ;

La semenza del fior v 'era cascata,
Amendue insieme sìlle mescolai,
Che molta di buon' erba n' è po' nata.

CCXXXI

. . . .

Quand' i' mi vidi in così alto grado,
Tutti i mie' benfattori ringraziai,
E più gli amo cgi ch' i' non feci mai,
Che molto si penar di farmi grado.

Al die d'amor ed a la madre i' bado,
E[d] a' baron de l'oste chiamo assai
D' esser lor fedele a senpre mai,
E di servirgli, e non guardar ma' guado.

Al buono Amico e a Bellacoglienza
Rende' grazie mille e mille volte ;
Ma di Ragione nonn' ebi sovenenza,

Chelle mie gioie mi credette aver tolte ;
Ma contra lei i' ebi provedenza,
Sì ch' i' l' ò tutte quante avute e colte.

CCXXXII

. . . .

Malgrado di Richeza la spietata,
Ch' unquanche di pietà non seppe usare,
Che del camino c' a nome Troppo-Darc
Le piaque di vietarmene l'entrata;

Ancor, di Gielosia ch' èssì spietata,
Ched a gli amanti vuole il fior guardare ;
Ma pure 'l mio non sep' ella murare,
Ched i' non vi trovasse alcuna entrata.

Ond' io le tolsi il fior ch' ella guardava,
E sì ne stava in sì gran sospezone,
Chella sua giente tuttor inveghiava.

Bellacoglienza ne tenne in pregione,
Perch' ella punto in lei non si fidava,
E sì n' er' ella dona di ragione.



NOTES

NOTES

Les chiffres romains expriment le numéro d'ordre des sonnets, les chiffres arabes renvoient au *Roman de la Rose*, édition P. Marteau. Les notes suivies du signe (A) sont dues à M. A. D'Ancona; le signe (M) indique celles de M. E. Monaci. Le texte des citations du *Roman de la Rose* a été revu sur le mt. 438 de la Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier.

I

1749 : Li dieu d'amors qui, l'arc tendu,
1950 : Ainsi m' aïde, ainsi me nuist.

Cf. 1349, suiv. D'ileuques me parti atant,

4. C'est le verger de Déduit, v. 607 :

C'est cil qui est cest beau jardin,
Qui de la terre alexandrin
Fist ça les arbres aporter
Qu'il fist par le vergier planter.

7. *Allo*[*r*]. La *r* qui supplita non credo caduta della penna del copista; qui ebbe luogo la nota assimilazione fra liquide sì frequente nel toscano : cnf. III, 8; XVII, 14; e XLVI, 10; LXIV, 3, 7; CLXXX, 3 (M).

8. Les cinq flèches sont: Beautés, Simplece, Franchise, Compaignie, Beau-Semblant: v. 963-984. *Cortesia* au lieu de Franchise est expliqué par les vers :

Une autre en y out apelée
Franchise : eissi ert nommée
De valour et de courtoisie.

En effet, nous voyons v. 1833 :

Ainz m'a fait por mielz afoler
La tierce fleche eu cors voler
Qui Cortoisie ert apelée.

Si plus loin Franchise paraît comme flèche distincte, c'est le résultat d'une interpolation. Le mt. 438 donne :

En mon séant lores m'assis,
Mont angoissous et mont pensis;
Mont me destraint iceste plaie,
Et me semonst que je me traie
Vers le bouton qui m'atalente,
Mes li archiers me respuante.
Si m'en doi bien espuanter
Qu'eschaudei doit eve douter.

L'amant reprend néanmoins courage et arrive

Si prez du bouton que sentoie
La douce oudour qui en issoit.

C'est alors qu'Amour lui lance encore une flèche, Compaignie, dont les effets sont l'objet d'une description distincte, comme l'ont été ceux des quatre autres flèches.

Les manuscrits 246 et 247 de Montpellier et Méon, reproduits par MM. Michel et Marteau, donnent (leçon du 246, le plus ancien des deux manuscrits):

Vers le bouton qui m'atalente;
Mes li archiers me represente
Une autre flesche de grant guise:
La quarte fu, s'out nom Franchise.
Ce me dut bien espoventer,
Eschaudes doit l'iaue doubter.

Il est à remarquer que les effets particuliers de cette flèche ne sont point décrits. Ni la traduction de Chaucer, ni le manuscrit cité par M. Monaci (*Giornale di filologia romanza*, Luglio, 1878) ne connaissent ici de flèche appelée *Franchise*. J'ajouterai que le dernier éditeur du R. d. l. R., M. Marteau, cite précisément le passage que je crois une interpolation, comme un de ceux qui prouveraient que Guillaume de Lorris n'a pas eu le temps de revoir son ouvrage.

9. *à non Bieltà* : *non* est pour *nome*, comme *uon* et *on* pour *uomo*. Les premières personnes du pluriel sont aussi en *n* : *aven*, *sian*, etc. C'est une particularité du dialecte florentin.

12. *san dottanza* : *san* est pour *sanza* = *senza*; il revient partout. Cf. « sans doutance », provenç. *doptanza*.

14. *apella l'uon*. Corr. *apellal uon* = uomo l'apella (M). — On

trouve néanmoins dans la suite *uon* ou *huon* avec l'article, équivalant au français *l'on*.

II

1955 : Lors est demaintenant venuz.
2037 : Il m'a lores requis hostages.

2. Dieresi in *Tussaï* (M).
3. *E'* pour *eo*, « io ».
11. Comme M. Monaci l'avait déjà remarqué, ce vers fait allusion aux légendes si connues du Vieux de la Montagne et du Prêtre-Jean. Le premier dans les textes anciens est appelé *Veglio* ou *Vellio* : v. dans le *Morgante* l'épisode qui le concerne, c. XVII-XX. Les poëtes italiens du moyen âge citent souvent comme un modèle la fidélité de ses disciples. Guido delle Colonne :

   Perch' io son vostro più leal e fino
   Che non è al suo sengnore l'Assesino.

   Pour le Prêtre-Jean v. Fr. Zarncke, der Priester Iohannes, Leipzig, 1876-1879. — On sait le parti qu'Arioste a tiré de la légende relative à ce personnage : il cite les deux formes italiennes du nom :

   Gli diciam Presto o Preteianni noi.

III

2038 : Amis, dist-il, j'ai mainz hommages
2076 : Outrageus est qui plus demande.

1. L'auteur italien affecte de rejeter la date du mois de mai donnée dans le R. d. la R.; ses souvenirs personnels se rapportaient-ils plutôt au mois de janvier, ou a-t-il voulu protester contre l'abus fait en Italie comme en Provence des descriptions du printemps ? Le passage suivant, que j'emprunte aux *Canti del popolo italiano* de MM. Comparetti et d'Ancona, II, 43, est plus conforme aux habitudes traditionnelles et rappelle le début du R. d. l. R. :

   Il primo giorno di calen di maggio
   Andai nell' orto per cogliere un fiore,
   E vi trovai un uscellin selvaggio
   Che discorreva di cose d' amore, etc.

8. *segnio maggio*, seigneur suzerain. Comme le fait remarquer

plus haut M. Monaci, I, 7, il n'y a pas lieu de suppléer l'*r* qui disparaît devant la liquide ; quant à la forme archaïque *maggio*, elle est partout.

IV

2081 : Or a de s' aumoniere traite
2124 : Que je commant as finz amanz.

1. Corr. *Con una chiave d'or mi fermò 'l core.*
3. Corr. *l'à nett' e parato.* (A).
8. C'est l'amour *fin* et *loyal* dont parlent constamment les Troubadours et leurs imitateurs de tous pays. Ces deux mots, comme *fedele*, reviendront souvent.
14. *Argomento*, moyen. Cf. XXIX, 7; XLVII, 3; CXCVIII, 4.

V

2125: Sire, dis-je, por Dieu, merci,
2864: Mes cels ci te seront aidant.

Ce sont les commandements du dieu d'amour. Rien dans le texte français ne répond aux quatre derniers vers, dont le ton irrévérencieux rappelle plutôt certains passage de Jehan de Meung.

1. Diérèse dans *pacïenza.*
5. *servire.* Corr. *servir.*
6. *non n' alena.* Corr. *nonn alena* (A).
7. Ces *charte*, ou obligations souscrites, reviennent souvent. Cf. XLI, 5; LXII, 8; CXXXVII, 11.

VI

2855: Tout maintenant que Amors m'ot
3040: La traïson qu'avez couvee.

1. *Parte s'Amor.* Corr. *Partes'Amor* (A).—*Amor.* Corr. *Amore* (M). — V. imité du v. 16447 : « Lor esles batent, si s'en partent. »
12. Cette massue doit venir d'une rubrique. L'arme de Dangier est « un baston d'espine », v. 3275. Cf. XII, 4, et note.

VII

Allusions à l'ambassade de Pitié et de Franchise (XIII, XIV) et à l'arme dont Pitié se servira dans la bataille (CCVIII).

4 Pour tous ces personnages protecteurs de l'Amant, v. LXXIX.
6. Forse dieresi in *doglïoso* (M).

8. *guardia quell' ora.* Corr. *guardia ['n] quell' ora* (A). — Corr. *guardi' a quell' ora* (M).
13. Diérèse dans *Pïetanza.*

VIII

Cf. 13378 :

Se mestre Argus le bien contens
I vousist bien metre ses cures,
Et venist o ses dix figures,
Par quoi tout certefie et numbre,
Si n'en péüst il pas le nombre
Des granz contens certefier,
Tant séüst bien monteplier.

C'est un exemple curieux des transpositions qu'aime notre auteur. Ce passage est emprunté au discours de la Vieille. J'avais d'abord remarqué que c'était un équivalent des vers 3067 et suiv.

Cuer ne porroit mie penser
Ne bouche d'omme recenser
De ma dolor la quarte part.

Or, comme l'auteur s'applique à tirer parti des pensées et même des mots qui l'ont frappé, nous retrouvons ces vers traduits dans le discours de la Vieille, CLI, 1, 2, à un endroit, il est vrai, où Jehan de Meung paraît, de son côté, se rappeler les vers de Guillaume de Lorris.

1. *Arghus.* Corr. *Argusso.* Nous trouverons à peu près partout *Venusso.* Les poëtes italiens qui imitaient ou traduisaient des textes français, terminent ainsi très-souvent les noms propres latins en *us*. Ils suivaient notre prononciation et ajoutaient l'*o* final italien. Dans l'*Intelligenza* nous voyons *Sestusso, Vergenteusso, Olimpusso, Argusso* etc... cf. C, 2 et note.
3. *a conto, regole, e.* Tolgasi la virgola dopo *regole* (M).
4. *com' on save. On* pour *uon* ou *uomo.* Nous le rencontrerons souvent. — *save* de *savere,* comme *ave,* si fréquent chez les vieux poëtes, de *avere.*
7. *mesprigione,* franç. *mesprison,* prov. *mespreizo,* faute.
9. *Ed àlle mi.* Corr. *Ed àllemi* (A).
11-12. Punto dopo *promesse,* virgola dopo *metto* (M).

IX

3077: En tel point ai grant piece esté,
3178: Ne puet estre qu'il ne foloit.

7. *a' troppo*. Corr. *à' troppo*.
11. Punto dopo *danza* (M).
12. *Che*. Corr. *Chè* (M).
14. *non n'è*. Corr. *nonn è* (A).

X

3181: Quant j'oï cest chastiement
3203: Si m'ennuie qui me chastie.

2. *die* revient souvent dans l'expression *die d'amore:* XV, 12; XXXV, 13; XXXVII, 9, etc., une fois avec le sens de Dieu : LXXX, 4. — *era 'nservito*. Corr. *era 'n servito* (A).
7. Dopo *gradito* punto e virgola (M).
8. Punto dopo *parlava* (M).
12. *Sed il*. Corr. *Sed i' 'l* (M).
14. *a mente*. Forse a *niente*. (M).

XI

3204: Atant Raison s'est departie
3259: Qui le chue et qui le blandist.

4. Punto dopo *confortare*. (M).
6. *E disi gli come*. Corr. *E disigli com' e'* (A).
10. *Usanza*, et plus bas *dottanza*, *pietanza*, tous mots de la langue des troubadours.
14. *nè sanza pietanza*. Corr. *nè san' pietanza* (A) Cf. I, 12.

XII

3260: Tant parla Amis et tant dist
3282: Si com vous saurez commander.

4. Corr. *spino*. Cf. VI, 12. L'arme de Dangier est un bâton assez solide pour renverser Franchise et briser ses armes. V. CCVII et CCVIII.

12, 14. Corr. *amendallo*, *inghanallo*, qu'exige la rime *fallo*. Cet adoucissement de l'*r* finale devant *l*, fréquent chez les poëtes et même chez les prosateurs anciens (V. *Tavola Rotonda*), est resté dans l'usage populaire. Cf. à la rime

LXIV 3, 7 ; XC, 6, 7, et dans le courant du vers : XLVI, 10; CLXXX, 3. Pour la suppression ou l'adoucissement de l'*r* devant d'autres liquides que *l*, cf. I, 7 et note; et XLV, 1, 5, 8 et note.

XIII

3369: Si com g' estoie en ceste peine
3406 : Quant il voit que l'en le souploie.

3. Mt. *man Francheza.*
5. *Diceria*, discours. Cf. Lapo Gianni, C. Donna se 'l prego della mente mia, v. 5.
6. Lire *tuffaï.*
7. *Valletto.* Cf. R. d. l. R., 10,306 :

Li beau vallet, li preuz, li gent.

8. *E prode, e franco.* Tolgasi la virgola dopo *prode* (M).
10. *sergiente.* Le mot est pris du discours où l'amant réclame la bienveillance d'Amour. V. 2101 :

Mes serjant en vain se travaille.

La forme italiane est plutôt *servente ;* cependant *Lucano*, disc. de César à ses soldats : « Cattivi cavalieri e malvagi *sergenti.* »
12. *soffera'* pour *sofferra'* suivant l'habitude qu'a ce texte de ne pas redoubler la consonne. Cf. LXVIII, 9 ; *sofferria* bien écrit, CXLII, 13. — Pour la métathèse de l'*r*, v. LV, 12, et note.
14. *aolente.* Plus près du latin *adolens* que l'orthographe ordinaire *aulente.* — *Aolente* per *aulente* può anche derivarsi da *olente*, come da *onore* deriva *aunore*, *auriente* da *oriente* ecc. (M).

XIV

3407: Pities a dit: c'est veritez
3438: Qui por nos deux ne velt rien faire.

1. *parlamento.* Cf. Intelligenza, 121 : Pompée

Dipinto v' è come fè parlamento.

2. Pitié n'est représentée en larmes qu'à la fin du R. de la R. Cf. CCVIII, 10-12.
4. *meo* en une syllabe, Cf. VII, 5.
8. *intendimento :* intention, prov. *entendemen.*

12. *Salute*, féminin comme en provençal *la salut*, fréquent dans les poésies lyriques de Dante.

14. Une syllabe de trop. Lire sans doute *i* au lieu de *gli*.

XV

V. 1-6 : 3439 : Lors ne pout plus Dangier durer,
3446 : Je n' i metrai jamais arrest.

Dans le reste du sonnet, *lo Schifo* résume les paroles de Bel-Acuel (v. 3519) et, pour motiver l'intervention, assez inattendue, il faut l'avouer, du brandon de Vénus, lui, le représentant de la pudeur, il conseille aux gentes messagères de recourir à la dame au dieu d'amour.

1. « Franchise la bien emparlée. » — Cf. 1288 : « Aeointables et beau parliers. »

9. Peut-être : *figluola Cortesia*: cf. 2887:

Filz fu Cortoisie la sage.

Cf. XLIX, 6 : il consiglio Ragion ; CXXIII, 8 : la giente Gieso-Cristo ; CXLIV, 7 : Isotta, l'amica Tristano, et le titre de CXXVI.

11. *ricredentia*. C'est le provençal *recrezensa* avec le sens de lâcheté ; cf. 3819 :

Trop estes recreant et lasches.

XVI

3479 : Or sui chaüz, ce m'est avis,
3532 : Et a erres du remanant.

Lo Schifo, oubliant le conseil qu'il a donné, invite l'Amant à ne pas toucher à la fleur. Dans l'original, c'est Bel-Acuel qui parle.

5. *gichito*, humble. Cf. Lapo Gianni :

Il tuo sembiante sia cortese e piano
Quando davanti le starai gecchita.

XVII — XX

3544 : Mès Venus qui touz jors guerroie
3607 : Ai pris de la rose erramment.

Remaniement : l'effet du brandon se produit avant le discours de Vénus, et dans l'original Bel-Acuel n'envoie pas à l'Amant les messagers Beau-Semblant et Dous-Regard.

XVII

6. *tranobile fazone*. Expression épique. On trouve plus loin

tranobile, CCXXIV, 2 ; *tratutta*, XLVI, 9 ; CCXX, 4 ; *tratutto*, CXXXVIII, 12; *tretutto*, CLXXXII, 5 ; *trapiaciente*, CXLVI, 5; *trapassante*, CLXIX, 9; CXCV, 6.

8. Comparaison étrangère à l'original.

11. Corr. *cuor[e]* o *mïo* (M).

14. *ve[r]*, pour *verso*. L'*r* se modifie ou disparaît devant la liquide du mot suivant. V. I, 7 et la note, et ajoutez aux passages cités LXXXVII, 10.

XVIII

2. Corr. *Venusso*.

5. *bello, e avenante* etc. Corr. *bello e avenante*, etc, e così nel v. 8 e altrove (M).

10. *piaciente*. Corr. *piaciere*.

XIX

6. *bisogniava*. Corr. *bisogniava ch' i' 'l ?* (M) —. Le sens me paraîtrait demander : Che *non* mi, ou Che non bisogniava.

8. Punto dopo *tardo* (M).

XX

4. *Che di gioia perde*. Corr. *Che di gioi' perde'* (A).

7. *quella. Col viso chiaro*. Corr. *quella col viso chiaro* (A).

XXI

3608 : Se j'oi joie nulz ne demant :
3662 : Estre à Estampes ou à Miaus.

Le R. d. l. R. ne dit pas que Malebouche éveille Chasteté, ne parle pas de la colère de Dangier, et n'annonce pas le second entretien de Raison, avant lequel s'arrête d'ailleurs l'œuvre de Guillaume de Lorris.

2. Dieresi in *prezïoso* (M).

12. *ritornò*. Corr. *tornò* (A).

XXII

Castità se plaint à Gielosia de l'abandon où elle est laissée. Elle est muette dans le R. d. l. R., et l'allusion à la jalousie des Lombards et des Toscans est un trait purement italien. Le développement dérive d'un passage du discours de jalousie à Bel-Acuel, v. 3677 suiv.

Trop s'est de toi Honte esloignie.

6. Cf. 3816 : Fols est qui en vous s'aséüre
De garder rose ne bouton.

8. Punto dopo *entrata* (M).

14. *fìa*. Corr. *fia*, e così XXIV, 10; XXVII, 7, 8; XLII, 3 ecc. (M).

14. *possa mendare*. Corr. *poss' amendare* (M).

XXIII

Deux passages principaux :

3733 : Honte, Honte, dist Jalousie,
3769 : Mal lour fist onques beau semblant.
3659 : Et quant ele se fu levée,
3684 : Por moi et lie avelenir.

Le R. d. l. R. ne parle ni de l'Université de Bologne, ni de la Catalogne.

1. *guardia*. Corr. *guarda*.

7. *dise le*. Corr. *dissele* (M).

13. Cf. Dante, Par. VIII, 77: « L'avara povertà di Catalogna. »

XXIV

3770 : A cel mot vint Poor tremblant
3880 : S' ele le cuilloit en haïne.

5. *aina*. Prononcer *aïna*. Cf. *haïne* dans le vers français ci-dessus, et CCXII, 3.

10. *mal balito*, maltraité. Cf. R. d. l. R., 3423:

Or est-il mort et mal bailliz.

14. Bonaggiunta Urbiciani parlant des effets de l'amour :

S' egli è villano, in cortesia lo muta.

Ici ce serait le diable qui aurait opéré le miracle. Pour ce lieu commun des troubadours que Dante n'a pas dédaigné, v. Nannucci, Manuale, I, 143.

XXV

3805 : En cel conseil se sont tenues,
3866 : S' onques Jalousie connui.

2-3. Il out en lieu de chevecel
A son chief d'herbe un grant moncel.

8. Dieresi in *Gielosïa*; e così in *udïo* XXVI, 1 ; in *Gielosïa*, XXVII, 1 ; LII, 5 ; in *cortesïa*, LVIII, 4 ; in *Consiglïo* LXVIII, 2? in *Pacïenza* LXXIX, 9 ; *curïosi* LXXXIX, 8; *religïoso* XC, 9 ; *religïone* 12 ; ecc. ecc. (M).

12. L'en ne puet faire espevrier
En nule guise de busart.

XXVI

3867: Lors leva le vilain l'a[um]uce,
3932: M'a porchacié ceste sausse.

2. *mispreso*. Toujours dans le sens de commettre une faute, *mesprigione*. — Remarquer les rimes de même racine: 2, 3, 6; 9, 11, 13; 10, 12, 14. C'est une recherche. Pour les *Soneti equivoci, bestizati e astizati*, v. Gidino da Sommacampagna, Trattato dei ritmi volgari, p. 171-202. Dans le Morgante, c. II, ott. 8, discours de l'abbé à Roland:

Così sempre s'affanna il corpo e l'ombra
Per quel peccato dell' antico pome;
Io sto col libro in man qui il giorno e l'ombra,
Tu colla spada tua tra l' elsa e 'l pome
Cavalchi e spesso sudi al sole e all' ombra;
Ma di tornare a bomba è il fin del pome.
Dico che ognun qui s'affatica e spera
Di ritornarsi alla sua antica spera.

9. *ricignia*, p. *arriccia*. Cf. *rechinhar* et *rechigner*.

10-14. Des or mais est changié li vers,
Car Dangier devient plus divers,
Et plus fel qu'il ne souloit estre.
....
Car je sui en enfer choïz.

10. *diverso*. Cf. LVI, 10; CCIX, 5; Tesoretto, II, 78; Dante, Inf. VI, 13.

XXVII

Premier quatrain: 3939-3943:

Mes or est tenz, que ge vous die
La contenance Jalousie,
Qui est en male soupechon.
El païs ne remeist machon
Ne fort homme que l'en ne mant.

Le second quatrain est tiré des reproches que Jalousie fait à Bel-Acuel et à Honte. Le premier tercet est tiré du discours de la Vieille, v. 13545:

Mes la garde fust perilleuse

Por la grant beauté merveilleuse.

Le second tercet est tiré du discours des Barons, v. 11124 suiv.

Mes que Venus i soit presente.

1. *sospeccione*. Cf. *soupechon*. V. CLXXI, 14 et note. Il emploie aussi l'orthographe *sospezone*.

10. *sellei*. Corr. *s'ellei* = *s' en lei* (M).

XXVIII

3944: Si fait faire au commencement

3994: Où il a rosiers à plenté.

5. *cassero*. Corr. *casser*. Mot d'origine orientale. Cf. *al-cazar*.

10. *tori*. Corr. *torri* (A).

12. *caditoie*. Corr. *caditoi'*.

XXIX

3995: Dedenz le chastel a perrieres

4008: S'il n' i éüst avant meslée.

3. Manca una sillaba nella prima parte del verso (M). — Corr. *Ch' egli non*.

8. *ghatto*, chat, sorte d'abri que les assiégeants faisaient avancer contre la place.

XXX

4009: Jalousie a garnison mise

4034: Il garde la porte destrois ;

3. *come gli*. Forse è da leggere *com' egli* (M).

11. *iera* ici et v. 14 pour *era*, français *iere*. Cf. LXXVII, 5 et note.

11-13. La rime indique les formes plutôt provençales *provedensa*, *intensa*.

12. *di dietro*. Corr. *dietro* (A).

XXXI

4053: Jalousie que Dex confonde!

4078: Ele sout toute la vielle dance.

14. *del ligniagio Salvagnione*. *Selvain*, in italiano *Salvagno*, è presso i romanzieri francesi celebre tipo di ladro : e se la vecchia era di quel lignaggio, si avverava il proverbio che in casa di ladri non ci si ruba (A).

XXXII

4079 : Tout maintenant que Jalousie
4089 : Puet ele estre tout aséür.
4034 : Et si sachiez qu'as autres trois
4052 : Trueve a chascune quelque herne.

7. *afese.* Cf. *afenda* CCXX, 7 ; *argogliosi* CXVIII, 4.
8. *ricador poi le prese.* Corr. *ricador* (ricaddero) *poi le sorte.* Cf. CCV, 6 (A).

XXXIII

Ce sonnet et le suivant répondent, sans en être la traduction, au long monologue de l'Amant à la fin du poëme de Guillaume de Lorris. L'imagination de l'auteur s'élève pour trouver une inspiration égale à celle qui a dicté la comparaison du paysan et le portrait de la fortune. Les deux derniers vers sont une traduction. Rose, 3062 :

Nul n'a mal qui amors n'essaie.
Ne cuidez pas que nulz connoisse,
S'il n'a amé, qu'est grant angoisse.

Cf. Dante da Maiano :

Null' uomo può saver che sia doglienza,
Se non provando lo dolor d'Amore ;
Nè può sentir ancor che sia dolzore,
Finchè non prende della sua piacenza.

Nannucci cite à propos de ce quatrain les vers suivants de Giraud le Rouge :

Nuls hom no saup que s'es gran benanansa
S'enans no saup cals es d'Amor l'afans.

XXXIV

Plusieurs passages dans Guillaume de Lorris ; répond aussi au monologue de l'Amant dans Jehan de Meung.

3925 : Or revendront plour et souspir,
3932 : M'a porchacié ceste sausse.
3065 : Amors mont bien vers moi s'aquite
De la peine qu'il m'avoit dite.
2351 : Quand tu auras ton cuer donné
2691 : Il n'est voirs que nul mal n'avient

4289 : Et si l'ai je perdue espoir
4450 : Ja n' i sera autre mon lais.

1. Corr. *sospir.*— *Afrizione*, afflizione : *r* pour *l*, comme dans *compressione* p. complessione, CVII, 9.

5 Corr. *tal*[*e*] o *distruzione* ? (M).

XXXV — XL

4455 : — suite, *passim.*
Tant comme ainsinc me démentoie.

XXXV

4. *spera*, speranza. Cf. prov. *esper.*

6. « Raison la bele, l'avenant. » — *corso.* Sottintendendo *troppo* potrebbe credersi che avesse a dire : *tu se' andato spacciato*, etc. (A)

XXXVI

4. *messo 'n asiglio*, p. *messo in assillo.* La métaphore est tirée de l'épouvante furieuse dont est saisi un troupeau de bœufs quand il est tourmenté par la mouche *asile.*

6. *lassci.* Usarono spesso gli antichi la geminazione della lettera *s* per distinguerne il suono duro ; così anche i Provenzali (M).

7. *guerero*, ennemi ; cf. provençal *guerrer*, *guerrier ;* franç. *guerrier.*

XXXVII

2. *Poite ciaschun secondo dicretale. Poite* potrebbe sciogliers in *Poi t' è: secondo* potrebbe voler dire *favorevole*, e il senso sarebbe : *Poi ciascun decretale t' è secondo.* Anzi levando il punto alla fine del verso antecedente, il senso generale sarebbe questo : *Poichè ciascun decretale ti è favorevole, il falsare tal saramento è san* (sanza) *peccato.* O anche potrebbe espungersi l'*e* di *e san peccato* e intendere *Poite* per *Puote,* e vorrebbe a dire : *Ciascuno può, secondo il decretale, falsare senza peccato tal saramento* (A). — *Poite* per *Puote* non mi sembra probabile ; preferirei *Poi t' è*, ponendo virgola dopo *peccato ;* e trovo giusta la prima congettura del D'A., la quale mi fa credere *ciascun secondo* invece di *secondo ciascun* sia da attribuire ad una scorsa del copista anzichè dell' autore (M).

8. *disavorato.* La forme italienne serait *dissaporato.* Cf. Intelligenza, st. 4 : *assavora' lo.* Provençal : *assaborar, dessaborar:* Brev. d'Amor : Se fenhon *dessaboradas.*—Français : *savorer, assavorer.*

XXXVIII

1. Convien correggere *vuo[i]* o *trar[e]* (M).
11. Cf. CCXXII, 9. — Bernard de Ventadour:
Que val vivre ses amor,
Mas per far enueg a la gen?
13. *tuttavia.* R. d. la R. 3318, *toutes voies.*

XXXIX

9. *ditutto.* Corr. *di[s]tutto* = « disdutto » o « disdotto » (M). C'est le français *déduit,* plaisir. Cf. Intelligenza, 70 : *disdotti;* 204, *sdutto.*

XL

3. *lavoro.* Corr. *lavor,* e così al v. 12 (A).

XLI

1-11. 6057 : Neporquant si ne voil-je mie
6100 : Par Hecho sanz querre autres prueves.
1. *Ragione.* Corr. *Ragion.*
3. « Met, s'il te plaist, à moi t'entente. »
7. *Francia.* Corr. *Franza.*
7-8. Porrei virgola dopo *Francia,* e punto dopo *parte* (M).
12-14. Cf. XLIII et renvoi au R. d. l. R. — La comparaison emphatique au soleil et à la lune n'est pas dans le texte français.

XLII

7503 : Mes je vous pri por Dieu merci,
7526 : Puisque mon cuer aillors s'atent.
2-4. Dante da Maiano:
Per lungia sofferenza
Non cangio la mia intenza
Da voi, Donna valente.
6. *gradato.* Varrà per « disceso »? oppure si dovrà leggere *già dato?* (M).

XLIII

1-11 : 3084 : El ne fu vielle ne chanue,

3101: Per qu'il soit teil que il la croie.

Quelques traits sont tirés du même passage que XLI ; ainsi v. 4:

Et te mire en mon cler visage.

L'auteur a ainsi fondu ensemble les deux portraits de Raison.

12-14 : Commencement du développement sur Socrate:

6109, suiv.: A Socrates seras semblable

6451, suiv.: Ja soit ce que devant dit t'aie

7171, suiv.: Por ce fu Socrates itelz

XLIV

Premier passage sur Socrate.

7. *noie*. Corr *noi'*.

9. *bilanza*, p. bilancia, rimant avec *pesanza, amanza.*

XLV

4827: Ne cuidez pas que j'es dessemble.

4866: Son tenz, chastel, cors, ame et los.

1, 4, 5, 8. La rime doit être en *almi*, comme l'indiquent *salmi* et *spalmi*, (p. *sparmi*); il faut donc lire *ascoltalmi* et *biasimalmi*, à moins d'admettre que l'auteur s'est souvent contenté de la rime par assonance. Cf. XII 12-14; XC, 6, 7.

11. *bleza*. C'est le français *blesser*.

XLVI

1-11: 4595: Quant j'oi bien Raison entendue

4606: Ne mais a moi tout soulement.

12-14: Cf. les deux réponses de l'Amant :

7193: Dame, fis-je, puet autre estre,

7503: Mes je vous eri por Dieu merci,

Et ces vers auxquels Durante songeait sans doute,

2999: Ce est ma mort, ce est ma vie,
De nule rien n'ai plus envie.

1. Cf. 4596: Qui por noient s'est debatue

XLVII

7531: Quant Raison m'ot si s'en retorne,

7543: Mes or me dites quelz nouveles.

4. *de laccio* per *del laccio*, sdoppiamento come LXXXVII, 11, *I luogo* per *Il luogo* ; LXXXVIII, 4 *De luogo* per *Del*

luogo; XCVII, 2 *I lupo* per *Il lupo*, ecc. (M). —Cf. CLXIV, 1, *Ne libro* pour *Nel libro*; CLXXXVI, 1 *Ne letto* pour *Nel letto*; CCXIII, 3 et CCXV, 10 *ela* p. *ella*; CLXXX, 6, *Alor* p. *Allor*. — L'expression elle-même est au R. de l. R. v. 3500 entre autres :

Et Amors plus et plus me lie,
Et tout ades estraint ses las.

6,7. Direi di leggere *fu*'['*n*] *maggior tormento*, ovvero lasciando com' è, leggere nel seg. *ched e' fu* invece di *ched i' fu*' (A).

XLVIII

Cf. 7562, suiv. Ha trop i a fors ennemis.

XLIX

7545 :....Et je li conte
Si comme avez oï eu conte;

puis s'écarte du texte et commence aux v. 9-14 le second discours d'Ami : 7585-7608 :

Compainz, ne vous desconfortez,
Quant vous ne le poez lessier.

3. *Al buon Amico che non fu di Puglia*. Forse : *Non fu falso e bugiardo come un pugliese*. Forse i pugliesi dopo il tradimento fatto a Manfredi, a cui accenna Dante Inf. XXVIII, 16, avevano mala riputazione (A).

5. Mt. *che n sie acietato*. — *acietato*, c.-à-d. accettato.

10. *su' 'managio*. Corr. *omanagio*. (A). — La correzione *omanaggio* proposta dal D'A. è confermata dal LXXVII, 9, e dal CXIV, 4 (M).—Cf. le provençal *homenatge* G. Faidit :

Pueis vi mon humil semblan
E receup mon homenatge.

11. Cette idée est partout : Peire Vidal :

E per esfortz venz om lo bon sufrent.

Jacopo da Lentino :

Per soffrenza si vince gran vittoria.

Cf. Dante da Maiano : *Per lungia sofferenza*.

L

7635 : Mes prenez garde toute voie

7700: Por ce porrez estre au desoure.

2. *malsenbiante*. Corr. *mal senbiante* (A).

9-11. Cf. 7723-7727, où cela est dit de la Vieille:

Ainsinc vous estuet demener;
Les bras au col doit l'en mener
Son ennemi pendre ou noier,
Par chuer, par aplanoier,
S' autrement n'en puet l'en chevir.

LI

1-4. 7609: Or vous dirai que vous ferez:
7634: Se par autre n'est destornez.

5-14. 13029: Mais trop est malement janglerres
13040: Li lerres, il m' auroit honnie.

4. *là ov' è*. Corr. *là 'v' è?* Cf. LXIII, 14.

7. *maltranello*. Corr. *mal tranello*.

8. *'tenza*. Corr. *'ntenza*, ou plutôt *tenza*.

10. *fa*. Corr. *fa'* (A).

LII

1-6: 7701: La viele qui Bel-Acuel garde,
Servez ainsinc : que Mal-Feu l'arde!
Et ce faites a Jalousie,
Que notre Sires la maudie,

7-8: 7747: Et se vous ne pouvez donner,
Par promesse estuet sermonner.
Prometez fort, sanz delaier,
Comment qu'il aille du paier.

9-14: 7733: Aprez ausinc vous contendrez
7743: Por apaisier lor presentez :

8. *lo* pour *lor*.

10. Mt. *Betouricieri*. Le copiste a confondu *c* et *t*, ce qui prouve l'ancienneté du texte qu'il avait sous les yeux et n'a pu déchiffrer l'*f*. Le R. de la R. parle ici de « chapeaus de fleurs », mot traduit par *covriciefo* CXC, 13. *Cuevre-chief* figure d'ailleurs parmi les présents à offrir à une dame, v. 10124.

— Mt. *'ntecciatoi*. Le mot est bien écrit CXXXVIII, 10.

LIII

7747: Et se vous ne povez donner

7778: Lor ostassent du col la corde.

1. Mt. *proessa.*

2-3. Le texte : « Jurez fort et la foi bailliez. »

12. *molle* fr. mouiller; *mollare* n'a plus ce sens qu'a gardé l'adjectif *molle.* Les terminaisons en *e* à la première conjugaison sont fréquentes chez les anciens poëtes.

14. *bolle.* R. d. l. R. 8181 : « Mes par traïson le boulez. » Cf. CCIV, 12.

LIV

7789: Et se a elz ne puez aler,
7812: Se mont n'estoient vezié.

LV

7813: Cist portier, c'est chose séüre,
7850: Mont durement, quant on les lait.

Le sonnet laisse de côté les portiers allégoriques du R. de la R. et s'adresse directement à la Dame.

12. *enterrà* par métathèse p. *entrerà.* Cf. soffera' = sofferrai XIII, 12 et LXVIII, 9; interrai LXXV, 5; enterai = enterrai, LXXXVII, 2; mosterà = mosterrà CLXXXI, 14. Chez les poëtes italiens anciens, les exemples abondent. Dans le R. de la R., j'en relève quelques-uns sans chercher beaucoup :

4515: Or te demousterrai sans fable
11108: Qui remousterront lor proece
11120: Franchise et Pitie souferront
Contre Dangier et l'asserront.
13117: Et s'el ne velt je enterrai
14599: Moult volentiers i enterroient

LVI

1-11 : 7851 : Li mariniers qui par mer nage,
Cerche mainte terre sauvage,
Tant regarde-il à une estoile,
Ne queurt-il pas touz jors d'un voile ;
Ainz le treschange mont souvent
Pour eschiver tampeste ou vent;
Ainsinc cuer qui d'amer ne cesse
Ne cort pas touz jors d'une lesse.

Or doit chacier, or doit foïr,
Qui velt de bone amor joïr.

1. *marinaio*, Corr. *marinai'*.
5. *fugire*. Corr. *fugir*.
10. *diversa*. Cf. XXVI, 10 et note.

LVII

10279: Briefment de toutes les puceles
10306: Li beau vallet, li preuz, li gent.

Les deux derniers vers, ajoutés comme transition, conviendraient mieux au discours de la Vieille.

8. *podesta*. Nous avons déjà rencontré plusieurs fois des formes diverses de ces mots dérivant du latin *tas*, *tatis* ; voici le tableau complet des rimes où ils figurent:

II, 10, 12, 14: fedeltate, veritate, lealtate.
LVII, 1, 4, 5, 8: richesta, presta, testa, podésta.
LXXXVIII, 2, 3, 6, 7: ascoltate, veritate, salvitate, ghigniate.
LXXXIX, 7: amista.
XC, 1: povérta.
CVI, 1, 4, 5, 8: povertate, nimistate, amistate, neciessitate.
CIX, 2, 3, 6, 7: pover*tade*, veri*tade*, pie*tade*, mendichitate.
CXI, 11: santate.
CXVI, 2, 3, 6, 7 ; nimis*tade*, veri*tade*, digni*tade*, tagliare (corr. tagliate).
CXVII, 1, 4, 5, 8: dislealtate, bel*tade*, ghignate, povertate.
CXXXV, 2, 3, 6, 7: ascoltiate, veritate, nimis*tade*, amis*tade*.
CXLVII, 2, 3, 6, 7: bieltate, cominciate, duritate, fallate.
CXLXXXVIII, 8: franchitate.
CCIX, 1, 4, 5, 8: pie*tade*, bon*tade*, diversi*tade*, derate.

J'ai souligné la forme en *ade* parce qu'ici elle ne donne qu'une rime par assonance.

LVIII

1-8: 8597: Si sont eles voir presque toutes.
8668: Qu'elz ne courent fors as borsées.

9-14: Idées empruntées au discours de la Vieille.

12. La mesure indique *gioie*, cf. CXCVI, 5; ou *gioiel*.

LIX

7864: Boen fait ces trois portiers proier :

7910: Qui du fait parchonnier seront.

2. *scondetto*. Mot formé du français *escondit*, comme v. 7 *disdetto* de *déduit*. R. d. l. R. 8275:

Et tant ot de durs escondits

3 *se non se*. Corr. *se non se'* (M).

LX

7971: Et se povez à ce venir
8020: Com preus et vaillanz et senés.

5. *respittar*. Cf. Intelligenza, st. 211 : sanza *respitto* : Dante, Purg. XXX, 43: *col rispitto*.

6. *chegala*, p. *la chega* = la chiegga.

7-14. Ce discours remplace le tableau de la lutte que soutient l'Amant contre les trois portiers.

8. *distretto*. Dante da Maiano :

Distretto a voi mi ten, Donna gioiosa,
Lo dilettoso amore.

Jacopo da Lentino :

Così m'ave distretto il suo coraggio.

Le roi de Navarre:

Et son cler vis qui trop m' i fet destraindre.

Cf. Dante, Purg. III, 12 ; VI, 104.

10. « Merci criant et atendez. » Cf. Dante da Maiano

Mercede aggiate dello mio tormento.

LXI

8039: Cuidez que dame au cuer vaillant
8062: Et prend un autre ou mont s'abaisse ;

7. *a la sua guisa*. Expression provençale et française. Cf Tesoretto, II, 61; Intelligenza, st. 11, 164, 272. Dante dit: *A guisa di*.

9. *papalardo*. Cf. CXX, 12.

LXII

1-2. Transition.

3-4: 8523: Il affiert bien que l'en present
8534: Et des mores fresches aiez,

5-6: 10051· Ne jà n'ait cuer entalenté

1. *disfidaglia*, et v. 8, *ripentaglia*, terminaisons provençales. Cf. CCXIV, 4, où *trapresaglia* est sans doute pour *intrapresaglia*, dérivé de *intrapresa*. Pier delle Vigne :

Così m'avven, come alla cominciaglia.

LXX

1-11 : 8183 : Compainz à cel conseil m'acort,
8190 : Se vouz la me vouliez aprendre.
12-14 : 8205 : Je connois trop bien le sentier,
8208 : Plus d'un yver et d'un été.

LXXI

8191 : Oïl, un chemin bel et gent
8266 : Combien que ce doie durer.

1. *S'* est évidemment pour *Sì*, traduisant *Oïl*, et l'expression *Troppo-Dare* est la seule employée ailleurs : v. LXXV, 3, où le vers est à peu près reproduit, et CCXXXII, 3. De là ma correction ; mais il serait très-conforme aux habitudes de l'auteur de supposer partout la forme *Tro'—Donare*, calquée sur le français.

LXXII

1-8 : 8561 : Compainz entendez cette note
8589 : Qui s'amor doinst et point ne vende.
et 10331 : Ausi compainz de votre rose
10343 : Espoir en quatorze cités.
9-11 : 10051 : Ne jà n'ait cuer entalenté
10068 : Tantost en a l' amor perdue.
12-14 : 10247 : Car jà fame ne saura
10260 : Que nulz n'i doit avoir fiance.

11. *le*. Corr. *le'* (A).
14. *ghilla*. Cf. R. d. l. R., 3414.

Qui onques Amors ne guila ;

Provenç., *guilar ;* franç., *guiler, guiller, ghiler :* tromper.

LXXIII

1 : 10347 : Ainsi Ami m'a conforté :
3-14 : 10641 : Moult se tint mes cuers et veilla
10661 : N'encor ne m'en a nulz reté.

2. *Possi*. Corr. *Po' ssi*. (A)

9. *ev' era*. Corr. *e' v' era* (A).
11. *non n' era*. Corr. *nonn era* (A).

LXXIV

10363: Congié pren, si m' en part atant
10414: Mes el n'est pas dedenz entrée.

LXXV

10415: Des que les vi, vers els enclin
10592: Que m'amor aiez deservie.

1. *Col capo inchino*. Corr. *Col capo inchin*. — Rose: 10416: « Saluai les le chief enclin. »

11. *Vengianza*. Cf. Intelligenza, st. 251. Dante, Inf. XI, 54.

LXXVI

1-11: 10593: Dame, par Dieu, se je péüsse,
10598: Cel don, s'il vous plest, me donnez.
et 10587: Mes jà par ci n'i enterrez.
10592: Que m'amor aiez deservie.

LXXVII

1-4: 10624: Je qui ne poi rien conquester,
10625: D'iluec me parti sans demore.
5-14: 10669: Quant Amors m'a bien esprouvé,
10756: Plus par proiere que par don,

1, 4, 5, 8. La rime me paraît devoir être plutôt en *iera:* preghiera, fiera, iera, maniera. Nous avons déjà vu *fiere* à la rime XV, 4, *iera* pour *era* XXX, 11, 14. Ici on pourrait corriger sans peine au v. 5 *no m'era* en *nonn iera*. Ces rimes sont plus conformes au caractère archaïque de notre texte. Cf. LXXIX, 1, 4, 5, 8; CXXIX, 1, 4, 5, 8; CXXXIX, 2, 3, 6, 7, et notes.

3. *lene*. Corr. *le ne* (A).
7. *ched egli ne incresciesse*. Corr. *ched e' gli ne incresciesse* (A).
13 *tutti*. Corr. *tu tti* (A).

LXXVIII

10811: Li dieu d' amor sanz terme metre,
10820: Por plus tost en ma rime mordre.

1. *tutto lo*: faute d'impression: corr. *tutto 'l*.

LXXIX

10821 : Dame Oiseuse la jardigniere.
10851 : Es-tu venu en ma presence ?

Dans les deux textes il y a vingt-trois barons : *Simplece* est traduit par *Angielicanza*, *Déduitz* par *Solazo*.

Dame Oiseuse la jardigniere
I vint o la plus grant baniere;
Noblece de cuer et Largece,
Franchise, Pitié, Richece,
Hardement, Henor, Cortoisie,
Deliz, Simplece, Compaignie,
Séürtez, Déduit et Léece,
Jolieté, Beauté, Jonece,
Humilité et Pacience,
Bien-Celer, Contrainte-Astenance
Qui Faus-Semblant o lie amaine.

1, 4, 5, 8. Rimes en *iera*. Il faut donc corriger *iera* et *bandiera*.
11. On trouve aussi *Falsosenbiante*.

LXXX

10852 : Atant saut Contrainte-Astenance,
10864 : Si vient o moi par compaignie.

Les détails sur les deux personnages sont pris au passage précédent et ailleurs.

5. *E me, e se.* Tolgasi la virgola (M).
7. *il manto di Papalardia.* Expression empruntée au discours de Faus-Semblant, où d'ailleurs l'auteur la reproduit. CXX, 12.
8. Cf. Rose, 15296 suiv. (c'est la Vieille qui parle) :

Vien-ge, dist-ele, *à point as gans*,
Se ge vous di bones noveles,
Toutes fresches, toutes noveles ?

P. l'express. *à gants* V. Littré.
13. *non n'è.* Corr. *nonn è* (A).
14. *Ben paia noi.* Corr. *Ben paià' noi;* cioè *paiam noi* (A).

LXXXI

12537 : Li dex sen rist de la merveille,

12558: Tant ne soit batuz ne torchiez.

13. *laidura*, du français *leidor* et *laidure*. Rose, *passim*.

LXXXII

10869: Or soit, dist il, atant parole
11060: Por plus tost le chastel destruire.

A l'exemple de Jehan de Meung, l'auteur italien a placé son nom à cet endroit de son poëme. Pour *Durante* v. notre introduction. Le nom revient CCII, 14.

12. *torel mi*. Corr. *tôrelmi* (A).

LXXXIII

11061: Ainsi Amors à cels parole,
11098: Si com Richece li disoit:

10. *acontezza* p. *acontanza*. Cf. LXXXIX, 9; CVI, 10, où il faut *acontezza*.
11. *mene*. Corr. *me ne* (A).
13. *pino*. Corr. *pin* (A).

LXXXIV

11099: Por cen, Sire, par le cors Dei,
11120: Contre Dangier et l'asserront,

Au v. 11099, Méon donne: « Et quant nous ot ce recordé », et au v. 11119 « s'offerront » au lieu de « souferront. »

1. *amor*. Corr. *amore* (A). — Rose: 11068: « Au diex d'Amor l'accord recordent. »
2. *trovavar*. Intendi *trovavan*. (A) — Cf. v. 7; LXXXV, 7; XCIII, 10.
3. *Astinenza*. Corr. *Astinanza*, français *Astenance*. De même LXXXIX, 13.
5. Mt. *pacto*. La rime exige *patto*.
6. Traduction du v. 4078: « El sout toute la vielle danee. » L'auteur insiste sur cette science de la Vieille, CXXXVII, 13, 14.
7. *dear*. Intendi *dean* (A).
10. *tal la strellata*. Corr. *tal lastrellata* (A). — C'est pour *rastrellata*; j'avais supposé la forme *strellata* p. *strigliata* venant de *striglia*.

LXXXV

3-14: 11229: Puisque Richece ci me faut

11268: N'apert qu'en moi point d'amor ait.

7. *facciar*. Entendez *faccian*.

9. *poveri*. Corr. *pover*.

11. *dono*. Corr. *don* (A).

14. *riccore*. richesse, et noblesse, considération. Il a ici le second sens « Touz les méïsse en grant hautece. » — Les vieux lyriques italiens emploient constamment ce mot, qui est le provençal *ricor*. Bernard de Ventadour:

Ges Amors segon ricor no vai.

LXXXVI

11269: Sire, font-ils, c'est veritez.
11309: C'est nostre acort, c'est nostre otroi.

5. Vers d'allure épique.

13. *Che*. Corr. *Che'*.

LXXXVII

11310: Par foi, dist Amor, je l'otroi:
11337: Di nous les lieus où tu converses.
Et 11370: Moult bone engendréüre i firent,
11384: Tu ne seras pas li primiers.

6. « Tu seras mes rois des Ribaux », c'est-à-dire prévôt de l'Hôtel, officier qui avait une sorte de juridiction sur les jeux de hasard et les filles de mauvaise vie. Dans les Sonnets, Faus-Semblant est fait roi des Barattiers ou de la Baratterie: la plaisanterie disparaît.

7. *Ch' è peza che*. Rose : 13517 : « Pieça que bien me le disoient. » Cf. XCIX, 10, et note.

12. *Nè di...*, *nè di*. Corr. *E di...*, *e di*. Texte français:
Tout convient que tu nous descuevres
Comme tu sers et de quelz uevres.

LXXXVIII

1-11. 11385: Sire, quant vous vient à plaisir,
11408: Neporquant jà ne l'amerai.

12. Cf. 11377: Et que ta vie nous espoignes:
N'est pas bon que plus la repoignes.

13. Cf. 12646: Faus-Semblant qui bien se ratorne,
Out ausi com pour essaier
Vestus les dras freire Sohier.

13. *frate Alberto*. Quel est ce personnage? — Redi dit avoir vu dans un manuscrit un sonnet d'un *Alberto Frate*, t. VI, p. 120, éd. de Naples, 1778. Il est aussi question d'un *frate Alberto* dans le Décaméron. Notre auteur aurait-il pris un de ces personnages pour type de l'hypocrisie? — Plus loin, CXXX, 3, il donne au représentant des ordres mendiants un surnom transparent, et l'appelle *frate Alberto d'Agimoro*, ce qui fait penser à la *morale facile* d'une autre époque. Or, dans la chronique de Salimbene, nous voyons que le frère Helyas, général des Franciscains, fut révoqué par le Pape et remplacé par un *frère Albert*. Salimbene est très-sévère pour le frère Helyas; mais Durante pouvait être d'un sentiment différent et se ranger parmi les ennemis du frère Albert, le nouveau général. Il est certain que l'auteur des Sonnets n'aime guère la cour de Rome, et nous savons par Salimbene que le frère Helyas se rallia à l'excommunié Frédéric II, et chevauchait à côté de lui lors des siéges de Faenza et de Ravenne. A cette occasion, en Toscane, les paysans et les enfants tourmentaient les frères Mineurs qui se montraient en public, en leur chantant ce refrain: « Or attorna frat' Elia Che pres' ha la mala via. » — V. dans notre introduction le sonnet: « Messer Brunetto, questa pulzelletta... », où il s'agit encore de *frati Alberti*.

LXXXIX

11409. G' entent des faus religious,
11433: Et qui povreté vont preeschant,

4. Mt. *parerer*.
6. Cf. Rose, 12605: « Qu'ils s'en iront en tapinage. »
13. *astinenze*. Corr. *astinanze*. Cf. LXXXIV, 3.

XC

11433 et suiv.
1. *poverta*. Cf. LVII, 8 et note. Cf. Rose, 11817:

Neporquant autresi grant perte
Reçoit l'ame en trop grant *poverte*.

2. Mt. 438: « Aus seeines et aus *tramaus*. » Méon donne: « As saymes et as traïniaux. » La seine et le tramail sont des filets très-connus.

6-7. La rime est *agli*. Corr. *chitagli*, *raquistagli* pour *chitalli*, *raquistalli*. V. XLV, 1, 4, 5, 8 et note.

14. *Ana*, substantif féminin. Cf. CX, 3: « Viver d'altru' ane ». Il signifie sans doute *labeur, fatigue*, comme le français *ahan*.

XCI. Suite.

2. *Religione*. Corr. *Religion* (A).

XCII

1-8:	11617:	Si fais cheoir dedans mes pieges
	11628:	Ge lor ai bien la bouche close
12-14:	12038:	Se cil de Saint-Amor ne ment
	12058:	Fist essilier par grant envie

1. *Color con cuisto*. Corr. *conquisto* (A).

9-11. Ce tercet a une importance particulière. Jehan de Meung, à propos des démêlés de la Sorbonne et des ordres religieux, parle uniquement de Guillaume de Saint-Amour. L'auteur des Sonnets croit devoir mentionner aussi un autre personnage, sans doute plus connu en Italie, qui fut impliqué dans ce débat, Sigier ou Siger de Brabant. Nous ne referons pas ici l'histoire de ce professeur illustre de l'Université de Paris. Nous nous bornerons à emprunter quelques détails à l'article excellent de Victor Leclerc, Histoire Littéraire, XXI, p. 96-127. Les critiques contenues au mémoire de M. Potvin, Bulletin de l'Académie royale de Belgique, 1878, 3, ne visent que la confusion des noms de Sigier de Brabant et de Sigier de Courtray, et n'enlèvent rien au mérite de celui qui a le premier éclairci un point obscur du commentaire de Dante.

Emu des persécutions dont Sigier avait été la victime, Dante l'a placé dans le Paradis au nombre des Saints qui représentent la théologie: c. X, 136 suiv.

Questi, onde a me ritorna il tuo riguardo,
E il lume d' uno spirto, che 'n pensieri
Gravi, a morire gli parve esser tardo.
Essa è la luce eterna di Sigieri,
Che, leggendo nel vico degli Strami,
Sillogizzò invidiosi veri.

Ces *terzine* ont provoqué diverses conjectures. Nous remar-

querons d'abord que, Sigier étant mort de misère à Orviéto, le premier passage de Dante devient parfaitement clair : au lieu de donner à l'expression *pensieri gravi* le sens de « méditations profondes », il suffit de traduire par « pensées douloureuses » : cf. *gravare* et *gravanza*. Le malheureux qui dépérissait ainsi en pays étranger, n'avait que trop de raisons d'être triste et de trouver que « la mort était lente à venir. » D'après Dante, la persécution s'était attachée à Sigier pour son enseignement, pour les vérités désagréables qu'il soutenait dans ses cours. Cela peut être, mais nous savons que Sigier avait pris une part active à la querelle fameuse

Entre la gent Saint Dominique
Et cels qui lisent de logique.

Les dominicains, éditeurs des œuvres de Saint Thomas, dans leur sommaire de son opuscule contre ceux qui attaquent les religieux, publié en 1266, nomment ensemble, comme les principaux auteurs de ces attaques, Guillaume de Saint-Amour et Sigier. Le succès même de l'enseignement du professeur, recteur un moment de l'Université, succès attesté par un anonyme dans le *Gesta Dei per Francos* de Bongars, II,358, ne put qu'irriter davantage ses adversaires. En 1277 et l'année suivante, un inquisiteur général de la foi pour le royaume de France, le dominicain Simon du Val, siégea dans les villes de Caen, d'Orléans, d'Evreux, de St-Quentin. Il donne commission, dans cette dernière ville, aux frères Prêcheurs et aux frères Mineurs « de citer Sugger de Brabant et Berner de Nivelle, chanoines de St-Martin de Liége, probablement et véhémentement soupçonnés du crime d'hérésie, dont ils passaient pour s'être rendus coupables dans le royaume de France, et de les faire comparaître en personne devant son tribunal à St-Quentin en Vermandois. » Dès lors on ne sait plus rien de Sigier. Les Sonnets nous le font retrouver à Orviéto, mourant « a ghiado, in gran dolore. » Il avait donc été condamné au bannissement, puis interné dans une ville d'Italie.

Le fait, tout choquant qu'il nous paraisse, ne doit pas surprendre: un pape n'a-t-il pas prononcé également l'exil de Saint-Amour, de l'allié de Sigier? — Le souvenir de cette présence de Sigier à Orviéto est probablement l'origine de l'application qui lui est faite d'une légende plus ancienne par André d'Orviéto, dont les gloses manuscrites à la Divine Comédie sont de la fin du XIVe siècle.

Si la biographie de Sigier se trouve ainsi complétée, le passage du *Paradis* cité plus haut ne semble guère pouvoir être allégué désormais comme une preuve suffisante de la réalité des voyages de Dante à Paris : il est trop évident que l'on connaissait à Florence l'histoire du théologien qui s'éteignait à Orviéto. — Nous avons déjà relevé dans notre Introduction cette sorte de communauté de sentiment entre l'auteur de la *Commedia* et celui des Sonnets, qui se traduit par leur sévérité pour les moines mendiants et par leur sympathie pour Sigier.

11. *Nella corte di Roma,* dans le territoire soumis à la juridiction du Pape. — *Orbivieto* ou *Urbivieto,* forme ancienne d'*Orvieto.*

12. Pour Guillaume de Saint-Amour, v. Histoire Littéraire, XIX. Le bref d'interdiction l'exilait de France; mais il se réfugia à Saint-Amour, village où il était né, et y resta jusqu'à l'avénement de papes mieux disposés pour la France et l'Université. Nous trouverons plus loin un résumé, d'après Jehan de Meung, de la lutte de Guillaume de Saint-Amour contre les Frères mendiants, CXIX, CXX. Cf. CXII, 5 suiv.—L'épithète *buon,* « honnête », est appliquée encore à Saint-Amour, aux deux endroits où il est parlé de lui, et à l'auteur lui-même Ser Durante, CCII, 14.

XCIII

1-7: Falsembiante insiste sur son habileté; — 7-14: il reprend le premier point du discours de Faus-Semblant.

10. *seguor*, cioè *seguono* (A).

XCIV

11471: Quant qu' ainsi Faus-Semblant sarmonne
11485: Sainte Religion flourir.

3. *inronpendo.* Corr. *in ronpendo* (A).— Il y a en effet au texte: « en rompant sa parole. »

13. *Che.* Corr. *Chè.*

XCV

11486: Maint Saint a l' en véü mourir
11498: Qui Saintes sont, seront et furent.

2. *sante.* Corr. *Sante.*

9. Point-virgule après *nomando.*

10. *e Santi*. Corr. *e' Santi*.
12. *Tener*. Corr. *Tenner*(A). — *anfanti*: orthogr. d'après la prononciation française.
14. *E cotte*. Corr. *Cotte* (A).

XCVI

11499 : Neïs les onze mille vierges
11510 : Solonc la droite entention.

6. *pera*, c'est-à-dire *perisca*. Cf. Pier delle Vigne. C. Amore in cui vivo. st. 3. Le présent *pero* est partout.
7. *chera*, subj. de *cherere*, que l'on trouve chez Dante: nous avons vu la forme, déjà plus éloignée du latin, *chega*. LX, 6.
8. *fur*. Mot peu lisible, peut-être *fiar* = *fian*.
10. *non vi toglie*. Corr. *non vi to'* (A).

XCVII

11523: Qui de la toison dan Belin,
En lieu de mantel sebelin,
Sire Ysengrin afubleroit,
Li leu qui mouton sembleroit,
Por qu'o les brebis demorast,
Cuidiez-vous qu'il nes devorast ?
Jà de lor sanc mains ne bevroit,
Mes plus tost les en decevroit :
Jà n'en seroit mains familleus,
Ne mains mals, ne mains perilleus,
Car, puisque ne le connoistroient,
S'il vouloit fuire, el le suivroient.

Les deux tercets appliquent la comparaison du loup à Falsembiante, ce que le texte français néglige de faire. Il continue par le vers :

S'il a gaires de tels loviaus.

Questo Sonetto fu attribuito a Dante, v. *Canzoniere*, ediz. Fraticelli, p. 280 : dove però si ha soltanto la prima quartina, quasi epigramma o motto arguto intorno al quale si fece tutta una storiella. Che fosse traduzione d'un passo del *Roman de la Rose* fu già avvertito dal Puymaigre, *Poët. et romanc. de la Lorraine* p. 10, dal Rathery, *Influence de l'Italie sur les lettres franç.*, p. 29, e da me nelle note alle *Novelle* del Sercambi, p. 282. Il Bilancioni nelle *Rime* di Bindo Bonichi, p. 184, pubblicava intero il sonetto,

non già intero stampato dal Trucchi, I, 296, e senza dubitazione lo attribuiva a quel rimatore. Il Papanti per ultimo, *Dante nella tradizione*, ecc., p. 43, riproduceva il sonetto secondo la stampa del Bilancioni e secondo la lettera del cod. Laurenziano 198 : e secondo questa lezione lo riferiamo qui anche noi :

Chi nela pelle del monton fasciasse
Un lovo, e nelle pecore el mettesse,
Credete voi perchè 'l monton paresse
Ch' el perzò le pecore servasse?

O la lor carne ch' el non divorasse
Quanto più tosto giunger lo' potesse,
Purchè il pastore non se n' avedesse,
Qualunque è l'una non se la manasse?

Io prego ognun che del guardar s'amanni
Da questi che son frati ripentuti,
Che per divorar altrui portan gli panni,

E dicono : Signor, se Dio m'ajuti,
Che la lor santità è pur d'iganni,
E di zò molti exempli n'ò veduti. — (A.)

L'historiette à laquelle M. d'Ancona fait allusion est la suivante: Dante aurait composé ou le premier quatrain, ou le sonnet tout entier, à la prière de la comtesse Caterina, pour faire comprendre au comte Guido Salvatico, mari de cette dame, qu'il ne devait plus recevoir chez lui un moine dont l'indiscrétion fatiguait sa femme. — Voici le texte du premier quatrain, tel qu'il fut publié pour la première fois par Zatta (Opere di Dante, Venezia, 1758, IV, II, p. 263) d'après le manuscrit O III, nº 21 de la *Riccardiana :*

Chi nella pelle d'un monton fasciasse
Un lupo, e fra le pecore mettesse,
Dimmi : Cre' tu perchè monton paresse
Ch' egli però le pecore salvasse?

Le texte conservé en Italie est un remaniement du sonnet XCVII, fait par un homme du métier; pour corriger le v. 11, il suffit de mettre deux points à la fin du vers précédent et de supprimer *Che* devant *per divorar*. Les quatrains, le premier surtout, sont conservés assez fidèlement, sauf quelques modifications naturelles de la part de quelqu'un qui n'avait pas le R. d. l. R. sous les yeux. Au v. 1

nella pour *della* s'accorde mieux avec l'italien *fasciare* qu'avec le français *affubler; un* au lieu de *il* aux v. 1 et 2 (Zatta), au v. 2 (Bilancioni), indique que l'on ne songeait plus à Dan Belin et à Sire Ysengrin; au v. 2, par contre, si *nelle* est la leçon de M. Bilancioni, Zatta donne *fra le*, exact équivalent de *tralle;* v. 3, le pronom *'l* manque chez Zatta, comme dans le texte primitif et dans l'original français; l'altération des vers 4, 5, prouve que l'auteur ne connaissait pas les deux vers si francs et si fermes de Jehan de Meung. Le changement subi par les v. 7, 8 a la même raison. Jehan de Meung insiste sur l'erreur des brebis, mais il va donner à l'erreur de Sainte Eglise un développement qui est la matière du S[t] XCVIII. Dans le *rifacimento* apparaît le berger, c'est-à-dire le Pape. Pour les tercets qui, dans l'original, s'appliquent si bien au personnage de Faus-Semblant, ils deviennent une exhortation à se défier des mauvais moines. Cela achève de changer le caractère de notre apologue: ce n'est plus un fragment du discours de Faus-Semblant, c'est une petite satire formant un tout complet. On reconnaît cependant çà et là des traces de l'original: les *panni*, équivalent de l'*abito divisato*, le verbe *divorare* reparaissant ici encore dans les tercets.

M. D'Ancona a vu avec sa justesse ordinaire que le premier quatrain était passé en proverbe: Carducci, *Cantilene e Ballate*, p. 28, note. C'est sans doute ce qui a sauvé cette épave, la seule qui ait pu surnager en Italie, de l'œuvre de Durante. M. Borgognoni (Propugnatore, 1869, disp. 6, p. 658), dans un article sur Bindo Bonichi, émet l'avis que les moines, trop clairement désignés dans ce sonnet, l'ont poursuivi d'une rancune toute particulière, le mutilant sur les manuscrits où ils le rencontraient. Il est possible que le remaniement reproduit plus haut ait été fait sur un texte très-incomplet où, du second quatrain et des tercets, il ne serait resté que quelques mots de lisibles. L'auteur aurait alors suivi les rimes pour le quatrain et aurait refait les tercets de son mieux.

9. *divisando*. Cf. CXVIII, 12: *panni devisati*; CXXVII, 13: *arme devisate.*

XCVIII

11523: S'il a gaires de tels loviaus
11548: Ci ne te pües pas atendre.

Les tercets où l'auteur va jusqu'à accuser Dieu d'oublier l'Eglise, lui appartiennent en propre. Jehan de Meung, nous l'avons

déjà remarqué, est, en somme, plus respectueux ou plus réservé. Ceux qui trahissent les intérêts de l'Eglise, sont évidemment les Papes; mais ce trait-ci n'est pas plus hardi que bien des mots de Dante.

XCIX

11549: Mais atant pais, ci m'en retor,
11566: Qui jamais ne l'apercevront.

1-2. Brunetto Latini, Tesoretto: XXI, 266, coupe court à un développement semblable. On sait qu'il avait lu avec profit le Roman de la Rose:

Ma questo lascio stare,
Che tocca a ta' persone,
Chè non è mia ragione
Di dirne lungamente.

9. *vero*. Corr. *ver* (A).

10. *peza*. L'expression était alors française: Rose, 3503: « Grant piece ai iluec demouré. »

14. *adato*. Corr. *addato*, c'est-à-dire *accorto*. Cf. C, 6.

C

11567: Qui l'apercevra, s'il est sages,
11576: Tant i ffusse oïz ne véüz.

2. *Proteus*. D'après les habitudes de notre texte, corr. *Proteusso*. Cf. VIII, 1 et note; XVIII, 2 et note; CCXX, 1 et note; CCXXII, 1 et note; CCXXIII, 1 et note.

3. Le manuscrit donne *Mirare*, mais le sens réclame *Mutare*, « müer » au texte français.

6. *adea*. Corr. *addea*. Cf. XCIX, 14 et note.

9. *fazone*. Corr. *fazon* (A).

CI

11581: Trop sai bien mes amis changier,
11594: Or cordelier, or jacobinz.

7-8. Jehan de Meung ne fait qu'une énumération; Durante souligne et commente.

8. Imitation des vers 12073, 12074 qui sont traduits CXX, 12-14. *Volpagio* remplace ici *rinaldia* ou *rinardia* (renardie), que l'auteur a fini par accepter. Comme la forme provençale est *volpilhatge*, peut-être convient-il de corriger ainsi le vers:

Chè collor cuopro me' mi' volpellagio.

Mais le verbe *volpeggiare* peut avoir *volpaggio* pour terme corrélatif, de même que nous trouverons *follaggio* CLXXVI, 2, répondant à *folleggiare*.

9. Jehan de Meung ne parle ni d'*ermites* ni de *pèlerins* dans son énumération des métiers de Faus-Semblant. A en juger par les romans de chevalerie, les Italiens les tenaient en médiocre estime.

10. Mt. *gustiziere*. J. de M. ne nomme ni *justicier*, ni *avocat*. En revanche, le v. « Or sui desciple et or sui mestre » n'est pas traduit.

11. Contrainte-Astenance, v. 12610 « s'atorne comme *beguine* », et à cet endroit le mot est traduit par *renduta*, v. CXXIX, 2, mot emprunté à la suite du discours de Faus-Semblant. Cf. CII, 10. Portrait des *Beguins*, Rose, 12499 : « Mès Beguins à granz chaperons. »

CII

11595: Si preign por suivre ma compaigne
11606: Or sui novice, or sui professe;

Le sonnet offre un portrait complet de Contrainte-Astenance. Faus-Semblant s'était borné à indiquer les costumes qu'il prend pour suivre sa dame.

7. *benvoglienza*. Corr. *benivoglienza*.

10. « Or sui *rendue* ». Cf. CXXIX, 2.

13. *Altror* ..., *altror*. Corr. *Altr' or'* ..., *altr' or'* (A).

CIII

11607: Et vois par toutes regions
11616: Moult sont li fait au dit divers.

12. Mt. *manucar*. Cf. LXXXIV, 2, 7; LXXXV. 7; XCIII, 10.

14. Comparaison transposée. V. CVII, 14 et note.

CIV

11769: Ci se volt taire Faus-Semblant;
11782: Tels com il affiert à devins.

3. *non fecie pa' senbiante*. Forse *par*, chè mi parrebbe troppo ardito trovarci tale e quale il *pas* francese (A). —*pa'*. Esita il D'A. a riconoscere qui il *pas* francese; l'ammisse il Carducci nelle *Rime* di M. Frescobaldi (Pistoja, 1866,

XXVII, 19, v. nelle note) il quale non traduceva dal francese (M).

11. *ipocristo*. Cet *à peu près* plaît à l'auteur, qui le répète CXXIII, 4.

14. *dentro*. Corr. *entro* (A). — Peut-être vaudrait-il mieux corriger *morsei*.

CV

11780: Voire voir, mes j' emple ma pance, et suiv.
12147: Por la sauveté de lor ames, et suiv.
12253: Mes quant chastier me voudrez,
Errant ma grace vous perdrez, et suiv.

3. *mene*. Corr. *me ne* e così altrove (M).

6. Faus-Semblant théologien ! V. supr. v. 11782. L'auteur des Sonnets emploie une fois cette expression pour les adversaires de Falsembiante, CXII, 5, et quatre fois pour lui ou ses amis, ici, CXXVI, 6; CXXXI, 7; CXXXII, 5; Malabocca impatienté finit par qualifier théologien et théologienne de *divinatori*, CXXXIV, 10.

8. *Ancor v' ò*. Corr. *Ancor vo'* per *voglio* (A). — Correction très-bien justifiée. Rose, 12257 : « Les autres voil-ge tous reprendre. »

12. Image très-heureuse que je ne retrouve pas dans l'original.

14. *gastigar mi stess' è*. Corr. *gastigarmi stesse* (A).

CVI

11783: Tu vas préechier povreté.
11790: Tant éüst il ausi bone ame.

7. *per l'uscia l'altrui* Forse : *per l'uscial altrui* (A). — La correzione *usciale* proposta dal D'A. mi pare sicura ; cnf. *portale* CXXXVII, 1 (M).

10. *acontanza*. Correggi *aconteza?* ma altre consonanze atone qui non mancano (M).

11. *dal un*. Corr. *da l'un* (M). — *E più*. Peut-être *E 'l più*. Cf. CVII, 5.

CVII

11791 : Quant je voi touz nuz ces truanz
11802: Se en lict à chien oint querroie.

2. *dellitame* pour *de = di litame*. — *strar*. Corr. *star* (M).

3. *gli fa sì acorando*. Cnf. LVI, 5? e CXX, 3 (M).

8. *àn'*. Corr. *àn* (M).
9. *conpressione* pour *complessione*. Cf. *afrizione* XXXIV, 1, et note.
11. *dirà* Corr. *darà*. Rose, 11800 « Que dourra qui son coutel leche? »
13. Proverbe italien.
14. Proverbe français. Méon donne *saing* au lieu d'*oint*, du Mt. 438. L'image a plu à notre auteur. V. CIII, 14.

CVIII

11803: Mes du riche usurier malade
11816: Por cen i vois, si le conseil.

2. *vo 'l* Corr. *vol= vollo, lo vo* (M).
10,14. La rime indique *stringnio, pingnio*. Cf. *ritengnio* LXXXI, 5. *Gnene* p. *gliene* est dans les bons auteurs.
14. *chè*. Corr. *che* (M).

CIX

11817: Neporquant autresi grant perte
11838: Et parjurs ou Dex est mentierres.

2,3,6,7. Les rimes sont en *ate*. Cf. LVII, 8, et note.
4. *quest' a 'ntenzione*. Corr. *questa 'ntenzione* (A).
10. Virgule après *criò*. — *ricore*. Rose : « Tant met son cuer en sa folie. » L'antithèse *richezza* et *riccore* fait ressortir cette vanité née de l'opulence. V. LXXXV, 14, et note.
12. virgola dopo *dolore* (M).

CX

11865: Puissanz hom doit, bien le recors,
11900: Que soustenir en tel malice.

3. *ane*. Cf. XC, 14.
9. Diviser autrement les mots, ajouter l'article devant *buono*, suivant l'habitude de notre auteur, et lire : *E sì difendea [il] buono Giustiziano*, c'est-à-dire *Giustiniano*. Cf. XCII, 12 et note.
10. Il verso dovrebbe mettersi in parentesi, e leggersi *nella legi* invece di *legie* per ragion di rime, o, meglio, mutare *avegi* in *avegie* e *fegi* in *fegie* (A).

CXI

11901: Ne font pas cen que faire doivent

11922 : Se cil qui fist Adam ne ment.

7. *doveria*. Corr. *dovria* (A).
9. *sono*. Corr. *son*.
13. *ancor*. Corr. *ancora* (A). — *vendute*.Corr. *comprate*.

CXII

11839 : Se Salemon dist de par lui
11864 : Ainz gesoient ès mesons sales

Cf. 11931, suiv. Car saint Pol commandoit ouvrer.

1. *Gesù* et v. 9 *Giesù*. Toujours *Gieso* quand il dit *Gieso-Cristo*.
2. *I suoi*. Forse *E' suoi* (A).
3. *pane*. Corr. *pan* (A).
4. Rose, 3095 :. ..... « se la letre ne ment. »
5. « Li mestre de divinité. » — Encore l'épithète *buon*.
8. Traduit du passage imité au St. précédent, v. 11921 : « Il mange son dampnement. » La rime veut un mot en *erra*, *soferra*?
13. *vivieno già, nol vi cielo*. Corr. *vivien, già nol* (A).

CXIII

11987 : Vez ci les cas especiaux :
12006 : Non pas laissier de fain morir..

1-5-6. Diérèses à *ispeziali, bestiali, iscienzia*.
8. *e lor guadagni*. Corr. *e' lor* (A).
14. *atar li*. Corr. *atarli* (A).

CXIV

12007 : Ou s' il a d' ouvrer la science,
12032 : Sanz metre i double entendement.

4. *su' managio*. Corr. *su' 'managio* (A).
5. *povero*. Corr. *pover* (A).
7. Corr. [*E*] *gran merciede farli ?* Cf. CXIII, 4, 14.
8. Corr. *scienza*.
10. *alzare*. Corr. *'nalzare*. Rose : 12488 ... « essaucier chevalerie. »
11. *fallerià*. Corr. *falleria* (M).
14. *nella terra*. Corr. *in la* (A).

CXV

1-8 : 11955 : Di moi donques comment puet vivre

11961: Le puet il faire? Oïl. Comment?
9-14: 11923: Et sachiez là où Dex commande
11930: Et qu'il l'ensive par bone euvre.

5. Si metta punto interrogativo dopo *gote* (A).

9. Où Jehan de Meung a dit « Oui », Durante répond « Non », et il appuie son avis d'un argument emprunté à un passage précédent: il est évidemment plus logique.

10. *a poveri*. Corr. *a' poveri* (M). — *sieva*, pour *segua*. Cf. CCXVIII, 9, et note.

12. *tine*. Corr. *ti ne*, e forse invece di *E questo*, deve leggersi *E d'esto* (A).

13. *opere*. Corr. *opre* (A).

CXVI

12197: Une autre coustume ravons
12220: Si que l'en nous en reprendroit.

2. *prendiamo*. Corr. *prendiam* (A).

2, 3, 6, 7. Rimes en *ate*, comme l'indique *tagliare*, corr. *tagliate*. Cf. LVII, 8, et note.

7. *tagliare*. Corr. *tagliate*, cioè impedimenti con alberi abattuti, ecc., per tagliar la via (A).

14. *ne sarìa*. Corr. *sariane* (A).

CXVII

12075: Qui deable quil sont cest dit?
12086: N'est vie qui tant me desplaise.

4. *lealtade*. Corr. *lealtate*, comme l'indique *ghignate*. Cf. LVII, 8 et note.

7. *Chèd a nessun non n' è*. Corr. *Chè da nessun nonn è* (A).

CXVIII

12087: Mes esgardez que de deniers
12102: Robe, robés et robéors.

3. *piatitori*. Distraction du copiste. Il faut *rubatori*, pour *robéors*, mot traduit v. 14 par *ingannatori*.

4. *argogliosi*. Nous avons vu *orgolliose* XV, 4. A propos d'*argoglio* dans *Albertano Giudice*, Nannucci remarque: « voce ancora viva nello nostro popolo. » Cf. XXXII, 7, et note.

4-11. Jehan de Meung ne parle pas de tout cela, mais peint avec énergie la misère du menu peuple que ces loups dé-

vorent et dépouillent. L'aristocratique Durante n'a de compassion que pour les gentilshommes qui, ayant gaspillé leur fortune, sont réduits à faire des paniers pour vivre. Cette tirade est d'un prodigue qui a vendu « casa o terra » et qui craint d'aller dormir aux « Stinche ». Cf. CXLII, 13 et note.

7. *aterminatori*, marchands à terme, « che sopravendono a credenza », CXXIV, 10. Cf. texte français aux deux passages.

10. *siar*. Intendi *sian* (A).

CXIX

12049 : Qui groucier en voudra, si grouce,
12067 : Se je n'avoie de quoi vivre ;

1. *Chi se ne vuol*. Corr. *Chi se 'n vuol* (A).
2. *Chèd i' vi pur*. Corr. *Chèd i'* (*vi*) *pur* (M).
4. *come furo*. Corr. *com' fur* (A).
5. *siri* pour *sire*. Cf. CXXX. 1.
6. Guillaume, en effet, était né à Saint-Amour : notre auteur est très-bien informé.
7. Rose, 11369 ; disc. de Faus-Semblant :

De Barat et d'Ypocrisie
Qui m'engendrerent et norrirent.

12. *e si*. Corr. *e sì* (M).

CXX

12068 : Bien me vouloit tenir por yvre,
12074 : Del mantel de Papelardie.

14. Dubito che invece di *rinaldia* possa deversi leggere *ribaldia* (A). — Rose : 12073 : « Et affubler ma renardie », d'où la correction *rinardia*. V. CI, 8 et note.

CXXI

12261 : Si n'ai mais cure d'ermitages :
12272 : Mielz qne nulz poisson de sa noe.

4. Mt. plutôt *quebboscagi* = que' boscagi.
10. *palazi*. Corr. *palagi*.
14. Le vers est en blanc au mt.

CXXII

12239 : Si m'entremet de corratages,
12252 : Mon servise avez deservi.

2. *altror...., altror.* Corr. *altr' or'..., altr' or'* (A). — P. les formes *ora, ore, or*, et les mots composés *ancora, ancore*, etc. v. A. Gaspary, Die Sicilianische Dichterschule, p. 211, n. 1.
11. *Diràllami*, cioè *se me la dirai* (A).

CXXIII

12273: Je sui des vallez Antecrist,
12282: Quel vie l'en i doit mener.

12. *facciamo.* Corr. *facciam* (A).

CXXIV

12283: S'il i a chastel ne cité
12298: Donc l'en doie faire justice:

2. *Paterino.* Corr. *Paterin* (A). — V. p. ce mot CXXVI, 7.
8. *dubita.* Il metro vorrebbe *dotta*, come al v. 14 (M).
13. *duolo.* Corr. *duol* (A).

CXXV

12299: Par trestouz les Saints que l'on proie
12311: Ou de porc au mainz une loigne,

4. Le sens me semble exiger *o* que ne donne pas le mt.
10. *capponi.* Corr. *cappon* (A).

CXXVI

12312: Il aura de corde une loigne.
12346: Qui vaudra pis que la pitance.

4. Mt. *fier.*
7. Les persécutions commencent à Prato en 1223; à Florence, l'Inquisition commence à fonctionner en 1243, sous la direction de Fra Ruggiero dei Calcagni; l'année suivante, la répression s'exerce à Poppi et à Prato, où des femmes et des gentilshommes sont livrés aux flammes. Après la défaite des Patarins à Florence, en 1244, l'Inquisition employa surtout les armes de la délation, de la confiscation des biens, de l'exil; et, au commencement du XIV[e] siècle, les Patarins ne sont guère plus qu'un souvenir historique. Le second tercet a comme un écho de persécutions contemporaines. Il a été écrit, non par un Patarin, mais par un de ces nobles, gibelins en politique, épicuriens de doctrine, qui furent, au XIII[e] siècle, comme leur plus illustre représentant, Frédéric II, les protecteurs des adversaires de l'Église romaine. V. Perrens, Histoire de Florence, I, ch. 3: « l'Hérésie à Florence. »

CXXVII

12541 : Faus-Semblant, dist Amor, di moi
12577 : Ce dist Amor apertement.

12. *ogni on*. Le copiste a oublié le trait sur *o* de *on* p. *uom*.

CXXVIII

12578 : Donc s'armerent communement
12607 : Com bone gent pitouse et sainte.

4. Mt. *lor*.

CXXIX

12608 : Tantost Abstinence-Contrainte
12644 : Escrepe out plaine de soussi.

1, 4, 5, 8. Les rimes doivent être en *iera* d'après *filiera*. Cf. LXXVII, 1, note.
2, *renduta*, fr. *rendue*. Cf. CI, 11 et note.
6. Trait emprunté au portrait de Faus-Semblant, qui suit immédiatement.
9. *el laccio*. Forse *e 'l laccio* (A).— Rose : « A un blanc laz de fil pendües. » *el* pour *nel* ?
9. *bordone*. Corr. *bordon* (A). — *di ladorneccio* p. *ladroneccio :* « De larrecin out un bordon. »

CXXX

12645 : Quant el fu preste si s'en torne
12660 : Que l'en apele Coupe-gorge.

1. *coro* p. *core*. Cf. CXIX, 5.
2. Il manque une syllabe.
4. *robo*. Evidemment *roba*.— P. *frate Alberto*, v.LXXXVIII, 13 et note.

CXXXI

12661 : Tant va chascun et tant s'aprouche,
12719 : Qui lor a dit : Or çà venez,

7. *dissi*. Corr. *disse*.
11. *avanti*. Corr. *avante*, comme l'indique la rime.

CXXXII

12720 : De vos nouveles m'aprenez,
12744 : J'escouterai que ce sera.

1. *s'inchiede*. Corr. *si 'nchiede* (M).
13. Vers en blanc. Le texte français est :

L'ostel, dist il, tel com vous véés,
Prenés, jà ne vous iert nées,
Et dites quanqu' il vous plaira.

CXXXIII

12745: Grant merci Sire. Adonc commence
12819: Se vous ne vous en repentés.

12. *gran*. Corr. *grande*.
14. *ove*. Corr. *'ve* ou *o'*: Cf. LI, 4, note, et LXIII, 14; ou suppr. *vo'*.

CXXXIV

12820: Certes, dist-il, vous i mentés;
12845: Comment par ci vint et par là.

7. *Bello*. Corr. *Ben lo* (A).

CXXXV

12846: Adonques Faus-Semblant parla:
12898: Quant tex genz avez aservie.

3. Mt. *vertate*.
5. *ciertano*. Corr. *ciertan*. (A)
6, 7. Corr. *nimistate*, *amistate*.

CXXXVI

12899: Faus-Semblant ainsi le li prueve.
12948: Quassée l'ont, outre s'en passent.

9-11. Dans l'original, Contrainte-Abstinence ne prend point part au meurtre de Malebouche.
11. *collo rasoio*. Corr. *col rasoi'*, ou laisser *rasoio* et supprimer *E* au commencement du vers.

CXXXVII

12961: Es-vous Cortoisie et Largece
12988: Sanz estre à nul jor defaillant:

2. *trovarono*. Corr. *trovaro*.
3. *castro*. Corr. *cassero* ou *castello*. Cf. XXVIII, 5. C'est le palais situé dans l'enceinte et où l'on tient Bel-Acuel enfermé.
14. *marzia*. Corr. *marzia*, cioè ringrazia: ant. fr. *mercier*. Cnf. CCI, 12 (M).

CXXXVIII

12989: Et s'il vous plesoit, douce mere,

13024 : Ce li aura cent mars valu.

8. *distrutto*. Corr. *distretto* (A). — Cf. LX, v. 8 et note.

11. Mt. *questa nobil ghirlandetta*. La rime et la mesure indiquent *nobile ghirlanda*.

CXXXIX

13025 : Se Dex m'aït, s'estre péüst

13051 : Jamais ne les puet encuser.

2, 3, 6, 7. Ici encore les rimes me semblent devoir être en *iera*. Cf. LXXVII. où les mots sont les mêmes, et note.

3. La misura domanda una sillaba di più, forse *così* invece di *sì* (M).

10. Le copiste me semble avoir oublié *di* devant *nuovi*.

CXL

13041 : De ce, font-ils, n'estuet douter,

13120 : Du tout me tieng à son pensé.

3. *guari*. Corr. *guar* (A).

4. *El diavolo*. Corr. *El diavol*.

8. *pensata*, gallicisme.

CXLI

13121 : La Vielle illuec plus ne sejorne,

13196 : Qu'il ne vousist point retenir.

3. *la trovò*. Corr. *là trovò* (A).

5. *ridea*. Corr. *ridia* (A).

6. *riconfordando*. Corr. *ri confortando*. Cf. *dolende* CLXXXI, 4.

9. *Vecciò*. Corr. *Ve' cciò* (A).

13. *E quella di domandar*. Per la misura si vorrebbe *E quella a domandar* (M).

CXLII

13197 : Et la Vielle sanz autre conte

13261 : Donc les flors eulent plus que basme.

1. *biasimo*. Corr. *biasmo* (A).

2. [è] est nécessaire pour le sens.

13. Image qui revient dans la bouche de l'Amante CCII, 4, et qui, comme l'expression *far carte*, marque l'habitude de recourir aux pires de ces bourgeois que notre auteur aime si peu. Cf. CXVIII et notes.

CXLIII

13262: Par foi, j'en craindroie avoir blasme,
13310: De prendre rien que je vous doigne.

1. *dubito*. Corr. *dotto*, cnf. la nota al CXXIX, 8 (M).

CXLIV

13315: Bel-Acuel, sanz dire autre chose,

7. Comparaison qui n'est pas dans l'original. Cf. Dante da Maiano :

   Nulla bellezza in voi è mancata:
   Isotta ne passate e Blanziflore.

8. Laissé en blanc au manuscrit.

CXLV

Suite jusqu'à
13348: A boen port estes arivez.

1. Cf. Rose, 1326 : Franches genz et bien enseignies.
7. *Or non consigliar te*. Corr. *Or vo' consigliar te* (A).
8. *brandone*. Corr. *brandon* (A).
10. *ricorda*. La rima fa supporre *rimembra* (M).

CXLVI

13349: Sachiez, se je fusse ausi sage,
13362: De ma grant beauté renommée

CXLVII

13360: Trop iere lors de grant renon ;
13377: Tant i avenoit de contens.

4. *E molte genti*. Corr. *E molta gente ?* (M).
6. *mostra' vi*. Corr. *mostràvi* (A).
10. *enanto*. Sans doute p. *innanti*.
13. *disdetto*. Corr. *disdotto* (A). — Cf. XXXIX, 6 et note.

CXLVIII

13389: Bele eire et joene et nice et fole,
13414: Que je n'ai pas sanz grant domage.

9. *non*. Corr. *ne ?*
10. *Chèlla*. Corr. *Che lla*, et mettre point-virgule à la fin du vers.
14. *'l mal*. Corr., d'après l'original, *almen ?*

CXLIX

13413: Et puis que j'ai sens et usage,
13420: J'iere jà hors de ma jovente;

5. *e' barattati*. Corr. *barattati* (A).
6. *a buon' ora*. Corr. *a buon or'* (A).
13. *figluola*. Corr. *figli(uol)a* (M).

CL

13421: Mes huis qui jà souvent ouvroit
13444: Ainz qu'il s'en fust outre passés.

6. *quel torno*. Corr. *'n quel torno* (A).
14. *carnalmente*. Sans doute *coralmente*, mot si fréquent chez les vieux lyriques.

CLI

13445: D'autre part, mes enfés gentils,
13467: Que par aprendre ma doctrine.

1. Rose, 3067: « Cuer ne porroit mie penser » et suiv. Cf. VIII, note.

CLII

13468: Por ce, beau filz, vous endoctrine
13494: Sanz prendre en pitié ne respit:

9. *che s' i' fosse*. Corr. *s' i' fosse* (A).

CLIII

13495: Car au senz que Dex m'a donné
13516: Qu'ils n'ont garde de ma menace.

9. *dubitan*. Corr. *dottan*, cnf. la nota al CXXIV, 8 (M). — Il est possible que le copiste, ayant sous les yeux *dubtar* (fr. *doubter*, catal. *dubtar*), y ait vu une faute et qu'il ait repris l'orthographe latine du mot.

CLIV

13517: Piéça que bien le me disoient
13536: D' aquerre à faire sa depense.

14. La rime doit être en *ensa*; il faut donc corr. *adensa*. C'est le français *adeser*, écrit d'après l'étymologie *addensare*. Cette idée revient souvent dans le texte français; ainsi v. 15052:

C'est de viellece qui ne cesse,
Qui chescun jor de vous s'apresse.

Pour le sens d'*adeser*, v. Roland, v. v. 1997, 2159, 2436, 2437, 2438.

CLV

13537 : Lors m'en vign en ceste contrée
13564 : Ainz que ma beauté fust gastée.

2. *ligire* pour *licere*, par cette altération d'*e* en *i*, si fréquente à l'infinitif dans les vieux textes, par le *g* pour le *c*, comme dans *cinochioni* pour *ginocchioni* (Carduino, éd. Rajna, st. 70). Il est pris ici substantivement comme le français *leisir* (Rose, *passim*), ou loisir, anglais *leisure*. Texte original:

Et por ce que tenz et espace
Nous est or venu si à point,

CLVI

13603 : Beau filz, qui velt joïr d'amer
13641 : Et à prendre les mains ouvertes.

Discussion des commandements d'Amour résumés au St. IV.

5. *cuore*. Corr. *core*. La fin des lignes de ce sonnet devait être un peu effacée, d'où les fautes du copiste.

8. *ancora*. Corr. *ancore* (A).

10, 12, 14. D'après *poco*, corr. *loco*, *gioco*. Cf. XXXIV, 2, 3, 5, 6: *loco*, *gioco*, *poco*, *foco*.

11. *l'obriga*. La rime doit être en *arga*, peut-être : *lo sparga*. *Esser largo* et *spargere* sont synonymes. V. *Purg*. XXIX, 97, 99.

13. Proverbe auquel il est souvent fait allusion. Monte Andrea da Firenze :

Seguerò lo proverbio che è da Barga.

CLVII

13642 : Donner est grant folie, certes,
13652 : Tel don puis-je bien consentir.

4. *dono*. Corr. *don* (A).

CLVIII

13685 : Et se ce ne vous puet souffire
13696 : Donc grant avoir ert amassez

13. *Tutti*. Intendi *Tu tti* (A).

CLIX

Les deux premiers vers en traduisent trois : 13697, suiv.

Bon acointier fait homme riches.

Le reste, sauf le v. 11, est de l'auteur italien.

CLX

13700: Bel-Acuel quanqu'il velt en sache
13764: Quant las en sont et s'en ennuient:

1. *a sol.* Corr. *a solo.*

CLXI

13765: N'en puet fame à bon chief venir.
13860: Et fist comme marrastre amere.

6. Une syllabe de trop pour la mesure. Le texte français est: « Que refist Jason de Médée? » Je proposerais de lire *Giesonai'*, ou de le remplacer par *Giesono*, cf. CX, 6.

CLXII

13861: Mil examples dire em-porroie, et *passim*.

1. *assenpri*. *Assempro* pour *esempio* est partout au XIII[e] siècle. Au commencement du mot, *a* se substitue souvent à une autre voyelle: dans ce texte, nous avons vu *argogliosi* p. « orgogliosi, » *afendere* pour « offendere. » *Sanatore* pour « senatore » se rencontre à chaque instant, comme *canoscenza* pour « conoscenza.» Après *b*, *p*, *f*, l'*r* remplace souvent *l*: *sembrare;* dans le *Tesoretto* XIX, 182, *rassemprare;* dans la langue populaire, *fragello* pour « flagello.» Par contre, *r* s'adoucit dans *albitro* pour « arbitro. »

CLXIII

passim jusqu'à:
13870: Que touz les mete à grant mesese.

4. *i mett' a.* Corr. *'i mett' a* (A).

CLXIV

14097: Beau tres douz filz, se vous vivez
14126: Li dieu d'amors et la deesse

5. *congio*, français « congié. »
10. *a ballo sta, overo.* Corr. *a ballo, overo* (A).
11. *luogora* pour *luoghi*. Ces pluriels sont fréquents à cette époque. Bono Giamboni, Préface à Paul Orose, *logora, nomora;* ailleurs *sediora*; Ciullo d'Alcamo, *focora, schiantora;* Intelligenza st. 1 *pratora;* st. 25 *sessecantora;* st. 38 *piatora*, etc., etc.

CLXV

14127 : Mes bien se soit ançois mirée
14152 : La bele forme du pié voie.

CLXVI

14173 : Et s'el n'est bele de visage,
14179 : Que beauté de cheveléüre.

Pour les v. 5, 6, v. 13899 suiv.
Et s'el ont mestier d'estre taintes

12. *E faccia*. Corr. *Faccia*.

CLXVII

14180 : Touz jors doit femme metre cure
14198 : Car art aide moult à nature.

2. *A prenderella*. Corr. *A prendere lla* o *A prender ella* (A).
3. *par*. Corr. *par[e]* (M).
9-12. Développement de l'image que l'original traduit v. 8 ne fait qu'indiquer.

CLXVIII

14199 : Et s'ele pluseurs en acroche
14214 : Car perduz est li remanant.

8. *gioie*. Corr. *gioi'*. L'apocope de la voyelle finale, est fréquente lorsque les syllabes finales *io, ia, ie*, sont précédées d'une syllabe accentuée : *marinai'*, *rasoi'*, *noi'*, etc. Le groupe pouvait être considéré comme ne formant qu'une syllabe. Cf. Gaspary, *Die Sic. Dichterschule*, p. 63, n. 1. — *recate*. Corr. *recata*.

CLXIX

14215 : Amer povre homme ne li chaille
14228 : Tost ou en haste ou à lesir.

7. La rime exige l'orthographe *aglia*.
14. *Druderie* signifie alors des *marques d'amour* sans aucune nuance déshonnête. V. Redi, t. IV, p. 72-75. Cf. G. Faidit :

E 'l fin lial amador
E las domnas ses bauzia
Mantenguesson drudaria.

CLXX

14229 : Et bien gart qu'el n'aint ne prise
14244 : De pucele ainsi deceüe.

5. *grande*. Corr. *gran*.
7. Vers étrangement défiguré. Corr. *E Tolomeo già dicie in sua legienda*. Texte fr. « Car ainsinc le dit Tholomée. »
8. *amore*. Corr. *amor*.

CLXXI

14245 : Et s'il vient aucun prometierres
14259 : Demeure les amans atise

10. Corr. *Sì guarda bene la sua 'ntenzïone*.
12. Diérèse à *risponsïone*.
13. La mesure me semble demander une syllabe de plus : corr. *attenderai ?*
14. *sospezone*. Corr. *sospeccïone*. Cf. XXVII, 1.

CLXXII

14259 : Demeure les amans atise
14275 : Et qu'ils facent pez et concorde.

9. *pregherie*. Corr. *pregheria*.
12. *malesta*. C'est peut-être une forme archaïque pour *molesta*, plutôt qu'une faute du copiste. V. CLXII, 1 et note.

CLXXIII

14276 : Cele qui puis à lui s'acorde,
14294 : N'entende à rien fors à l'avoir.

6. *tenuta*. La rime est en *ata*. Corr. *pagata ?* Cf. CLXXIX, 11.
7. *avete*. Corr. *avevate*.

CLXXIV

14295 : Fole est qui son ami ne plume
14306 : Com qui l'auroit chier achatée.

CLXXV

14307 : Mès au plumer rafiert maniere, *et suiv.*

2. *non sine*. Corr. *non sin*, cioè *se ne* (A).
5. *cianberiera*, « chamberiere. » Aujourd'hui, par contre, *camérière* (v. 9) est français.
8. *amoniera*, « aumosniere » : pris au passage de CXC.
13. *non lo :* Per la misura si vorrebbe *nol* (M).

CLXXVI

Suite jusqu'au v.

14338 ; Qu'el l'a trop durement grevé.

2. *follagio*, Rose, 3166 : « Te fist entrer en tel folage. »

CLXXVII

14339 : Et s'ele voit qu'il s'aperçoive.
14374 : Tant qu'ele ait la pécune éüe.

12. *duole*. Corr. *duol* (A).

CLXXVIII

Développement qui n'est pas au R. d. l. R., et qui me paraît peu naturel.

1. *diavolo*. Corr. *diavol*.
4. *un gaggio*. Corr. *'n* (in) *gaggio* et supprimer la virgule.
10. *Kalen Magio*. Corr. *Kalen di Magio*.

CLXXIX

1-5: 14379; Et s'il ne li a que porter,
14388: Qu'il n'a de Sainz en paradis.

5-14: passage du St. CLX.

7-9. Ce petit discours remplace l'apostrophe à « saint Liéfart de Meun » et permet à l'auteur sa répétition d'*ingannare*. V. CXVIII, 14.

CLXXX

1-11: 14393: Si doit fame, s'el n'est musarde,
14413: Tout puisse ele mielz par la porte,
12-14: 14301: Car ce que l'en a pour noiant
14306: Com s' en l' avoit chier achatée.

8. *conpiuta*. Corr. *conpita*.
12. *travoglia*. Corr. *travaglio*.

CLXXXI

14421 : Puis doit la dame souspirer
14432: Sanz estre par amors amée.

4. *dolende*. Corr. *dolente*.

CLXXXII

1-11: 14433: Et quant orra ceste parole
14454: Qui sol cuide sa fame avoir.

14. L'héliotrope, pierre qui rendait invisible la personne qui la portait. Elle figure dans tous les *lapidaires*. Cf. Inf. XXIV, 93; et surtout Decamerone, g. VIII, n. 3. Les mésaventures de Calandrino ont rendu ce talisman célèbre.

CLXXXIII

14477: D'autre part els sont franches nées
14570: Car touz jors avoir la vorroient.

6. *gran*. Corr. *grande*.
8. *trornar*. Corr. *tornar*.
12. Mt. *natura franchesa*, mais le signe de l'*n* est oublié très-souvent.

CLXXXIV

14803: Et s'il ne se deigne escondire,
14826: S' il n'a poor d'estre aceupis.

8. *più*. Corr. *più[che]* (M).

CLXXXV

14841: Lors se c'est uns autres amis
14869: Entre ses bras dedenz sa couche,

3. *E l' un*. Corr. *E l' uno*.
12. Une syllabe de trop; corr. *e gonella*.

CLXXXVI

14867: Si commant que de prison saille.
14882: Mains est plesans, mains a de pris.

CLXXXVII

14895: Et quant se seront mis en l'euvre,
14912: Ce qu'el ne prise une chasteigne.

10. *che vi sia*. Corr. *che sia*.
11. *senbiante*. Etourderie du copiste: corr. *senbianza*.
13. *Quando l'uom*. Corr. *E quando l'uom*.

CLXXXVIII

14913: Et s'il, por els asséürer,
14938: Trestoute lor joliveté.

CLXXXIX

14939: Et s'el n'a pas lesir d'aler
14972: Qui saura toute sa couvine,

2. *là ov' ella*. Corr. *là 'v' ella?*

CXC

14997: Mes gart que jà ne soit si sote
15036: Fame qui de largece a teche.

13. *od aguglier*. Corr. *o aguglier* (A).

CXCI

15031 : Mes hom qui bien sage seroit,
15058 : Ne valt pas un grain de moustarde.

4. *chellacci*. Entendre *che lacci*.

CXCII

15059 et suiv.: Ha! las, ainsi n'ai-je pas fet.

3. *danaro*. Corr. *danar*.
12. Mt. *Che moltosto*.
13. Mt. *si battuta*.

CXCIII

Suite jusqu'à :
15141 : Par ces buissons gratant mes temples.

2. Mt. *conosiente*.

CXCIV

15149 : Ainsi la vielle a sarmonné :
15188 : Vivoit en jangle et en envie.

CXCV

15206 : Quant la vielle out tant fabloié,
15224 : Ne croi-je rien, soit voir ou fable ;

2. « Et dist comme bien enseigniés. »
12. Il manque une syllabe ; corr. *E se voi mi*.
14. *vuole*. Corr. *vuol*.

CXCVI

15225 : Mez du vallet que vous me dites,
15264 : Je serai tout vif desmembrez.

3. *Sed e' la sa*. Corr' *Sed e' la sì à*. Texte :
S'il a graces, si li demorent.
Ge ne bé pas que soient moies,
Ains les li quit.

CXCVII

15265 : Et la vielle moult l'asséüre.
15280 : Filz qui tant vaus et qui tant fez.

CXCVIII

15281 et suiv.: Leur paroles atant faillirent,

CXCIX

Suite jusqu'à :
15326 : Se je puis trouver l'uis ouvert.

CC

15327 : La vielle atant de moi se part.
15342 : Et son host qui confort me porte.

14. Mt. *intrama corto.*

CCI

15361 : Quant cele porte que j'ai dite,
15385 : Et de son chapel me mercie.

13. *gioie.* Corr. *gioi'.* Cf. CLXVIII, v. 8 et note.

CCII

15386 et suiv. : Sire, fiz-je, ne vous poist mie,

2. Diérèse dans *degnïaste?*
4. *magior.* Corr. *magiore.*

CCIII

Suite jusqu'à :

15451 : A poi que je ne vous affronte.

6. *Tra' t' adietro.* Corr. *Tràt' adietro.*
12. Allusion italienne.

CCIV

15452 et suiv. : Lors saut Poor et aqueurt Honte,

6. *Ched ele 'l mi.* Il y a plutôt au mt. *Chedelelrai*, et la seconde *l* semble une correction faite sur un *t.*

CCV

Suite.

3,4. Dans le mt., ces deux vers sont les derniers du sonnet.
14. *diciean* et *niente* comptent chacun pour trois syllabes.

CCVI

15688 : Lors me rasaillent de rechief ;
15758 : S' orron comment chescun bataille.

1. Mt. *andavar.*
3. Mt. *cogniobor.*
4. *bocie* ou *boce* p. « vocc » est fréquent dans les anciens textes, et s'est conservé en Toscane dans les dialectes populaires.
9. Mt. *portir.* — *baratto*, bruit que fait une armée. Cf. Intelligenza, st. 274, et Chanson des Saisnes :

Or set bien qu'il est dedanz l'ost perceux :
Jà i aura barate et granz criz et granz huz.

CCVII

15939 et suiv. : Franchise vint premierement

4. Une syllabe de trop : supprimer *si*.

10. *Sì s' aperse*. Franchise ramène le bras droit en arrière pour brandir sa lance : « Brandit la hanste de sa lance. » Cf. Dante, Purgat. XXXI. 100:

La bella donna nella braccia aprissi.

CCVIII

Suite jusqu'à:

16089: Dangier crie : Secors ! secors !

9. Une syllabe de trop : corr. *spunton*.

CCIX

16090: Atant ès-vous Honte le cors

16115: C' onques li cops ne li greva.

2. *derate*, au v. 8 indique la rime en *ate*.

5. *diversitade*. Cf. XXVI, 10.

CCX

16116: Et Honte requerre le va,

16122: Que l'en apele Bien-Celer.

12. *di stretti*. Corr. *distretti*.

CCXI

16123: Bien-Celer fut moult bon guerriers,

16153: Qui trop souloit estre couarde:

7. Allusion italienne.

13. Cf. 16093: « Trop avès, dist-ele, vescu. »

CCXII

16154: Honte sa cousine regarde,

16195: Et Poor dit que si fera.

5. Il manque une syllabe : corr. *la battaglia*.

CCXIII

16196: Dist Séürté : Ce que sera,

16258: Onc en estor ne vi tel couple.

CCXIV

16259: Si renforça li chapléïs,

16282: Ne vous ert dit certaineté.

4. *trapresaglia.* Corr. *'ntrapresaglia* pour *intrapresaglia* dérivé de *intrapresa?* Cf. LXIX, 1 et note.
7. *trieva.* V. CCXVIII, 9 et note.
11. Dans le texte français, Franchise est accompagnée de Douz-Regart.

CCXV

16307: De l'ost se partent li message
16334: S'ombroioient de jouste un vivier.

Très-modifié: suppression de l'épisode d'Adonis; par contre détail circonstancié du message confié à Franchise; les deux derniers vers ajoutés.

8. *Ciecierono.* CCXVII, 3; *Cicierone;* CCXVIII, 6: *Ciceron.* — Le mt. 438 donne partout *Chicheron* au lieu de Citéron. J'ai fait remarquer ailleurs qu'il préfère le *ch* au *c*; la confusion si fréquente de *c* et de *t* achève d'expliquer l'altération du mot.
9. Mt. *Che vi fosse ca diessa*

CCXVI

16420: Cil qui n'ierent pas sejorné,
16430: Moi ne mon art, ne mon brandon.

Dans le texte français, cet entretien a lieu à Citéron même quand Vénus est revenue de la chasse, et le discours des messagers est résumé en deux vers.

CCXVII

16435: Lors fit sa mesnie apeler;
16442: Pris en son colombier moult beaus;

9. Au texte français, il est parlé du *limon*, mais pas du *limonier.*
12. Une syllabe de trop: corr. *A corde di fil d'or.*
13-14. N'est pas au texte français.

CCXVIII

16443 et suiv.: Toute lor chose ont aprestée.

9. La forme *trieve*, rencontrée déjà CCXIV, 7, est ici confirmée par la rime. Cf. Tesoretto, VI, 30, où Zannoni maintient *tregua* rimant avec *Eva,* sous le prétexte que « il solo Magliabechiano legge *trieva.* » Nous avons vu déjà *sieva* pour *segua* CXV, 10.

CCXIX

Suite jusqu'à :

16552: Por ce qu'il jurent verité.

10. *sì aportaro.* Etourderie du copiste, le terme omis répondait sans doute à *cuiries.*

14. La rime devait être en *ale.* Cette préoccupation des décrétales est un trait bien italien.

CCXX

21433: Venus qui d'assaillir ert preste,

21440: Dist Honte, point ne m'en esmoi.

L'auteur laisse de côté l'épisode de Nature et de Genius, qui a près de cinq mille vers.

1. *Venus.* Corr. *Venusso.*

7. *afenda.* Cf. XXXII, 7 et note.

CCXXI

21441 et suiv.: Quant la deesse entendi Honte :

7. *brandone.* Corr. *brandon.*

10. *co' figluoi.* Corr. *col figluol.*

CCXXII

Suite jusqu'à :

21504 : Jamais par amors n'ameroit.

1. *Venus.* Corr. *Venusso.*

5. Une syllabe de trop : corr. *diavol.*

9. *gioia.* Corr. *gioi'.*

CCXXIII

21505 : Venus à plus dire n'entent,

21532 : Qui fust jusqu'en Constantinnoble;

1. *Venus.* Corr. *Venusso.*

9. Une syllabe de trop : supprimer *avea* et le point-virgule à la fin du vers ?

CCXXIV

21559 : Mes l'image dont ci vous conte,

21584 : Tant ert de beauté precieuse.

1. Mt. *imaginel saggio.*

3. Cf. 21465 : « Touz iront à procession. »

4. Cf. 21477 : « Touz i feront lor penitence. »

5. *parìa.* Corr. *sarìa,*

10. Mt. *rlique;* de même CCXXIX,15. Le mot est bien écrit CCXXVIII, 11; mais, dans les trois passages, le vers a une syllabe de trop, ce qui pourrait faire supposer que l'auteur prononçait *r'lique.* En lisant *relique.* il faudrait remplacer *disotto* par *sotto.*

CCXXV

22041 : Venus n'i va plus attendant;
22069 : Fuit s'en Poor, Honte le lesse.

L'auteur laisse de côté l'histoire de Pygmalion.

CCXXVI

22070 : Embrasée, le chasteau lesse,
22107 : Trestuit ont le porpris vuidié,

3. *entro entrò.* Corr. *entrò dentro.*
14. Une syllabe de trop : supprimer *sua?*

CCXXVII

22108 : Beau tres douz filz, por Dieu merci,
22141 : Que bien voi qu'il aime sanz guile.

CCXXVIII

22142 : Et je l'en rent merciz deux mile
22163 : Miels c'onques Dedalus ne sout.

2. Vers incomplet au mt.
9-11. Ce tercet emprunté au passage
22379 : Tout mon harnois tel com le port,
22382 : Se je l'en puis tant apreuchier,
devrait être placé le second.
11. Une syllabe de trop : supprimer *ne?*

CCXXIX

22383 et suiv. : Lors ai tant fet et tant erré

5. Mt. *rlique* : corr. *apressando?*
7. *quel.* Corr. *quello.*

CCXXX

Suite jusqu'à :
22530 : En fiz eslargir et estendre.

5. *bordon.* Corr. *bordone.*

CCXXXI

22543 : Quant en si haut degre me vi,

22561 : Qui tant en moi gasta de peine,

7. Il manque une syllabe : corr. *loro*.

8. *non guardar ma' guado*. Corr. *non guardarm' a guado ?* — Pour le sens, cf. Tesoretto, XXI, 241, où le mauvais joueur

Sovente pigne il dado
E non riguard' a guado ;

et Dante, Paradis, VII, 90 :

Senza passar per un di questi guadi,

c'est-à-dire *mezzi*.

9-10. Le texte de Méon omet ces deux bienfaiteurs dans l'énumération que fait l'Amant. Les mts. 438 et 246 sont d'accord avec l'imitation italienne, et donnent après le vers 22554 « Qui m'orent aidé mielz que nus » les deux vers suivants :

A Bel-Acuel et à Ami
Qui m'ont esté si bon ami.

10. Diérèse dans *grazïe ?*

11. *Ragione*. Corr. *Ragion*.

12. *gioie*. Corr. *gioi'*.

CCXXII

22562 : Malgre Richesce la vileine
22574 : Moult en a or fet bone garde.

3. *camino*. Corr. *camin*.

ERRATA

—

Page 4, VI. LA SCHIFO.............	Lisez:	LO SCHIFO.
— — — v. 7, chu................	—	chu'.
— — VII, v. 8, chu................	—	chu'.
— 5, VIII, v. 4, figure com' on.....	—	figure, com' on.
— — IX, v. 7, a'..................	—	à'.
— 11, XX, v. 12, dele..............	—	de le.
— — au lieu de XX au second sonnet.	—	XXI.
— — XXI, v. 8, fù.................	—	fu'.
— — — v. 9, dela................	—	de la.
— 13, XXV, v. 13, ale.............	—	a le.
— 14, XXVI, v. 13, sìl..	—	sì 'l.
— 27, LII, v. 1, guardia	—	guarda.
— 33, LXIV, v. 10, Chella..........	—	Ch' ella.
— — LXV, v. 13, chu..	—	chu'.
— 34, LXVI, v. 4, chu.............	—	chu'.
— 37, LXXIII, v. 13, guardi........	—	guardi'.
— 38, LXXIV, v. 4, guia...........	—	giva.
— 40, LXXVIII, v. 1, tutto lo..	—	tutto 'l.
— — LXIX......................	—	LXXIX.
— 41, LXXXI, v. 11, in n'.........	—	inn.
— 44, LXXXVI, v. 4, del' oltragio..	—	de l'oltragio.
— 46, XCI, v. 11, insignirei.........	—	infignirei.
— — — v. 12, po'.....	—	però.
— 48, XCIV, v. 13, Che............	—	Chè.
— — XCV, v. 2, sante....	—	Sante.
— — — v. 11, monde...........	—	mondo.
— 53, CV, v. 5, altru..............	—	altru'.
— 54, CVI, v. 11, dal un......	—	da l'un.
— 56, CX, v. 3. altru..............	—	altru'.
— 58, CXV, v. 2, a................	—	à.
— — — v. 10, a..............	—	a'.

Page 59, CXVII, v. 4, colu....	Lisez : colu'.
— — — v. 12, con.......	— c' on.
— 73, CXLIV, v. 3, Sl.........	— Sì.
— 78, CLV, v. 2, ligìre.............	— ligire.
— 82, CLXII, v. 6, so...............	— so'.
— 92, CLXXXIII. v. 10, ciòvi.......	— ciò vi.
— 103, CCV, v. 9, Sì ch 'i'.........	— Sì ch' i'.
— 122, l. 15, reproduits............	— reproduit.
— — l. 25, de Chaucer...........	— attribuée à Chaucer.

Imprimerie Centrale du Midi. — HAMELIN frères.

PUBLICATIONS SPÉCIALES

DE LA

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

MAISONNEUVE ET Cie, Libraires-Éditeurs

QUAI VOLTAIRE, 25, PARIS

I.	**Milà y Fontanals** : Poëtes catalans, les Noves Rimades, la Codolada, in-8°	3 50
II.	**Lespy (V.)** : Proverbes du pays de Béarn, Énigmes et Contes populaires, in-8°	5 »
III.	**Noulet (J.-B.)** : Ordenansas et Coustumas del libre Blanc, in-8°	7 »
IV.	**Doniol (Henri)** : Les Patois de la basse Auvergne, leur grammaire et leur littérature, in-8°	4 50
V.	**Azaïs (Gabriel)** : Dictionnaire des idiomes romans du midi de la France, in-8°. Tome I	15 40
	— — — Tome II	15 20
	— — — Tome III	16 80
VI.	**Noulet (J.-B.)** : Las Non pareilhas Receptas, in-8°	6 »
VII.	**Castets (Ferdinand)** : Turpini historia Karoli Magni et Rotholandi, in-8°	4 »
VIII.	**Thénard (J.-F)** : Mémoires ou Livre de raison d'un bourgeois de Marseille (1674-1726), in-8°.	
IX.	**Castets (Ferdinand)** : Il Fiore, poëme italien inédit, en 232 sonnets, imité du Roman de la Rose, par Durante (XIIIe siècle), in-8°	9 »

EN PRÉPARATION :

Pitré : Contes populaires piémontais et toscans.

Bringuier : Poésies complètes, précédées d'une introduction biographique et critique.

Lidforss (Edouard) : Les Coutumes d'Agen.

Rivière : Miréio, poëme de F. Mistral, traduit en prose dauphinoise (sous-dialecte de Saint-Maurice-de-l'Exil, canton de Roussillon (Isère).

Roûet (l'abbé) : Poésies de Folquet de Lunel.

Chabaneau : Les Vies des poëtes provençaux de Jean de Nostredame, rééditées et annotées.

